

Contes et Légendes du Portugal

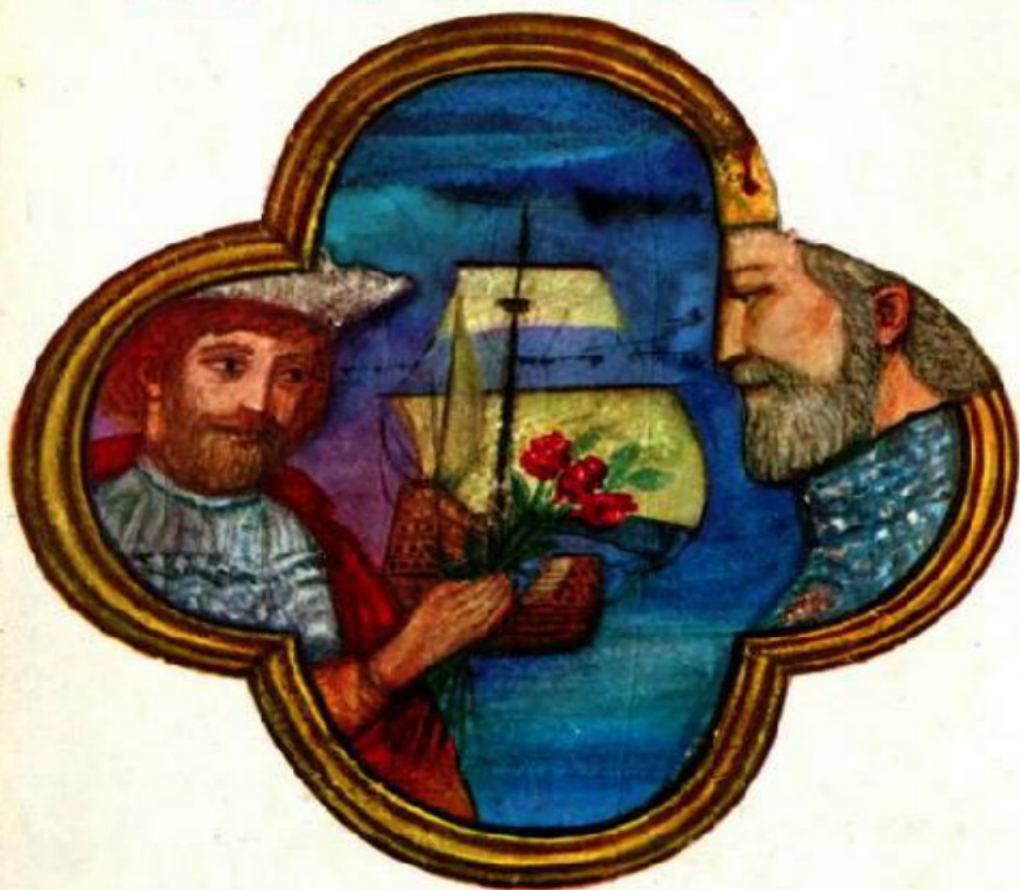
T. Coelho, Gilda

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GILDA T. CCELHO

CONTES ET LÉGENDES DU PORTUGAL



FERNAND NATHAN

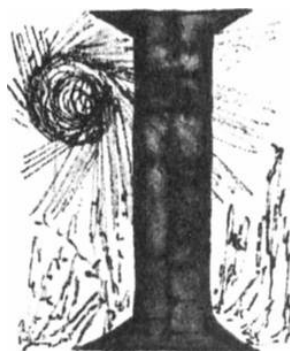
CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

**CONTES ET LÉGENDES
DU PORTUGAL**

**Par
Gilda T. Coelho**

***Illustrations : Marek Rudnicki
Éditeur : Nathan***

L'histoire de deux sous



L'était une fois un paysan, pauvre et courageux. À la tombée du jour, comme il venait d'ouvrir le dernier sillon d'un petit champ, et, s'appuyant lourdement sur le manche de la charrue, regardait d'un œil content le travail accompli, il entendit le galop d'un cheval. Tournant la tête du côté d'où le bruit semblait venir, il vit surgir d'un bois un cavalier superbement monté. Il n'eut pas de peine à reconnaître le roi : nul, aux alentours, ne chevauchait si crânement.

Le roi s'arrêta net à quelques pas seulement du laboureur, et s'adressa à celui-ci fort civilement, car il témoignait un grand respect à tous ceux qui travaillaient.

— Bonsoir, laboureur ! Pourrais-tu me procurer un peu d'eau pour étancher ma soif ? Je ne connais pas trop bien ce coin-ci, ajouta-t-il en regardant autour de lui. Ce maudit renard m'a fait faire un grand détour !

Après avoir salué très bas, le laboureur s'empressa d'aller chercher une cruche qui reposait à l'ombre fraîche d'un buisson. Le roi mit pied à terre, se fit verser de l'eau dans la main et en but à longs traits. Quand il fut désaltéré, il demanda au paysan :

— Ce champ t'appartient-il ?

— Non, Votre Majesté. Je gagne ma vie en travaillant pour les autres. Douze sous par jour, voilà la paye que je reçois.

— Et cela suffit-il à tes besoins ?

— Oui, Sire. Je divise mes douze sous en trois parties : la première est destinée à mes vieux parents qui ne peuvent plus travailler ; la seconde, à nous nourrir, ma femme et moi ; et la troisième, je la place

à intérêts : elle sert à élever mes enfants, qui seront un jour l'appui de ma vieillesse.

— Tu es un brave homme, dit le roi, et en outre, tu es sage. Il y a longtemps que je n'avais entendu propos aussi avisés. Écoute, ajouta le souverain, après avoir réfléchi un instant, je veux que tu me promettes de ne révéler à personne comment tu disposes de tes douze sous, avant d'avoir vu cent fois mon visage.

Le paysan ne comprit pas très bien quel avantage le roi pouvait tirer de sa promesse. Personne ne s'était jamais occupé de la façon dont il administrait ses maigres ressources, et n'allait certainement pas le faire maintenant. Mais il promit silence au roi, gardant pour lui ses réflexions. Gaiement, le souverain prit congé du laboureur et rentra au château.

Une fois arrivé, il demanda tout de suite à voir ses conseillers et les nobles de la cour. Ceux-ci accoururent en toute hâte, étonnés et assez inquiets. Quand ils étaient ainsi convoqués à une heure indue, cela ne présageait rien de bon.

Le roi les accueillit avec une froideur marquée, mais riait sous cape de l'inquiétude qu'il lisait sur leurs visages. Il se rappelait la dernière fois qu'il les avait vus ainsi, rampant presque sous son regard hautain. Deux nobles et un conseiller avaient dû quitter la cour en disgrâce, pour de basses intrigues auxquelles ils s'étaient livrés et que le roi avait découvertes lui-même, par sa constante vigilance. Aujourd'hui, ils ne semblaient pas non plus avoir la conscience bien tranquille.

Enfin le roi se décida à parler.

— Il y a quelques heures encore, je pensais avoir réuni autour de moi les hommes les plus sages du royaume. Mais depuis, j'ai appris qu'il existait au moins un homme, beaucoup plus sage encore que vous. Devinez quel est cet homme, et comment il divise ses gains. Si vous n'y arrivez pas, je vous chasserai !

D'un geste, il congédia nobles et conseillers, qui sortirent à reculons, perplexes et soucieux.

Le roi se frotta les mains et ricana : pour une fois, ils auraient de quoi s'occuper pendant quelque temps.

Le petit matin trouva nobles et conseillers réunis dans une des cours les plus tranquilles du château. Leurs yeux bouffis, leur air défait, montraient bien qu'ils avaient dû passer une nuit blanche. Les nobles, eux, avaient tant de fois retourné le problème dans leur tête, que leur cervelle, déjà presque inexistante, semblait s'être usée tout à fait : ils regardaient dans le vide, hébétés, sans mot dire. Par contre, les conseillers bavardaient comme des pies. Ce n'est pas qu'ils dirent grand-chose ; mais au moins, au bout d'un certain temps, ils tombèrent tous d'accord sur un point : il fallait d'abord chercher l'homme, qui ne pouvait pas vivre très loin du château, et puis

l'interroger.

Ils ne cherchèrent pas longtemps. L'heure de midi avait à peine sonné qu'ils frappèrent à la porte de notre laboureur.

— Dis-nous donc, mon brave, as-tu parlé hier au roi ?

— En effet, Sa Majesté voulut bien daigner adresser la parole à son humble serviteur, répondit le paysan avec prudence.

— Alors, s'écrièrent les conseillers ravis, tous ensemble, raconte-nous vite de quoi vous vous êtes entretenus !

Ils encouragèrent l'homme de leur sourire le plus avenant, tout en le tapotant sur le dos, pour lui donner courage. Mais le bonhomme, qui voyait trop d'empressement dans les questions posées par ces messieurs, prit son temps pour réfléchir. Enfin, il dit :

— Eh bien, le roi m'a demandé à boire.

— Mais il t'a aussi demandé comment tu vivais, n'est-ce pas ? Que lui as-tu répondu ? demandèrent les conseillers, trépignant d'impatience.

— Ah, ça, je ne peux pas le dire.

— Voyons, voyons, mon bonhomme, tu peux bien nous le révéler, puisque nous sommes conseillers de Sa Majesté, donc personnes de toute confiance !

— Je m'excuse, répliqua fermement le laboureur, mais je ne peux plus rien vous dire.

Les conseillers du roi ne lâchèrent pas prise pour si peu ! Ils tentèrent d'abord des menaces, pour l'intimider, puis en vinrent aux promesses. Alors, le vilain fléchit.

— Allons bon ! Donnez-moi cent écus d'or, et vous l'aurez, votre histoire.

À peine avait-il prononcé le dernier mot, que déjà les conseillers tendaient la main aux nobles, restés sur le seuil de la cabane, suivant fébrilement la scène, haussés sur la pointe des pieds. Comme ils n'étaient que trop heureux de pouvoir enfin se rendre utiles, ils s'empressèrent de donner leurs bourses ; puis, en quelques mots, le paysan expliqua comment il divisait les douze sous qu'il gagnait par jour.

Sans perdre un instant, nobles et conseillers s'en furent dire au roi qu'ils savaient quel était l'homme qui administrait son avoir avec tant de sagesse, et comment il s'y prenait.

Furieux, le souverain fit venir le paysan.

— Ah, traître ! s'écria-t-il. Pendard sans parole ! Tu as révélé notre petit secret sans avoir vu cent fois mon visage, comme tu me l'avais promis !

— Mais je l'ai vu, Sire, je l'ai vu, sur chacun des cent écus que vos nobles m'ont donnés !

Le roi comprit l'astuce du bonhomme, et retrouva vite sa bonne

humeur.

— Tu es bien malin, parole de roi ! Je veux t'en récompenser. Quelle grâce aimerais-tu recevoir ?

L'homme se recueillit un moment, puis se décida :

— Je voudrais que tout homme ayant peur de sa femme me payât deux sous.

— Comment, tu ne veux rien que cela ?

— Eh oui. Sire, c'est ce que je veux. J'y gagnerai bien assez, n'ayez crainte.

— Soit ! acquiesça le roi en riant de bon cœur. Je vais immédiatement envoyer les hérauts proclamer la nouvelle loi dans mon royaume.

Et l'homme commença de s'enrichir avec le « truc » des deux sous. Il roulait carrosse, possédait une belle maison entourée de champs gras, habillait sa femme comme une duchesse et portait lui-même velours et fourrures.

Un jour, le roi le vit passer dans sa voiture et ordonna qu'on le fît entrer et le menât en sa présence.

Tout beau et riche qu'il était maintenant, le brave paysan n'avait rien perdu de sa naïve simplicité. Il salua très humblement et ne releva la tête que lorsque le roi lui parla :

— Comment peux-tu être si riche, avec seulement deux sous que tu reçois de chaque homme qui a peur de sa femme ?

L'homme cligna de l'œil, l'air complice :

— Savez-vous, Majesté, ce que m'a dit cette belle et aimable jeune fille à qui vous parliez l'autre jour près du...

— Chut ! homme, plus bas ! Voilà la reine qui s'approche... l'interrompit précipitamment le roi.

— Ah, vous aussi. Sire ? Allons, hop ! passez-moi les deux sous.

Le roi fut obligé de les lui donner et l'homme continua de s'enrichir grâce au petit jeu des deux sous. Il s'enrichirait encore, s'il n'était pas mort depuis longtemps déjà.

Almourol



A où le Tage est plus bleu et plus transparent que partout ailleurs, et ses berges austères, tapissées de ronces, de caroubiers, de fenouil et d'oliviers sauvages, se dresse le château d'Almourol, bâti au milieu de ses eaux calmes, sur une île exiguë.

Lorsque Maures et Chrétiens se disputaient les terres qui sont aujourd'hui le Portugal, Don Ramiro était le seigneur d'Almourol. Il vivait dans une forteresse avec sa femme et sa petite Béatrice.

Un jour, sa compagne mourut, laissant Béatrice seule avec ce père taciturne et farouche. Don Ramiro aimait la fillette par-dessus tout au monde, mais se voyait obligé de l'abandonner souvent pour aller à la guerre. Quand il ne se battait pas, il s'adonnait au plaisir violent de la chasse, galopant dans la campagne sauvage, coupée de ravins et hérissée de roches et de haies.

Au cours d'une de ces folles randonnées. Don Ramiro s'écarta beaucoup du château. Comme la soif le tourmentait, il résolut d'aller boire à un puits qu'il avait aperçu non loin de là.

Deux Mauresques y puisaient de l'eau avec un chadouf, remplissant leurs cruches ventrues. Elles se retournèrent, effrayées, au bruit des pas qui s'approchaient. Saisissant leurs cruches, elles voulurent s'enfuir.

— Attendez ! tonna Don Ramiro. Donnez-moi à boire.

Les femmes s'arrêtèrent, pétrifiées : elles avaient reconnu la voix du seigneur d'Almourol.

— Approchez-vous ! ordonna le chevalier.

Les pauvres femmes s'empressèrent d'obéir. Mais dans leur trouble,

les cruches mouillées s'échappèrent de leurs mains tremblantes et se brisèrent sur le sol.

— Vous l'avez fait exprès ! hurla Don Ramiro, pris d'une rage insensée.

Il saisit son épée et en transperça les deux femmes, avant que les malheureuses pussent pousser un cri.

Lorsque sa fureur s'apaisa, il se rendit compte de la cruauté de son acte et resta immobile pendant un long moment, regardant les corps qui gisaient parmi les tessons. L'une des femmes était encore toute jeune et l'autre, plus âgée, était sans doute sa mère. Lentement, il remit l'épée dans son fourreau, et aperçut alors un garçon qui, à quelques pas, le regardait, une telle horreur peinte sur son petit visage hagard, que le chevalier sentit une onde de pitié l'envahir.

— Étaient-ce ta mère et ta sœur ? demanda-t-il doucement, comme s'il parlait à Béatrice.

L'enfant baissa la tête et ses poings se crispèrent sur sa longue robe blanche.

— Ne pleure pas, murmura Don Ramiro, ne sachant que dire pour le consoler.

— Je ne pleure pas ! cria le garçon en relevant la tête avec fierté, la bouche tordue dans un effort extrême pour refouler les larmes qui brillaient dans ses yeux.

— Tu es un brave garçon, dit le guerrier. Et soudain, il eut une inspiration.

— Veux-tu venir avec moi à Almourol ? J'ai une petite fille qui se sent bien seule dans le grand château. Vous pourriez jouer ensemble, et tu la protégerais en mon absence.

Le garçon fut d'abord surpris de cette offre inattendue, puis une lueur étrange s'alluma dans son regard.

— Je vais avec toi, maître, dit-il enfin.

Don Ramiro l'assit devant lui sur la selle et prit rapidement le chemin du retour, avant que le garçon eût pu jeter un dernier regard aux cadavres, espérant ainsi qu'il oublierait plus vite.

Ce soir-là, il n'y eut enfant plus heureuse que Béatrice. Pour la première fois, elle avait un compagnon qui, lui promit-on, resterait désormais à ses côtés, un petit ami qui partagerait sa solitude et comprendrait ses joies et ses peines.

Malgré sa douleur profonde, le garçon ne put retenir un sourire lorsque Béatrice lui prit timidement la main, en disant :

— Je suis Béatrice. Comment t'appelles-tu ?

— Aladil, répondit le garçon.

Les enfants en restèrent là, se regardant, silencieux, la main dans la main et les joues allumées par l'éclat des torches qui flambaient aux murs.

— Allez jouer, dit Don Ramiro en se levant et s'approchant d'eux.
Il posa la main sur l'épaule d'Aladil ; un long frisson parcourut l'enfant qui eut un recul, comme pour fuir ce contact pénible.
— Allez, répéta-t-il, tandis que les enfants s'éloignaient.
Et il ajouta tout bas :
— Tu auras bientôt oublié, Aladil...



Les années passèrent. Don Ramiro grisonnait ; Béatrice était devenue une charmante jeune fille et son page, le Maure Aladil, un beau jeune homme. Leur tendresse avait aussi mûri avec le temps, se transformant en un amour secret et profond.

— Viens, Béatrice, ou ces murs finiront par nous étouffer ! La vie et la liberté nous attendent au-delà de ces berges. Viens ! implora Aladil.

— Tu sais que je ne veux pas quitter le château avec la malédiction de mon père pesant sur nos têtes. Demande-lui ma main. Je suis sûre qu'il y consentira !

— Jamais ! s'écria Aladil passionnément. Jamais je ne demanderai rien à l'homme dont les mains sont souillées du sang de ma mère et de ma sœur ! Et tu sais bien qu'il ne peut approuver l'union de sa fille avec un Infidèle, fils d'esclaves !

— Oh, Aladil ! Comme tu es injuste ! Il t'aime et te respecte, et ne pourrait désirer un meilleur époux pour moi.

— Non, Béatrice, dit Aladil amèrement. Il m'a recueilli pour faire taire sa conscience... De là à m'accorder ta main, il y a un abîme ! Mais puisque tu le désires, je lui parlerai, au risque de ne plus jamais te revoir.

— Ne dis pas cela ! Tout ira pour le mieux, mon cœur me le dit. Comme je suis heureuse ! s'écria la jeune fille en battant des mains.

Aladil fit un effort pour paraître content, mais son sourire n'arriva pas à déridier son front. Il quitta Béatrice pour aller trouver Don Ramiro. Il était si sûr de ce qui allait arriver, qu'il frappa à la lourde porte le séparant de son destin avec un calme étrange.

Le seigneur d'Almourol sembla quelque peu étonné de la visite du page.

— Quelque chose de nouveau ? demanda-t-il, s'appuyant au dossier de sa chaise.

Une terreur inexplicable sembla tout à coup saisir Aladil ; les mots moururent sur ses lèvres, toute sa volonté fléchissait sous le regard perçant de son maître.

— Parle, voyons ! s'impacienta Don Ramiro.

— Je viens vous demander une grâce, commença enfin le jeune homme.

Il devint si conscient de son impuissance, de toute l'inutilité de son geste, qu'il n'eut plus qu'une pensée : en finir au plus tôt.

— Béatrice et moi, nous nous aimons. Depuis longtemps déjà... Je vous demande sa main !

Don Ramiro parut frappé de stupeur. Il se leva lourdement :

— Comment oses-tu ?... articula-t-il.

Puis, secoué par une fureur indescriptible, il cria :

— Chien ! Fils de chiens ! C'est donc pour cela que je t'ai recueilli, pour que tu salisses le nom de mon enfant ? As-tu donc oublié qui tu es ?

— Non, Don Ramiro, je n'ai pas oublié : je suis le fils et le frère des femmes que vous avez massacrées sous mes yeux. Jamais je ne pourrai l'oublier !... cria Aladil, dont la haine, si longtemps dissimulée pour l'amour de Béatrice, rompit enfin ses fragiles barrières.

Il s'était redressé de toute sa taille et, tête haute, jeta un défi muet. Le chevalier ne semblait attendre qu'un tel signe. Il saisit vivement un poignard qui brillait sur la table devant lui et, la main levée, s'avança vers Aladil. Le jeune homme ne bougea pas, mais tous ses muscles étaient tendus, et il ne perdait pas de l'œil le moindre geste de son adversaire.

Soudain, Don Ramiro bondit. Mais Aladil, avec une souplesse de jeune tigre, évita la lame et lui saisit le poignet. Peu à peu, il resserra son étreinte, jusqu'à ce que la lame tombât sur les dalles et que Don Ramiro poussât un soupir de douleur.

— Gardes ! hurla-t-il, lorsqu'il se trouva désarmé par le page. Gardes !...

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et Aladil fut empoigné par les hommes.

— Enfermez-le, ce traître misérable ! Qu'on le pendre ! rugissait le seigneur d'Almourol.

Longtemps encore, les voûtes du château résonnèrent de ses cris sauvages. Et Béatrice comprit que toute espérance était vaine... Mais cela même sembla lui donner un nouveau courage ; elle était prête à braver tous les dangers, même la fureur de son père, pour revoir Aladil. La nuit venue, elle s'enveloppa d'une longue cape noire, se déchaussa, et disparut comme une ombre dans l'obscurité du château endormi.

Elle avait si souvent exploré ce dédale humide de couloirs et d'escaliers avec son compagnon, lorsqu'ils étaient encore enfants, qu'elle trouva son chemin sans hésitation. La sentinelle ne la vit pas passer, et bientôt Béatrice se trouva auprès d'Aladil.

— Pardonne-moi ! J'aurais dû t'écouter..., murmura-t-elle en pleurant. Dis-moi comment je peux t'aider, et je ferai tout ce que tu me demandes !

— Sèche tes larmes, Béatrice, et écoute-moi. Je connais un moyen, et si tu veux vraiment m'aider, nous serons bientôt libres.

— Oh ! Aladil ! Dis-moi vite ce que c'est. Chaque minute compte, chaque instant est précieux...

— Tu dois demander secours au géant Almourol, dit le jeune homme dans un souffle.

Béatrice étouffa un léger cri.

— N'aie pas peur, ma bien-aimée. Nous savons tous qu'Almourol est de mon sang. Il m'aidera, j'en suis sûr, et ne touchera pas un cheveu de ta tête ! Aie le courage de l'appeler, c'est notre seule chance de salut !

La jeune fille quitta la prison et, suivant un couloir étroit, aboutit à une sorte de caverne, dont un rideau de ronces cachait l'entrée. Les épines s'accrochaient à ses habits et à ses cheveux, déchirant ses mains. Mais Béatrice s'ouvrit courageusement un chemin et se trouva bientôt hors des murs du château. Trébuchant dans la lumière incertaine, elle descendit jusqu'au bord de l'eau, lava ses mains et ses pieds meurtris, puis se trouva prête à affronter la grande épreuve.

— Almourol ! appela-t-elle d'une voix tremblante.

« Almourol, Almourol, Almourol... » semblait répéter un écho lointain, puis le silence retomba. L'eau clapotait à ses pieds et les buissons chuchotaient tout bas.

— Almourol..., répéta-t-elle, en tendant ses bras vers le grand fleuve noir.

L'eau commença à s'agiter étrangement. De grosses vagues déferlèrent sur l'île, et couvrirent les roches d'écume, mais aucune ne toucha la jeune fille qui ne s'était pas éloignée du bord. Lentement, une ombre immense sortit du fleuve tourbillonnant, et s'approcha.

À mesure que la forme gigantesque avançait vers elle, Béatrice distingua d'abord des jambes immenses dont les genoux dépassaient la forteresse ; puis, levant les yeux, elle vit un tronc massif recouvert d'algues ; et là-haut, touchant presque le ciel, était la tête aux longs cheveux flottants.

Almourol se baissa, s'agenouillant aux pieds de la jeune fille.

— Ô blanche et douce Béatrice, dit-il alors, et sa voix était profonde comme le vent qui court sur les pins des forêts, comme le temps m'a semblé long ! Depuis le jour où je te vis sur la tour la plus haute du château riant au soleil et chantant à la brise, je n'ai pu t'oublier. Est-ce mon cœur que tu as senti battre, Béatrice, et est-ce pourquoi tu es venue ? Entends-tu comme il gronde de joie ? Mais... pourquoi pleures-tu ?

Béatrice avait caché son visage dans ses mains et sanglotait éperdument.

— Oh ! Almourol, pardonne-moi... je ne savais pas !

— C'est donc pour une autre raison que tu m'as appelé ? demanda le Géant.

La jeune fille ne répondit pas.

— Je crois comprendre, Béatrice. As-tu donné ton cœur à quelqu'un d'autre ?

Elle fit oui de la tête, et Almourol continua :

— Il n'y a pas de quoi être si malheureuse. J'en suis le seul coupable, et c'est moi qui dois demander pardon. Vois-tu, ce serait impossible de t'emmener dans ma demeure sous les eaux. Comment pourrais-tu vivre loin du soleil, des oiseaux et des fleurs ? Là où j'habite, il fait froid, et il n'y a aucune des choses que tu aimes ; je serais le premier à souffrir, te voyant triste ! Oublie donc mes paroles, et soyons bons amis, veux-tu ?

Elle le regarda, et lui sourit à travers ses larmes.

— Maintenant, dis-moi en quoi je puis t'aider !

Alors elle lui raconta tout ce qui s'était passé au château, et conclut :

— Il n'y a que toi qui puisses sauver le Maure Aladil, et c'est pourquoi il m'a envoyée te chercher.

— Va rejoindre Aladil, et dis-lui qu'Almourol le sauvera ! Soyez patients tous les deux, bientôt vous serez libres.

Le Géant disparut alors, englouti par le fleuve qui se referma sur lui.

— Merci, Almourol..., murmura Béatrice.

Pendant quelques instants, elle resta immobile, puis se hâta vers la prison où Aladil l'attendait anxieusement.

— L'as-tu vu ? demanda-t-il dans un souffle à la jeune fille en lui prenant les mains.

— Oui. Il m'a promis de te sauver, et te demande seulement d'être patient. Je dois partir, Aladil, il se fait tard. Demain, je reviendrai...

— Oh ! Béatrice, pense seulement, nous serons bientôt libres ! Je suis si heureux... À demain !

Collée aux murs suintants des couloirs, et glissant sans bruit dans l'ombre épaisse, la jeune fille sortit du terrible souterrain. Quelques minutes plus tard, elle atteignit son appartement et, pantelante, se laissa tomber sur sa couche. Puis elle s'assoupit.

Elle fut brusquement arrachée de son sommeil par des roulements de tambour, qui avaient quelque chose de sinistre dans l'aube froide. Un étrange pressentiment la poussa hors de sa chambre et la fit monter à la terrasse du donjon.

Dans le demi-jour, elle distingua une foule de soldats assemblés sous les murs de la forteresse, là où l'île formait une sorte de plage qui avançait en pointe dans le fleuve. Béatrice reconnut la silhouette de

son père qui se détachait, droit et immobile, du groupe de ses gens.

Alors seulement, elle remarqua une potence dressée sur l'un des côtés. L'horreur et une inexplicable curiosité la clouèrent sur place.

Le tambour ne cessait de battre, couvrant le tumulte des voix. Soudain, les hommes se figèrent, et Béatrice, se penchant autant qu'elle le pouvait entre les créneaux de la tour, vit un homme, escorté de deux soldats, sortant du château.

On l'obligea de s'arrêter devant Don Ramiro. La jeune fille remarqua que le prisonnier avait les mains liées derrière le dos. Comme il se trouvait ainsi, impuissant devant le seigneur d'Almourol, celui-ci le frappa au visage avec une telle rage que l'homme chancela et serait tombé, si les gardes ne l'eussent retenu.

Alors, Béatrice comprit que ce ne pouvait être qu'Aladil. Elle essaya de crier, mais sa voix s'étrangla dans sa gorge et elle s'affaissa, inanimée.

Quand elle reprit conscience, le prisonnier avait déjà été conduit à la potence. Les roulements de tambour étaient devenus de plus en plus forts.

— Aladil !... lança la jeune fille, mais son cri se perdit dans ce bruit assourdissant qui couvrait tout, comme les grondements du tonnerre dominant l'orage.

Soudain, un véritable ouragan éclata, balayant avec fureur les berges sauvages, sifflant dans les oliviers et se jetant contre les murs de pierre qui frémirent jusque dans leurs fondations. Béatrice s'était accrochée à l'un des créneaux, faisant face au choc. Suffocant presque, elle arriva enfin à se pencher assez loin pour voir la plage où se tenaient les soldats et le prisonnier. Son père n'était plus là. Il devait être rentré dans la forteresse avec la plupart des hommes, car Aladil et ses gardiens étaient les seuls qui n'avaient pas quitté leur place. Tous trois, renversés sans doute par le vent, s'étaient accroupis derrière un amas de roches.

Une vague énorme monta du fleuve, courant vers la forteresse. Elle s'approchait à une vitesse vertigineuse, poussée par le souffle puissant de la tourmente. La jeune fille n'arrivait pas à quitter Aladil des yeux. Elle criait et hurlait, pour attirer son attention sur la montagne d'eau qui allait s'abattre sur lui. Mais aucun son n'aurait pu vaincre le tumulte effroyable qui s'était déchaîné.

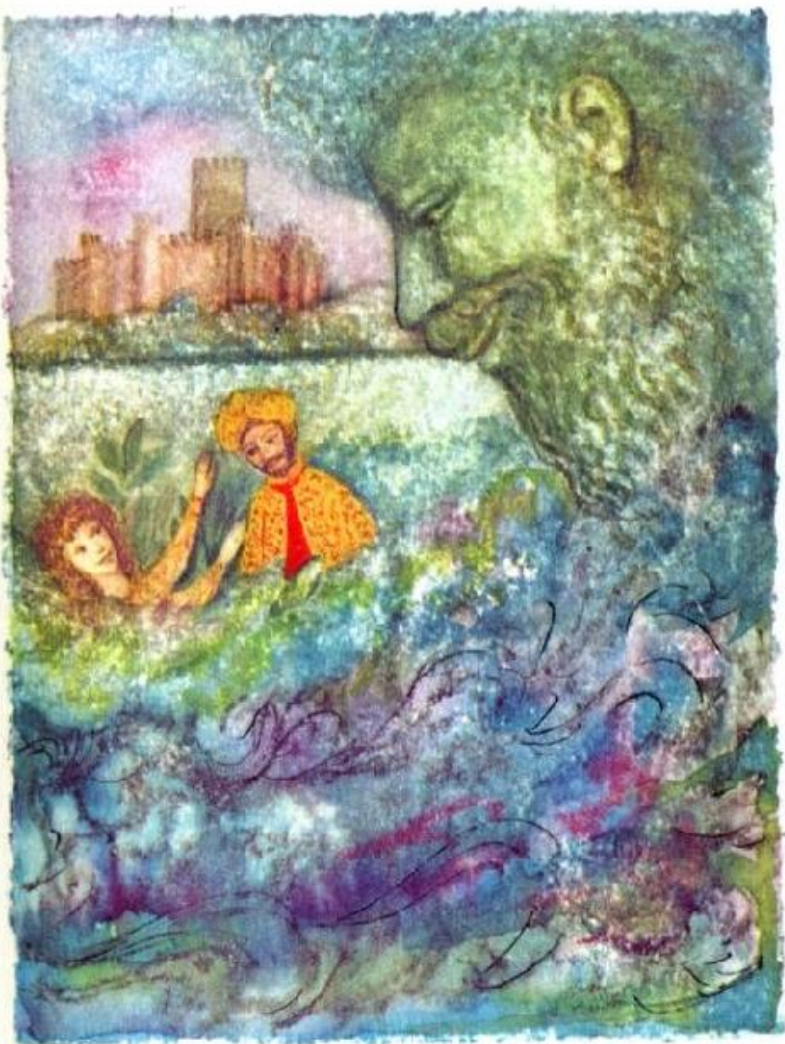
La vague gigantesque s'approchait toujours et finalement enveloppa la base du château dans ses tourbillons écumants.

Béatrice vit le Maure disparaître, puis revenir à la surface ; il était impuissant, car ses mains étaient encore attachées. Rien ne pouvait le sauver de la mort, pas même Almourol qui semblait avoir oublié sa promesse...

Alors la douce Béatrice, les cheveux défaits, se lança de la tour dans

les flots bouillonnants qui avaient englouti Aladil.

Mais... la jeune fille ne toucha pas l'eau. Quand elle rouvrit les yeux, elle se trouva couchée sur un lit de feuilles fraîches, à côté d'Aladil, et vit le visage du Géant Almourol qui lui souriait, penché sur elle.



Quand elle rouvrit les yeux, elle se trouva couchée sur un lit de feuilles fraîches, à côté d'Aladil, et vit le visage du Géant Almouroi qui lui souriait, penché sur elle.

— Non, je n'ai pas oublié ma promesse, dit-il de sa voix profonde. Suivez tous deux votre chemin en paix, vous êtes libres maintenant. Moi, je veillerai sur le Seigneur du château, et je le garderai prisonnier dans les murs de sa forteresse, à tout jamais...

Parfois, quand le Tage gronde au pied du vieux château, et que le vent hurle dans ses tours, on peut entendre Don Ramiro pleurer son éternelle captivité.

La soupe de pierre



N moine venait de son couvent pour faire la quête au village. Le soleil de midi était brûlant et les quelques arbres, piqués au hasard dans les champs nus, laissaient pendre leurs branches grêles, accablés de chaleur. Pas un souffle, pas un son : on eût dit que le temps s'était arrêté.

Lorsque le pauvre homme aperçut une maisonnette, au loin, tout au bord de la route, il poussa un soupir de soulagement. Encore quelques mètres, et il pourrait enfin se reposer à l'ombre d'un toit hospitalier.

Il frappa doucement à la porte entrouverte.

— Que Dieu bénisse ce foyer ! Y a-t-il quelque chose pour les pauvres Frères, aujourd'hui ?

Mais le maître du logis n'était pas d'humeur généreuse. Il refusa l'aumône. Alors le moine demanda qu'on le laissât au moins entrer pour se rafraîchir un peu.

Une fois à l'intérieur, il s'assit sur un tabouret, tout près de la table où le paysan et sa petite famille étaient en train de déjeuner. Au bout d'un moment, et comme l'hôte ne faisait pas mine de lui offrir à manger, le moine dit :

— Si vous le permettez, je me préparerai une soupe de pierre, et il sortit.

Le paysan, sa femme et ses enfants furent d'abord étonnés en entendant cela, puis ils se mirent à rire. Avait-on jamais entendu pareille bêtise ?

Le saint homme revenait, tenant un caillou rond et blanc dans le creux de sa main. Il le lava soigneusement, puis le sécha. Ensuite, il

demanda qu'on lui prêtât une marmite. Quand on la lui donna, il mit la pierre dans le fond, versa de l'eau dessus et y lança une pincée de sel. Puis il la suspendit dans la cheminée.

L'eau ne tarda pas à bouillir, et le moine de dire :

— Avec un tout petit peu de lard, elle serait à s'en lécher les babines !

La paysanne lui donna un morceau de lard, qui disparut aussitôt dans la marmite. Peu après, le moine observa :

— Ah ! Elle commence à sentir bon. Mais quelques légumes, ça lui donnerait un goût...

La femme lui apporta des carottes, des navets et des choux. Le tout fut jeté dans la marmite, qui mijotait doucement.

Un parfum délicieux se répandit dans toute la pièce. Le moine murmura encore :

— Presque à point ! Mais un petit bout de saucisson en ferait un bouillon digne d'un roi.

— Je suis curieux de voir comment cela va finir... dit le paysan. Donne-lui donc son morceau de saucisson !

Le saucisson s'en fut rejoindre le lard et les légumes. La soupe embaumait : de quoi faire venir l'eau à la bouche !

Enfin le moine demanda une écuelle. Il prit un morceau de pain dans son sac, s'installa bien d'aplomb sur le tabouret, remplit l'écuelle et se mit à manger tranquillement. Bientôt, il n'y eut plus rien dans la marmite. Seule la petite pierre blanche luisait, solitaire, au fond.

Le moine la prit avec révérence, la rinça, puis l'essuya :

— Elle pourra bien servir une autre fois ! Que Dieu vous accompagne tous, et n'oubliez pas comment on fait une soupe de pierre...

Là-dessus, il partit.

Le Sans-Peur



L'ÉPOQUE héroïque et chevaleresque du Moyen Âge, où l'Histoire et la légende se mêlent si intimement qu'il est parfois difficile de savoir où l'une commence et l'autre finit, vivait un homme dont le courage et la témérité contribuèrent énormément à l'expansion des frontières du Portugal. Bien qu'ennobli et exalté par la fantaisie du peuple, son rôle n'en est pas moins resté un fait. Mais commençons par le début.



Vers la fin du XI^e siècle, Don Henrique, fils de Henri, duc de Bourgogne et petit-fils de Robert II, roi de France, hérita le comté du Portugal. De son mariage avec Teresa, fille d'Alfonso VI, roi de Léon et Castille, naquit en 1111 l'Infant Afonso Henriques. Dès son plus jeune âge, cet enfant, qui deviendra le premier roi de Portugal, se révéla d'un naturel volontaire et belliqueux. Il n'avait pas quatorze ans quand il s'arma lui-même chevalier, s'affranchissant ainsi de toute suzeraineté. Trois ans plus tard à peine, ne pouvant tolérer la mauvaise conduite de sa mère dont il subissait la tutelle depuis la mort de son père, il se rebella ouvertement.

Avec l'appui des troupes du royaume de Léon, auxquelles elle s'était

alliée, Dona Teresa livre bataille à son fils, mais celui-ci dérouta complètement l'agresseur et se trouva maître incontesté du pouvoir.

Dès lors, le jeune Afonso Henriques n'eut plus qu'un souci : agrandir son domaine aux dépens de Sarrasins qui occupaient la plus grande partie de la péninsule ibérique.

En 1137, il signa un traité de paix avec le roi de Léon et Castille, pour affermir les frontières du comté et pouvoir se lancer sans entraves dans la lutte contre les Musulmans, au Sud.

Les Maures étaient d'excellents soldats, courageux, bien équipés, mais les hommes de Don Afonso Henriques ne l'étaient pas moins. Le terrain est disputé pied à pied, et ce n'est qu'en 1139 que la première bataille vraiment importante fut gagnée.

Aussitôt, Afonso Henriques se proclama roi du Portugal, mais ce ne fut que quatre ans plus tard qu'il fut officiellement reconnu comme tel. À cette date, le royaume de Portugal était donc fondé et accepté.

Cependant, les luttes pour l'expulsion du Maure continuaient. Don Afonso Henriques poussait toujours plus vers le Sud. Une à une, les places fortes et les villes tombaient en son pouvoir. Lisbonne fut enfin prise et, d'un seul coup, tout le Nord, de la rive droite du Tage jusqu'à la frontière de Léon, lui appartint.

Mais toutes ces batailles et ces luttes n'avaient eu qu'un but purement politique : celui de consolider le pouvoir du roi et d'atteindre le Tage, frontière naturelle et sûre, qui préserverait le Portugal contre toute surprise de la part des Sarrasins.

Maintenant, on s'établit, la terre est cultivée, villes et bourgs se dressent sur les ruines, mais le pays ne se suffit pas. Surtout le grain manque, et, à cette époque où la pomme de terre n'est pas encore connue, le pain est à la base de l'alimentation, d'où la nécessité de s'en procurer. Or, au sud du Tage s'étend l'Alentejo, région de plaines fertiles, le grenier. La marche vers le Sud devient donc un besoin que tous sentent et comprennent. De politique, la guerre contre le musulman devient économique, et chacun collabore de son mieux, en groupe ou isolément.

Il ne faut pas oublier de dire ici que, dans les royaumes arabes de la péninsule, le chrétien était toléré et vivait en paix parmi les mahométans, bien qu'en grande minorité. Or, ces chrétiens, sentant à leur portée l'appui d'un royaume auquel ils étaient alliés par le sang, la religion et les intérêts, commencèrent à participer activement au refoulement du Sarrasin.

À l'insu même du roi auquel ils étaient fidèles, ces soldats de fortune se battaient contre l'Arabe, assiégeaient et conquéraient ses fortifications ; des héros obscurs naissaient et mouraient, sans jamais être connus ; d'autres étaient voués à la gloire, comme ce Gérard Sans-Peur, dont vous allez lire les exploits.

Descendant de la noble famille des Pestana, ce jeune homme faisait partie des chevaliers qui entouraient Don Afonso Henriques. Le roi l'avait surnommé le Sans-Peur, à cause de sa hardiesse indomptable et de sa fougue. Mais ces qualités, admirables sur le champ de bataille, devenaient dangereuses ailleurs. S'étant disputé avec un jeune noble, également attaché au service de Don Afonso, il le tua en duel. Gérard, qui ne craignait pas d'affronter l'ennemi le plus puissant, n'osa cependant braver la juste colère du souverain, qui défendait ces pratiques et les punissait de mort. Il réunit ses hommes et s'enfuit avant que la nouvelle n'arrivât aux oreilles de son seigneur.

Nous le retrouverons à Monte Mouro, sur la rive gauche du Tage, où il fit édifier son château. Il se trouvait en territoire ennemi, mais comme la chaîne de fortifications arabes ne commençait qu'à quelques dizaines de lieues au Sud, il régnait en maître sur ce territoire composé de champs et de hameaux. Les paysans qui y vivaient se placèrent sous sa protection. Moyennant un tribut que ceux-ci lui payaient, il défendait leurs biens et leurs terres contre les incursions des Maures.

Aux yeux du souverain, Gérard n'était plus qu'un hors la loi, un aventurier. Nous savons, cependant, qu'il n'en était pas moins resté un chef militaire admirable. Les expéditions qu'il organisait contre les Infidèles réussissaient toujours ; le butin remporté était riche, les pertes humaines à peu près nulles de son côté. Ce n'était donc pas étonnant si d'autres chevaliers, dont la conscience n'était peut-être pas tout à fait tranquille, s'unissaient à lui avec leurs soldats et si les vilains, attirés par une vie libre et de l'argent facile, accouraient par bandes pour combattre sous ses ordres.

Bientôt Gérard disposait d'une vraie petite armée, c'est-à-dire d'une vingtaine de cavaliers et environ cent hommes à pied, ce qui représentait déjà une force considérable à cette époque.

Le pouvoir qu'il avait ainsi entre les mains le poussait à former des projets de plus en plus hardis et, un jour, Gérard se proposa une tâche qui semblait impossible à réaliser : la prise d'Evora, ville occupée par les Sarrasins et dont la possession était, pour les Portugais, d'une importance capitale pour la conquête du territoire Sud.

Était-ce vraiment l'ambition qui l'inspira, ou bien les regrets d'être tombé en disgrâce et le désir d'obtenir le pardon du roi par un acte de suprême bravoure ? Les deux, sans doute...

Il garda jalousement son secret, jusqu'à ce que tous les détails de son plan fussent mûrement pensés. Quand il se sentit prêt, il savait

d'avance que la lutte allait commencer à Mont Mouro même, dans son propre château. Mais rien ne pouvait plus l'arrêter désormais.

Il fit rassembler ses hommes dans la vaste cour d'armes pleine d'ombres que le soleil levant n'avait pas encore chassées. Lorsque Gérard descendit parmi eux, ils se turent brusquement, comme s'ils pressentaient qu'un projet colossal se cachait derrière ce front sévère.

La voix du chef monta dans le silence, calme et puissante :

— Compagnons d'armes ! Une tâche glorieuse s'offre à nous. Ce n'est pas une expédition se terminant en pillage que je vous propose cette fois-ci, mais quelque chose de bien plus grand. Et avant même que je vous dise ce dont il s'agit, je peux vous promettre non seulement des richesses incalculables, mais le pardon de Dieu et du roi pour vos fautes passées !

Il s'arrêta un instant, puis jeta comme un cri de guerre :

— Je veux prendre Evora aux Infidèles !

— Mais c'est insensé ! cria un des chevaliers en s'avançant vers Gérard. Ils auront raison de nous en moins de temps qu'il n'en faut pour dire le *Pater Noster* !

Les soldats se taisaient toujours, figés de stupeur.

— Qui vous a dit que les Maures auraient raison de nous ? demanda Gérard avec emportement. Vous ai-je jamais conduits au désastre ? Si l'un de vous tombe, frappé de mort dans la lutte, est-ce payer trop cher le butin dont vous emplissez vos poches, et est-ce moi que vous devez blâmer ? Vous, qui risqueriez votre vie avec joie pour une poignée d'écus d'or, la marchanderiez-vous pour le pardon du roi et pour la gloire ?

— Et qui nous le garantit, ce pardon ?

— C'est la parole de Gérard ! lança-t-il fièrement.

Tout son corps vibrait d'émotion et les hommes, dominés une fois de plus par cette force et cette confiance que le Sans-Peur savait bien leur communiquer, se pressèrent autour de lui en criant :

— Nous te suivrons, Gérard !

Lorsque le calme se fut rétabli, le chef prit de nouveau la parole.

— Je pense depuis longtemps déjà à la conquête d'Evora. Mes plans sont faits. Croyez-moi, tout est prévu jusqu'au moindre détail. Cependant, je ne vous révélerai mes intentions qu'au dernier moment. Sellez mon cheval. Trois d'entre vous me suivront, ordonna-t-il en s'adressant aux chevaliers. Nous partirons aussitôt, et nous serons de retour dans une semaine.

Quand le petit groupe quitta le château, la chaleur était déjà accablante. Pas un souffle ne courait sur la plaine déserte. Sous leurs hauberts d'acier poli, les hommes souffraient sans une plainte, le visage ruisselant, les paupières mi-closes, pour protéger leurs yeux endoloris de la lumière trop crue.

— Nous ferons halte à Siborro, dit soudain Gérard. Mais avant d'arriver, je pense que nous rencontrerons une patrouille de Sarrasins. En quelques mots, voici la première partie de mon plan : nous allons visiter le caïd d'Evora. Je me chargerai des discours. Quoi que vous m'entendiez dire, ne trahissez pas vos sentiments par le moindre geste ou le plus petit mot. Votre mission est de bien ouvrir les yeux et les oreilles, et de fermer la bouche. Entendu ?

— Entendu !

Le silence retomba, plus lourd encore qu'avant. Un trait de verdure coupait les champs dans le lointain : un cours d'eau baignait sûrement cette oasis inattendue.

— Nous allons nous arrêter là-bas. Impossible de continuer encore longtemps. Les chevaux ont besoin d'eau.

Les cavaliers soupirèrent d'aise en entendant ces paroles, mais la distance qui les séparait de ce coin de fraîcheur était encore grande. Comme un mirage, la tache de verdure paraissait danser à l'horizon, sans se laisser approcher. Au bout d'une chevauchée exténuante, les cavaliers arrivèrent enfin. Ils mirent pied à terre, au bord d'un ruisseau assez large encore malgré la sécheresse et qui scintillait comme du vif argent à l'ombre inquiète du feuillage. Cavaliers et montures burent avidement, les hommes couchés à plat ventre sur la berge, les bêtes enfonçant leurs naseaux dans l'eau transparente, puis soufflant bruyamment afin de reprendre haleine.

Soudain, ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas seuls. Un cheval venait de hennir à quelque distance, et les cavaliers virent des formes claires qui se faufilaient parmi les troncs, dans leur direction.

— Rappelez-vous, pas un mot ! souffla Gérard, toujours couché par terre.

Avec une feinte tranquillité, tous les quatre continuèrent à boire, puis lentement se relevèrent. Ils virent alors qu'une quinzaine de Sarrasins aux longs burnous avaient formé un demi-cercle dans leurs dos et, les arcs tendus, braquaient sur eux des flèches menaçantes.

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire sur notre territoire ? demanda l'un des Maures qui semblait commander la patrouille.

Gérard fit un pas en avant.

— Je suis Gérard, celui qu'on appelle Sans-Peur, et je veux parler au caïd d'Evora, dit-il sèchement.

À ces mots, l'homme ne cacha pas sa surprise, car ce nom était familier à tous les Infidèles.

— Qu'as-tu à dire au caïd ? questionna-t-il encore.

— J'ai d'importantes affaires à discuter avec lui, répliqua Gérard.

— Nous t'escorterons, dit l'Arabe en baissant son arme.

— Je pensais faire halte à Siborro pour la nuit, observa le chef chrétien.

— Nous t'escorterons, répéta simplement le Maure.

Tous montèrent en selle et la marche recommença sous un soleil implacable. Après la verdure reposante au bord du ruisseau, la poussière blanche qui couvrait toute la campagne était aveuglante. Les heures torrides de midi ne semblaient plus vouloir prendre fin. Mais une brise se leva soudain, apportant un peu de fraîcheur. Un des hommes de l'escorte pointa droit devant lui.

— Siborro ! dit-il. Nous serons bientôt arrivés.

Ils passèrent tant bien que mal la nuit au village et dès l'aube furent sur pied, prêts à entreprendre la dernière étape de leur voyage. Gérard savait qu'un messenger avait été envoyé au caïd immédiatement après leur arrivée. Ses plans se réalisaient tout comme il l'avait prévu.

À mesure qu'ils avançaient, le pays devenait un peu plus hospitalier. Aux champs déserts, succéda une région où les chênes-lièges poussaient en abondance, et si leurs branches au feuillage grêle n'offraient pas de protection contre le soleil, leur aspect rompait du moins la terrible monotonie du paysage. Puis, le terrain se bossela de petites collines, dont quelques-unes étaient à peine perceptibles, et d'autres, par contre, s'élevaient à plusieurs mètres.

Malgré son air impassible, Gérard ne perdait pas un seul détail de tout ce qui l'entourait. Il gravait dans sa mémoire chaque arbre, chaque accident de terrain ; bientôt il aurait besoin de s'orienter seul dans ce dédale de troncs et de monticules qui se ressemblaient tous, et le moindre point de repère devenait précieux.

L'escorte des Maures se resserra instinctivement autour des chevaliers dont ils se méfiaient. La mine accablée et indifférente des guerriers chrétiens sembla pourtant les rassurer, car ils commencèrent à parler gaiement entre eux, dans leur langage saccadé.

Sur une élévation plus marquée, à une distance assez grande encore, Gérard distingua enfin la tour de guet. C'était la tour principale, sur la même ligne que les portes de la ville, et par conséquent la plus importante. Car il y en avait d'autres, disposées dans un rayon d'une lieue environ autour d'Evora, lesquelles, au moindre vestige d'un ennemi, signalaient sa présence, afin que la ville pût se préparer à la défense ou à l'attaque, suivant la force de l'agresseur.

Evora était donc proche. Les arbres devenaient plus rares, des bosquets et quelques arbustes les remplaçaient maintenant, permettant aux cavaliers d'apercevoir les murs de la ville où ils se dirigeaient.

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres, lorsque les portes s'ouvrirent, laissant entrevoir les maisons à terrasses, blanchies à la chaux, qui se groupaient en rangs serrés des deux côtés de la rue étroite et tortueuse qui montait vers le château.

Bien que le caïd eût de très bonnes raisons pour se méfier du Sans-peur, il l'accueillit avec égard. C'était un homme affable et souriant,

ayant une tendance à l'embonpoint, ce qui contrastait d'une façon curieuse avec sa réputation de guerrier féroce et implacable.

Dès l'abord, Gérard sut gagner ses bonnes grâces, en répondant avec modestie et simplicité aux questions que le caïd lui posait. Habilement, le jeune chevalier manœuvrait la conversation dans la direction voulue, attendant le moment propice de placer les mots, depuis longtemps préparés, qui décideraient du succès de sa mission.

— Ah ! si nous avions des hommes comme toi de notre côté, s'écria le caïd, nous ne tarderions pas à reprendre les terres que ton roi nous a si vilainement enlevées !

— Il ne tient qu'à toi... articula Gérard lentement. L'amorce était jetée, c'était le moment suprême.

Le caïd le dévisagea non sans une certaine méfiance, mais quelque chose lui dit que le chrétien était peut-être de bonne foi. Tous savaient qu'il était un hors-la-loi. De là à devenir un renégat, la distance était courte.

— Ma haine pour le roi n'a d'égal que le mépris que m'inspire la façon dont il a usurpé le pouvoir. Longtemps j'ai combattu à ses côtés, et quelle a été ma récompense ? demanda Gérard avec emportement. La mort, aux mains de ses bourreaux, que j'ai dû fuir à la faveur de la nuit, comme un vulgaire criminel. Je ne reconnais plus ce roi au cœur noir ; promets-moi une bonne part du butin, et je me mettrai sous tes ordres avec tous mes hommes, pour t'aider à reconquérir les terres et les richesses qui jadis t'appartenaient.

Les yeux du chef maure s'étaient allumés à ces mots. Il ne doutait plus de la sincérité du Sans-Peur car, selon lui, l'or était le seul maître que les aventuriers servaient avec dévouement. Comme il pouvait lui en procurer assez, il tenait donc Gérard plus fortement encore que par un serment.

— Je te compte parmi les nôtres, dit enfin le caïd, se levant et lui tendant la main. Je te prie d'accepter mon hospitalité aussi longtemps que tu voudras. Ma maison est la tienne.

Gérard ne se fit pas prier. Il avait maintenant libre accès à tous les coins les plus secrets des fortifications et de la ville. Il en connut bientôt les moyens de défense et la force des soldats. Il s'attardait surtout à observer les alentours d'Evora, du haut des remparts de la ville. Comme il l'avait prévu, la tour de guet qu'il dépassa en venant était la plus importante. Elle était carrée, de la hauteur de trois hommes environ, et surmontée d'une terrasse à créneaux où se tenait d'habitude la sentinelle. Des fenêtres étroites perçaient ses murs construits en gros blocs de pierre et en présentaient le seul accès, seulement possible au moyen d'une échelle de corde, car il n'y avait ni porte, ni escalier à l'extérieur.

Les autres tours, au nombre de quatre, ressemblaient à la première,

mais celle du sud, qui se trouvait à une plus grande distance de la ville, était facilement visible du château par sa situation. Elle dominait la plaine qui s'étendait à perte de vue, et le rayon qu'elle couvrait était très vaste.

La semaine passa vite, et Gérard quitta Evora pour rentrer à Monte Mouro, où ses hommes l'attendaient. Sur le chemin de retour, ses compagnons ne l'interrogèrent point sur son étrange conduite ; ils avaient sans doute deviné une partie de ses intentions. Aussi, lorsqu'ils arrivèrent, ne furent-ils point étonnés de l'entendre immédiatement donner ses ordres pour un prochain départ.

Fébrilement, les soldats se préparèrent, déjà gagnés par l'enthousiasme des exploits qui les attendaient, après d'interminables jours d'expectative.

Le soir venu, les portes du château de Monte Mouro se refermèrent derrière les chevaliers et les hommes d'armes, marchant deux à deux. Les dernières lueurs du jour s'éteignaient dans le ciel, faisant place aux étoiles ; l'air était si transparent que le terrain était nettement visible jusqu'à l'horizon.

Les piétons accompagnaient sans peine le pas vif des chevaux, et la colonne avançait rapidement. Ils passèrent au large de Siborro pour éviter la rencontre inopportune d'une patrouille de Sarrasins, et la région arborisée fut atteinte sans incident. Ils marchèrent alors à la file indienne, évitant les chemins tracés et passant là où l'ombre était la plus épaisse.

Soudain Gérard leva la main, et tous s'immobilisèrent sur place. Il se retourna vers les chevaliers qui s'étaient rapprochés de lui.

— Séparez-vous, et restez dans l'ombre. Ne bougez pas jusqu'à mon retour !

Descendant de cheval, il enleva son haubert et son casque, enroula une longue corde à son épaule, prit son poignard et, se faufilant parmi les troncs, disparut bientôt aux yeux de ses hommes.

Il dut marcher assez longtemps pour atteindre la tour de guet. Lorsque la masse carrée de l'édifice se dressa devant lui, Gérard redoubla de précautions. À pas feutrés, il se glissa d'arbre en arbre et s'arrêta un moment pour l'observer avec soin. Elle semblait déserte : pas une ombre ne passait derrière les créneaux, et personne n'épiait aux fenêtres vides.

En une course rapide, le Sans-Peur escalada la pente abrupte jusqu'au pied de la tour où il se tapit pendant quelques secondes, hors d'haleine et le cœur battant. Mais aucun son, pas même un souffle, ne troublait la paix infinie de la nuit. Gérard savait que c'était une chance unique de trouver la sentinelle d'une tour de guet endormie. Aussi, se relevant vivement, il déroula la corde qu'il avait apportée, fit tourner le nœud coulant au-dessus de sa tête, puis le lança en l'air.

Avec un bruit sec, la corde toucha la pierre, se resserrant sur un des créneaux. Leste comme un chat, il se hissa rapidement jusqu'au sommet de la tour, où régnait le plus profond silence. Il alla vers la trappe qui s'ouvrait au centre de la terrasse, souleva la lourde dalle avec mille précautions. Une échelle conduisait à la pièce au-dessous, se perdant dans le noir et, à tâtons, il en risqua la descente. Les échelons gémissaient sous ses pieds ; une sueur froide baignait maintenant son front et ses mains moites glissaient sur le bois poli par l'usage, auquel il se cramponnait de toute la vigueur de ses poignets, pour étouffer autant que possible le bruit de ses pas. Enfin, il toucha le plancher.

Dans la pièce sombre, les quatre fenêtres se découpaient nettement. Ses oreilles, attentives au moindre son, perçurent le souffle tranquille d'un dormeur, quelque part dans l'ombre. Mais soudain un léger soupir venu de la fenêtre devant lui, le fit tressaillir. Doucement il s'approcha, et ses yeux distinguèrent une silhouette de femme dont la tête sombre reposait contre le rebord de la fenêtre.

Gérard saisit son poignard, mais sa main hésita. Tout son être se révoltait contre l'idée d'attaquer une femme, cependant son trouble ne dura qu'un instant. Rapide comme l'éclair, l'arme meurtrière s'abattit sur la forme endormie ; sans un cri, la victime glissa sur le sol. Puis Gérard se dirigea lentement vers la couche qu'il devinait dans un coin plus noir de la vaste pièce. Le dormeur remua dans son profond sommeil ; Gérard avança la main jusqu'à ce que ses doigts eussent frôlé les cheveux rudes de l'homme. Les empoignant alors brusquement, il lui trancha la tête d'un seul coup de sa lame, ainsi que celle de la jeune femme qui gisait à terre.

Ayant suspendu l'échelle de corde à la fenêtre, Gérard quitta la tour déserte sans lâcher ses trophées sanglants, et retourna auprès de ses gens.

— La tour est à nous, s'écria-t-il en brandissant les macabres dépouilles comme preuves, et le chemin est libre ! Le moment est venu de vous révéler mes plans et de vous donner mes instructions.

Après leur avoir communiqué tous les détails nécessaires, Gérard désigna deux hommes pour garder la tour de guet. Lui-même prit seulement quelques cavaliers et le reste partit vers le Sud.

Le jeune chef, suivi de ses compagnons, passa près de la tour solitaire et se dirigea vers les Portes d'Evora. Sur le ciel transparent, la ville se détachait en une imposante masse noire, qui devenait de plus en plus menaçante à mesure que le groupe des chevaliers se rapprochait. Ils se cachèrent derrière le dernier pli de terrain qui s'offrait, à quelques centaines de pas des murs. Et une longue attente commença.

Les minutes passaient avec une lenteur désespérante. Aucun signe

n'était encore visible dans la nuit. Les cigales avaient repris leur chant, interrompu par l'arrivée des cavaliers, et ce bruit monotone semblait augmenter la tension des hommes.

Soudain, trois feux s'allumèrent, l'un après l'autre, du côté gauche de la tour de guet qui était aux mains des soldats de Gérard. Aussitôt les cris prolongés des sentinelles éveillèrent la ville, instantanément. L'air tranquille vibrait de battements de tambour, et on entendait au-dessus du brouhaha général les hennissements des chevaux sortis à la hâte des écuries. Les cavaliers arabes n'attendaient plus que l'alarme, qui leur indiquerait le lieu exact où l'ennemi se montrait.

L'heure décisive approchait. Le regard des soldats chrétiens se fixa maintenant sur la plaine, au sud de la ville. Rien ne se passa. Les cœurs battaient en désordre, et à mesure que les secondes s'écoulaient, un doute terrible saisit les hommes. Le plan allait-il échouer après tout ?

Mais quelque chose brilla dans le lointain, une petite lumière qui dansait et s'agitait avec frénésie. C'était le signal ! Tout allait bien : les sentinelles de la tour du Sud avaient enfin repéré l'ennemi.

Lentement, les portes de la ville s'ouvrirent, découpant un carré noir dans le pan clair du mur. Peu après les cavaliers arabes en sortirent à bride abattue, comme une armée de fantômes, leurs burnous blancs flottant derrière eux. Ils s'élancèrent droit vers la tour Sud, où brillait toujours le feu de détresse.

Encore un moment d'attente... Tout se passait comme Gérard l'avait prévu. Le caïd avait abandonné Evora avec le meilleur de ses troupes, pour attaquer les chrétiens qui le menaçaient au Sud. Il ne pouvait savoir qu'à son approche les hommes se disperseraient, s'esquivant dans l'ombre, et que pendant qu'il les poursuivrait en vain à travers la campagne, la ville aux portes grandes ouvertes serait à la merci du Sans-Peur !

Gérard pénétra dans Evora sans la moindre opposition. Avant même que quelqu'un ne s'aperçût de sa présence et de celle de ses hommes, l'un d'eux avait déjà poussé les lourds battants et fait glisser la bâcle.

Lorsque les habitants se rendirent compte de ce qui était arrivé, des hurlements de terreur s'élevèrent de toutes parts. Femmes et enfants coururent se réfugier dans les maisons. Les rues se vidèrent et les cris se changèrent en plaintes et en prières.

— Voici le reste des camarades ! cria la sentinelle que Gérard avait fait monter aux remparts.

Les portes s'ouvrirent pour les nouveaux venus, puis se refermèrent aussitôt.

Evora appartenait aux Portugais !

En commençant par le palais du caïd, la ville fut dûment mise à sac.

Entre-temps, les cavaliers maures revenaient de leur folle poursuite ;

voyant les portes closes et entendant le tumulte et les clameurs qui montaient de l'intérieur des murailles, ils comprirent toute l'étendue du malheur que leur sortie avait causé. Ils ne pouvaient calculer combien de soldats ennemis occupaient la ville et il n'était pas question de leur faire face. Aussi le caïd et ses hommes repartirent-ils, cherchant asile ailleurs, jurant vengeance contre le traître Gérard, cent fois maudit. Car il n'y avait que lui parmi les chrétiens, qui eût l'audace de mener à bout une telle prouesse !

L'aube rompait à peine les ténèbres, quand un messager quitta Evora, porteur d'une lettre du Sans-Peur pour le roi, lui offrant les clés de la ville contre le pardon, pour lui et ses hommes.

Pendant les longues semaines qui s'écoulèrent jusqu'au retour du courrier, le téméraire aventurier connut toutes les horreurs du doute. Don Afonso Henriques accepterait-il quelque chose de ses mains indignes ? Il y avait aussi le butin, dont un cinquième revenait au roi. Celui-ci refuserait-il ses offres de richesses et de pouvoir, pour une simple question de vengeance ? D'autre part, Gérard savait aussi que le souverain ne revenait jamais sur sa parole. Ferait-il exception cette fois-ci ? Déchiré entre l'espoir et le découragement, il était à bout lorsque le messager revint enfin.

La main du Sans-Peur tremblait lorsqu'il saisit le parchemin plié d'où pendait le lourd sceau royal.

— Réunis les hommes. Ils ont autant que moi le droit d'écouter la réponse du roi, dit-il.

Tous avaient deviné l'anxiété qui le rongait. Et comme leur liberté dépendait également de la décision du souverain, ils se groupèrent, silencieux, autour de leur chef.

Gérard déplia enfin la lettre. Il lisait mal, car il n'avait connu que l'école de la guerre, et l'instruction sommaire qu'il avait reçue comme enfant avait bientôt été oubliée. Il passa le parchemin à un compagnon plus lettré, et celui-ci commença la lecture :

« Afonso Henriques, par la Grâce de Dieu, Roi du Portugal, saluons tous ceux à qui cette lettre est adressée... »

C'était le pardon, complet et absolu ! Gérard, considéré digne de la confiance du souverain, avait été nommé gouverneur de la ville par lui conquise aux Infidèles, et ce n'était là qu'une des maintes faveurs dont il fut comblé.

Mais avant toute chose, le Sans-Peur resta un guerrier, et avant de terminer sa glorieuse carrière, il conduisit victorieusement les Portugais de conquête en conquête, refoulant l'Arabe, et préparant le chemin vers le Sud, pour son roi et son peuple.

Ainsi se termine l'histoire de Gérard Sans-Peur, aventurier et héros, qui contribua, comme tant d'autres, à la grandeur du Portugal.

Si jamais vous passez par Evora, ne manquez pas d'aller voir le

blason de la ville : vous y reconnaîtrez Gérard à cheval, brandissant son épée nue ; et en haut, chacune dans un coin, la tête du Maure et celle de sa fille.



Du bon Dieu et de ses soucis



DROFONDÉMENT religieux mais simples dans leurs croyances, les gens du peuple considèrent le Bon Dieu comme un vrai père. Comme tel, ils Lui attribuent les soucis et les joies qu'eux-mêmes ressentent en face de leurs problèmes quotidiens. Aussi n'est-il pas étonnant que Dieu et les saints du Paradis soient souvent mêlés à leurs contes et à leurs légendes, non sans une pointe d'humour espiègle.

Si ce n'est le Diable, ce sont les hommes qui donnent du fil à retordre au Seigneur ; et pendant qu'il s'occupe à mettre ses enfants d'accord, les astres et les étoiles mêmes en profitent pour faire des sottises ! Quel travail, quelle attention constante Lui demande cet Univers dont Il est le Maître et le Protecteur !

S'étant ainsi représenté Dieu à leur propre image, ils essayent naïvement de nous montrer comment ils comprennent Son rôle suprême, à travers leurs récits traditionnels.

Voilà un bien humble tribut qu'ils payent à leur Père. Mais il n'en est pas moins sincère. C'est tout ce qu'on leur demande...



Le Bon Dieu méditait paisiblement, assis à l'une des nombreuses

fenêtres du Ciel, lorsqu'il entendit soudain une violente altercation. Se penchant au-dehors, il vit que, dans un coin de la Terre, une femme se disputait avec le Diable. Un poing sur la hanche, elle brandissait l'autre sous le nez du Malin. Ce dernier, profitant des rares moments où il pouvait placer un mot, ripostait de plus belle.

— Vite, vite ! s'écria le Bon Dieu. Que quelqu'un aille les séparer, ou ils en viendront aux mains !

Saint Pierre accourut, ses grosses clefs sonnantes comme des cloches.

— Qu'arrive-t-il, Seigneur ?

— Regarde ! Va les séparer, ne perds pas une minute !

Saint Pierre n'eut pas même le temps de voir ce qui se passait, et le Bon Dieu dut le lui expliquer, tout en le poussant vers la porte.

Arrivé sur terre, le saint trouva son chemin sans encombre, guidé par le bruit de la querelle.

— Je t'apprendrai à entrer comme ça chez les gens ! criait la femme.

— Mais, je le répète, c'est vous qui m'avez appelé ! répliquait le Diable, qui se contenait à peine.

— Moi, t'appeler ? Hors d'ici, fripon, marchand d'âmes, ou je t'arracherai la barbe !

Saint Pierre, dont la robe s'était accrochée au verrou de la porte, essaya vainement de se dépêtrer. Lorsqu'il y arriva enfin, la femme et le Diable se crêpaient le chignon, et saint Pierre ne vit qu'un seul moyen de les séparer. Saisissant un grand couteau qui se trouvait à sa portée, il leur trancha la tête.

Le calme ainsi rétabli, il remonta tranquillement au Ciel.

Mais le Bon Dieu, qui avait suivi la scène dans tous ses détails, fut très courroucé, et quand saint Pierre se présenta devant Lui :

— Qu'as-tu fait, malheureux ? lui dit-il. Je t'avais ordonné de les séparer et non de leur couper la tête ! Retourne là-bas sur-le-champ, et répare ta faute.

Très déconfit, le saint homme revint sur terre.

Il replaça les têtes sur les corps, et s'attarda un instant, pour voir si tout allait bien cette fois.

Mais horreur ! Il s'aperçut trop tard, hélas ! qu'il avait confondu les têtes... Et voilà pourquoi on ne sut plus jamais, depuis lors, si c'est le Diable qui a visage de femme, ou si c'est la femme qui a le Diable au corps !...



Lorsque Dieu créa le Ciel, la Terre et les Éléments, il travailla sans

arrêta pendant cinq jours. Le sixième, Dieu se proposa de créer Adam et Eve.

« Mon Œuvre est presque achevée, pensa-t-Il. Je n'ai plus qu'à créer l'homme et la femme, et demain je pourrai enfin m'accorder un jour de repos. »

Mais ce repos, il ne le goûta jamais... Car à peine avait-Il ainsi peuplé le Monde, que les questions et les plaintes, les demandes et les prières plurent. Dans sa bonté infinie. Dieu ne s'épargna aucune peine pour aider Ses enfants. Seulement, les choses s'aggravèrent. Et, un jour, le Seigneur se vit obligé de descendre du Ciel pour faire un petit tour sur la Terre et y remettre un peu d'ordre.

Il invita la Lune à occuper Sa Chaire en Son absence.

— Je te prête ma Chaire, car j'aime savoir que quelqu'un veille à ma place, lui dit le Seigneur, et la Lune accepta avec une vive satisfaction.

Elle était belle et coquette, et le fait d'être placée si en évidence dans l'Univers la flattait beaucoup.

Trônant dans le Ciel, comme une reine, elle secouait ses longs cheveux d'argent :

— Je rayonne plus que toi, dit-elle au Soleil pour le dépiter. Et mes cheveux sont plus brillants que toute l'eau qui dort sur la Terre.

Le Soleil, au visage clair, n'en voulut point à la Lune ; mais l'Eau, qui était jalouse de sa beauté miroitante, se sentit très vexée en entendant cela, et se promit de prendre sa revanche aussitôt qu'elle en aurait le loisir.

Sur ce, le Bon Dieu rentra au Paradis.

— Maintenant, rends-moi ma Chaire, dit-il à la Lune.

Mais celle-ci, qui s'y plaisait trop, s'écria :

— Votre Chaire, Seigneur ? Vous me l'avez donnée ; maintenant elle est à moi !

— Point du tout, répliqua le Bon Dieu. Je te l'ai prêtée et non donnée.

— Je sais quels sont mes droits, s'écria la Lune, et je demande justice !

Le Seigneur nomma le Soleil et l'Eau comme témoins. Il leur fit prêter serment, et interrogea d'abord l'Eau :

— Dis-nous ce que tu as vu et entendu, lors de mon départ.

— Je n'ai rien vu ni entendu, Seigneur, car je m'étais endormie bien avant. Quand je me suis éveillée, la Lune était à Votre place et elle criait à qui voulait l'entendre que la Chaire lui appartenait. Je crois donc qu'elle n'est plus à Vous, conclut-elle.

Mais l'Eau mentait, espérant que Dieu punirait cette vaniteuse.

Le Soleil parla à son tour :

— Ce qui est donné, est donné ; ce qui est vendu, est vendu ; ce qui est prêté, est prêté. Seigneur, je Vous ai entendu dire que Vous prêtiez

Votre Chaire à la Lune, donc elle Vous appartient !

Le Dieu Tout-Puissant Se leva alors et dit :

— Toi, Eau, qui as témoigné faussement pour nuire à autrui, je te condamne à courir sur Terre, sans arrêt, jusqu'à la fin du monde ! Quant à toi, Soleil au franc visage, tu seras roi dans le firmament. Et pour que ta splendeur soit encore rehaussée, j'ajoute à tes rayons ceux de la Lune.

Là-dessus, Il saisit la Lune, et lui fit couper ses beaux cheveux d'argent. Pâle et chauve, elle ne se montra plus désormais qu'à l'abri de la nuit.

Et depuis, l'Eau court sans cesse sur la Terre, maudissant son triste sort, et pleurant les beaux jours où elle pouvait dormir en paix, entre ses berges verdoyantes !



Le docteur Grillon



Il y a déjà bien longtemps de cela, un jeune charbonnier vivait au fond d'une grande forêt. Brûler du bois pour en faire du charbon n'était point tâche facile et se payait chichement. Notre charbonnier avait tout juste de quoi ne pas mourir de faim, mais en se comparant aux autres vilains, il s'estimait fort heureux et vaquait à sa rude besogne, toujours gai comme un pinson ou, plutôt, comme un Grillon(1), car tel était le nom auquel il répondait.

Grillon était encore bien jeune, et un jour une envie irrésistible le prit de voir un peu ce qui se passait au-delà de son petit monde. Il décida donc que, pour une fois, il irait vendre son charbon à la ville, au lieu de le porter au village, comme d'habitude. Il travailla avec tant d'ardeur qu'il eut bientôt assez de charbon pour en remplir deux sacs à craquer. Il les attacha sur le dos de son âne, chaussa ses bottes neuves et se dirigea vers Coïmbra(2), transporté de joie et d'émotion.

Lorsqu'il quitta l'ombre parfumée des bois pour prendre la grand-route, le soleil était déjà haut. L'âne trottait gaiement et Grillon le suivait en sifflant un petit air. Mais tout à coup, ils s'arrêtèrent tous deux.

Coïmbra venait de surgir aux yeux émerveillés de Grillon. Jamais encore il n'avait vu autant de maisons et d'aussi grands édifices que ceux qui s'étagaient gracieusement sur le flanc de la colline que couronnait le bâtiment de l'Université, et au pied de laquelle coulait une large rivière.

L'âne s'était arrêté pour d'autres raisons. D'un œil méfiant, il regardait l'eau et le pont étroit qui le séparaient de l'autre rive ; et

lorsque son maître le saisit par le licou, il refusa de marcher. L'homme tira, poussa, encouragea, tempêta, mais l'âne, faisant honneur à son espèce, s'entêta et s'arc-bouta sur le sol.

Mais le gars était robuste et, bon gré mal gré, la bête dut se laisser entraîner. Le jeune homme entra donc dans Coïmbra à reculons, rouge de colère et hors d'haleine. Il fut vexé de voir qu'un groupe d'étudiants aux longues capes noires s'amusaient de son embarras.

— Essaye donc de le porter, ton âne ! Ça ira plus vite et te coûtera moins d'efforts...

— Il a peur qu'on ne l'envoie étudier, le pauvre !

— Si tu le tirais par la queue, il changerait peut-être d'avis...

Grillon était bien près de se fâcher, mais sa bonne humeur l'emportant, il lâcha l'âne et rit de bon cœur.

— Tiens, prends ça pour te consoler, dit un des étudiants en lui tendant une bouteille de vin et une miche avec du saucisson fumé.

Le charbonnier le remercia, mangea de bon appétit et but copieusement ; puis, les jambes lourdes et la tête légère, se remit en route, le baudet à ses trousses.

Il déboucha sur une grande place et se trouva en présence d'un spectacle extraordinaire : des dizaines de jeunes gens en faisaient le tour, affublés des plus étranges costumes.

Sous un dais – que Grillon reconnut comme étant un drap noué à des manches à balai – porté par des étudiants, marchait un garçon coiffé d'une mitre en papier mâché, une couverture multicolore jetée sur les épaules. Dans sa main droite, il tenait une cruche à laquelle il buvait de temps en temps, à petits coups. De tout jeunes étudiants, sans doute les nouveaux du cours, l'entouraient des deux côtés et représentaient des anges. Des guerriers suivaient, armés d'écus en liège et de cannes à pêche qui leur servaient de lances. Puis venait la fanfare, complète avec grosse caisse, trompettes, fifres et cymbales ; chacun semblait jouer quelque chose d'autre que son voisin, et le bruit infernal ainsi obtenu était gravement applaudi par des spectateurs aux gros nez en carton et à barbe de laine. Ceux qui ne suivaient pas la bizarre procession parcouraient la place, traînant derrière eux de vieilles boîtes en fer blanc. Le tintamarre était épouvantable, mais tout le monde s'amusait énormément.

Le pauvre Grillon, qui ignorait que c'était jour de fête, crut qu'à Coïmbra on ne vivait pas autrement.

« Je vais me faire docteur, moi aussi ! se dit-il, emballé. Manger de bonnes choses et s'amuser tout le long du jour, voilà ce que j'appelle vivre ! »

Il s'adressa au premier marchand de charbon qu'il trouva dans une des ruelles, lui vendit sa marchandise et même son âne dont l'homme voulut bien, ne gardant que les sacs, dont il se fit une cape. Ainsi

accoutré, Grillon commença sa nouvelle carrière en prenant part aux divertissements.

Mais les étudiants, qui ne connaissaient pas ce nouveau collègue, ne tardèrent pas à l'aborder :

— Que viens-tu donc étudier parmi nous, novice ? demandèrent-ils.

Le charbonnier, qui n'avait pas la moindre idée des cours que l'on pouvait suivre à l'Université, dit la première chose qui lui vint à l'esprit :

— Je veux étudier pour devenir un devineur.

Ils crurent que le garçon se moquait d'eux, et se détournèrent aussitôt pour discuter quelle serait la meilleure façon de tirer vengeance de l'impertinent blanc-bec. Mais Grillon, tout au bonheur de sa nouvelle occupation, ne s'aperçut de rien.

Il passait ses journées à rêvasser au soleil, ou bien parcourait la ville, avide de tout voir. Le soir venu, il se roulait dans ses sacs sur la berge, là où le sable était fin et sec, et s'endormait à la belle étoile, bercé par la chanson grave et puissante du fleuve qui coulait à ses pieds. Le temps passait sans qu'il s'en rendît compte, lorsqu'il fut brusquement tiré de son beau rêve.

Le bruit courait que le roi avait été volé et qu'il récompenserait largement celui qui découvrirait le malfaiteur ayant fait main basse sur son trésor. Les discussions là-dessus étaient évidemment à l'ordre du jour et chacun donnait son avis. Seul Grillon ne voulait pas s'en mêler car, comme tout bon paysan qu'il était, il avait une crainte presque superstitieuse de la justice et des gendarmes.

Quelle ne fut donc pas sa surprise, puis sa terreur, lorsque deux soldats tout dorés et armés jusqu'aux dents l'accostèrent un matin dans la rue.

— C'est toi le charbonnier devineur ?

— Que... que me voulez-vous ? bégaya le malheureux.

— Nous avons ordre de t'emmener devant le roi, pouf que tu découvres le voleur du trésor, dirent les gardes, le saisissant par le collet. Grillon n'eut même pas la force de répondre. Il se voyait déjà mourant au fond d'un cachot, et ses genoux commencèrent à trembler si fort, que les soldats eurent toutes les peines du monde à le faire avancer.

Comme il regrettait, maintenant, sa vie paisible dans la forêt, son humble chaumière et le rude travail qui occupait ses journées ! Triste jour que celui où il les avait quittés.

Quand il se ressaisit un peu, un autre problème se présenta. Qui avait bien pu dire au roi que lui, l'humble charbonnier, était devineur et serait capable de découvrir le voleur du trésor ?

Mais en arrivant au palais, la lumière se fit tout à coup dans son esprit, lorsqu'il croisa, dans un des nombreux couloirs qu'il traversait,

les étudiants qui l'avaient interrogé sur ses études, le jour de son arrivée à Coïmbra.

« Les fripouilles ! pensa Grillon, furieux. Ils verront de quel bois je me chauffe, si jamais je sors d'ici ! »

Hélas, ses chances n'étaient pas fameuses. Que pouvait-il faire, lui qui ne savait ni lire ni écrire, si les ministres, les soldats, tous les gens instruits de la Cour n'arrivaient pas à trouver le criminel ? Il ne lui restait plus qu'à se recommander à la bonne Sainte Vierge et à attendre patiemment son sort.

Enfin, il fut conduit en présence du roi.

— C'est donc toi, le grand devineur de Coïmbra ? interrogea le souverain, en toisant le malheureux bonhomme revêtu de ses sacs. Eh bien ! je vais te faire la grâce de mettre à l'épreuve tes talents, dont on m'a lait tant d'éloges.

Il fit signe à un de ses chambellans, qui lui apporta un grand vase de porcelaine. Le roi y plongea la main, puis tendit son poing fermé au jeune homme :

— Qu'est-ce que je tiens dans ma main ? demanda-t-il.

Grillon, pensant que sa dernière heure avait sonné, s'écria tout haut, dans son angoisse :

— Ah ! Grillon, si tu ne t'en sors pas, c'en est fait de toi !

— Bravo ! tu as deviné ! s'écria le roi, ouvrant la main et laissant tomber l'insecte dans le vase.

Il ignorait, évidemment, que le charbonnier s'appelât Grillon, et pensait que l'homme avait simplement deviné juste.

— Il me faut encore une preuve, dit-il alors. Dis-moi : qu'ai-je perdu hier soir, qui a été retrouvé ce matin, sous mon lit ?

Le charbonnier, qui pendant un bref instant s'était cru sauvé, murmura, au comble du désespoir :

— Me voilà de nouveau dans mes petits souliers !...

À son profond étonnement, le roi s'écria, ravi :

— Tu as deviné pour la deuxième fois ! Il s'agissait, en effet, de mes souliers. Maintenant, mets-toi au travail : je te donne trois jours pour découvrir qui a volé mon trésor !

Grillon resta perplexe. Son sort ne s'était guère amélioré : il ne savait toujours pas comment s'y prendre pour mettre la main sur le malfaiteur. Plongé dans ses tristes pensées, il errait par les corridors déserts, tête basse et les mains derrière le dos. Une porte s'ouvrit doucement à son passage, et un homme lui fit signe d'entrer.

Grillon obéit, et se trouva dans une vaste salle assombrie par de lourdes tentures de velours ; mais malgré la pénombre, il reconnut l'homme qui l'avait appelé. Ce n'était autre que le chambellan du roi.

— Écoute, murmura-t-il à l'oreille du devin. Je t'offre la moitié du trésor, si tu ne me dénonces pas !

« Ah ! se dit le charbonnier, dont le cœur bondit de joie à ces mots, voilà notre homme ! Mais il faut que je gagne du temps. »

— Hum ! fit-il plus haut, je vais réfléchir et je vous donnerai ma réponse dans une heure, à cette même place.

À peine eut-il quitté le salon, qu'il courut droit aux appartements du roi et lui fit part de sa découverte. Une heure plus tard, le voleur était arrêté et le roi nommait Grillon Grand Chambellan, à la place du fieffé coquin.

Le charbonnier n'eut plus à se plaindre de son sort. Il portait de beaux habits, gagnait beaucoup d'argent et perdit bientôt son extrême timidité. Aussi, lorsque la fille du roi fut mourante, aux prises avec un mal étrange qui l'empêchait de manger, Grillon fut-il appelé d'urgence au chevet de la malade.

— Sauve-la, Chambellan, et tu seras bien récompensé, lui dit le roi.

Grillon n'hésita pas. Il demanda à la princesse d'ouvrir la bouche toute grande, et vit clairement qu'elle avait un os de poulet en travers de la gorge, ce qui l'empêchait d'avalier. Il la fit coucher à plat ventre sur le tapis et se mit à lui raconter une histoire :

« Il était une fois une vieille femme qui allait de maison en maison pour mendier quelques sous, pleurant sa misère.

— Je n'ai personne au monde, disait-elle de sa voix chevrotante, et à mon âge je dois encore mendier ! Comme je suis malheureuse !

» Mais on disait que la vieille avait de l'argent caché quelque part et n'était pas si pauvre que ça. Un vagabond entendit ces commérages et décida de tenter sa chance.

» Il se cacha près de la maison, et lorsqu'il vit la mendicante en sortir pour aller laver son linge au ruisseau, il se faufila chez elle. Il chercha et chercha, bouleversant la maisonnette de fond en comble, et y resta si longtemps qu'il fut surpris par le retour de la bonne femme. À peine eut-il le temps de se glisser sous le lit, que déjà la porte s'ouvrait.

» Du premier coup d'œil, la mendicante se rendit compte de ce qui s'était passé et, apercevant le pied du voleur sous le lit, elle allait crier au secours, lorsqu'elle se ravisa.

— Si je crie, pensa-t-elle, il se jettera sur moi et me tuera.

» Elle laissa donc la porte ouverte et se jeta à genoux devant le crucifix qui pendait au mur :

— Ô Seigneur ! dit-elle tout haut. Je suis descendue au ruisseau pour laver, mais au lieu de travailler, je me suis endormie, et j'ai eu un affreux cauchemar.

» Je rêvais que j'étais entrée dans l'eau, qui me couvrait à peine les pieds. Mais le ruisseau monta, et bientôt m'arriva aux genoux. Aïe, Seigneur, comme j'eus peur ! cria la vieille femme.

» Et elle reprit, haussant la voix :

— Bientôt l'eau m'arriva à la ceinture, Seigneur, et montait toujours.

Aïe, aïe, aïe ! hurla-t-elle de toutes ses forces. Puis elle m'arriva au cou, aïe, aïe, aïe, aïe, aïe, et j'allais me noyer. Seigneur ! Aïe, aïe, aïe !

» Aux cris de la mendicante, les voisins étaient accourus, et lorsque la maison fut pleine de monde, elle dit, sans changer de position :

— Regardez, il y a un voleur sous le lit !

» Le voleur fut découvert et rossé d'importance. Et ce fut ainsi que la pauvrete sauva sa peau. »

La jeune malade partit d'un grand éclat de rire : l'os en fut délogé, et elle guérit en un clin d'œil.

— Je te nomme médecin de la Cour et de l'hôpital, s'écria le roi, puisque tu en sais plus long que tous mes docteurs et mes savants réunis.

Un jour, une épidémie éclata dans la région, et bientôt l'hôpital fut bondé. On pria Grillon d'intervenir en toute hâte, car on ne savait plus où mettre les nouveaux malades dont le nombre croissait sans cesse.

En arrivant, notre grand médecin visita toutes les infirmeries. Lorsqu'il eut fini son tour, il fit savoir qu'il reviendrait le lendemain matin et qu'il ouvrirait le ventre aux plus sérieusement atteints des patients, pour essayer de découvrir la nature du mal qui les faisait souffrir. Personne ne voulant se soumettre à une telle expérience, les malades, en chemise pour la plupart, se déclarèrent guéris, prirent leurs jambes à leur cou et détalèrent au plus vite de l'hôpital.

La nouvelle de la cure miraculeuse se répandit aussitôt dans tout le royaume. On ne parlait d'autre chose, et tous voulaient se faire soigner par l'extraordinaire médecin de la Cour qui guérissait les maladies les plus graves, d'un seul de ses regards. Grillon fut lui-même surpris de sa soudaine vocation et il demanda au roi la permission d'aller se perfectionner à l'Université.

Quelque temps après, il prit la toque et la cape(3), et fut appelé désormais Docteur Grillon.



La légende de la chouette et du coucou



Un jour, le Pitou-nu alla trouver la chouette. Il faut d'abord expliquer que le Pitou-nu était le plus malheureux de tous les oiseaux, car il n'avait pas une seule plume sur tout son pauvre petit corps rose et tendre. Le froid le tourmentait autant que la chaleur du soleil, et une goutte de pluie suffisait à le tremper jusqu'aux os. En plus de ces misères, les autres oiseaux se moquaient de lui de la façon la plus cruelle. Quand il traînait péniblement sur les chemins, ses tronçons d'aile serrés contre lui, ses frères plus heureux et bien emplumés passaient au-dessus de sa tête à tire-d'aile en criant :

— Voyez donc le Pitou-nu, qui se promène tout nu, tout nu !...

Alors, la pauvre bête rampait sous les buissons les plus proches et attendait dans sa cachette un moment favorable pour se remettre en route.

Pendant longtemps, il supporta cette vie accablante, mais un jour il n'en put plus. Ce fut alors qu'il s'adressa à la chouette.

— Ah ! comme vous êtes enviable, ma sage et belle amie ! s'écria le Pitou-nu en guise de salutation. Avoir un chaud plumage et une maison haut perchée, ce doit être le plus grand bonheur sur terre !

Le Pitou-nu frissonna, car le soleil fit mine de se coucher, et le sol humide semblait exhaler une fraîcheur soudaine.

— J'aimerais bien pouvoir vous consoler, répondit la chouette en roulant de gros yeux, mais je ne sais vraiment pas comment.

— Si vous y pensiez bien fort, suggéra le Pitou-nu qui claquait du bec tant il avait froid, je suis sûr que vous pourriez non seulement me consoler, mais aussi m'aider à trouver un moyen d'améliorer ma

situation.

— Je suis navrée, piailla la chouette qui, au fond, avait bon cœur et souffrait de voir le Pitou-nu dans cet état lamentable. Je crains de ne rien pouvoir vous dire pour le moment, car je tombe de sommeil. Revenez donc demain, à tout hasard, et nous pourrons reparler de l'affaire.

Et là-dessus elle s'endormit.

Le pauvre hère, qui n'avait ni feu ni lieu, décida de chercher un gîte au pied même de l'arbre où habitait la chouette. Il se lit un fit de mousse et de feuilles et, malgré le froid, s'endormit bientôt, lui aussi, car il était à bout de forces.

Ce fut la chouette qui, le lendemain matin, le réveilla d'un coup d'aile.

— Sommeil porte conseil, mon bon ami, et je crois avoir trouvé ! Je serai bientôt de retour, ne bougez pas...

Avant que le Pitou-nu ne fût revenu de sa surprise, Dame chouette s'envola.

D'abord, elle alla frapper chez la pie qu'elle connaissait assez bien.

— Je vous salue, madame, et je viens vous demander une toute petite faveur : je voudrais que vous me prêtiez une de vos plumes.

S'apercevant de l'air méfiant de la pie, elle s'empessa d'ajouter :

— C'est pour le pauvre Pitou-nu, tout nu, pour qu'il ne meure pas de froid pendant l'hiver. Il vous la rendra au printemps, je m'en porte garante.

La pie lui donna une petite plume, que la chouette garda soigneusement. Puis, elle s'en fut chez le roitelet. Celui-ci, n'ayant rien contre le Pitou-nu, s'empessa d'obliger la chouette, qu'il tenait en grand respect.

Ensuite, elle alla visiter le merle, le rouge-gorge, le pinson et des dizaines d'autres oiseaux, rapportant au Pitou-nu de quoi se vêtir de la tête aux pieds.

D'abord, le pauvre en fut muet d'étonnement et de bonheur, puis il commença à s'habiller fiévreusement. Il se piqua les plumes partout, tant et si bien qu'il fut bientôt aussi beau que ses compagnons de la forêt. Voyant le regard d'admiration que sa bienfaitrice lui lança, Pitou – qui n'était plus nu – sentit son cœur bondir de joie, et il bondit avec lui. Oh ! merveille ! il s'aperçut qu'il pouvait même voler maintenant...

— Écoutez, maître Pitou, vous devez me les rendre au printemps...

Mais le Pitou était déjà loin, très haut dans le ciel bleu. La chouette était compréhensive ; elle attendit patiemment le retour du bel oiseau, pour finir de lui expliquer ce à quoi elle s'était engagée.



La chouette était compréhensive; elle attendit patiemment le retour
du bel oiseau...

Les jours passèrent, puis les semaines et les mois, et le Pitou ne revint pas. Dame Chouette s'inquiétait sérieusement, d'autant plus que maint oiseau prêteur la questionnait aigrement au sujet des plumes empruntées. Elle trouvait toujours une excuse, mais elle fut bientôt au bout de son rouleau.

Comme le printemps était presque passé et qu'elle n'apportait toujours pas les plumes, la chouette fut un jour attaquée à grands coups de bec en sortant de chez elle. Depuis lors, elle n'osa plus se montrer pendant la journée, ne sortant qu'à l'abri de la nuit noire, quand la forêt dormait. Plus jamais elle ne perdit cette habitude, et c'est pourquoi, de nos jours encore, les chouettes vivent comme leur aïeule.

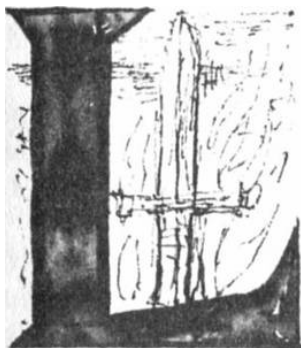
Et le Pitou, que devint-il ? Eh bien, il prit de très mauvaises habitudes. On l'entendait souvent appeler ses compagnons de loin :

— Voilà vos plumes, venez donc les chercher ! Aussitôt qu'ils faisaient mine de le poursuivre, le coquin se cachait dans le plus épais du feuillage et chantait à tue-tête : « Coucou ! Coucou ! » Puis, changeant vite de place, il défiait à nouveau ses poursuivants : « Coucou ! Coucou ! », jusqu'à ce que tout le bois résonnât de son appel moqueur. Et ce n'est pas tout. Pour se venger des oiseaux qui l'avaient maltraité quand il était sans défense, il pondait ses œufs dans leurs nids. Et pendant que les parents adoptifs couvaient consciencieusement et se fatiguaient à nourrir les petits intrus, le méchant leur lançait de loin : « Coucou ! Coucou ! » C'est pourquoi on appela « coucou » cet oiseau incorrigible.



L'Évêque noir

(D'après A. HERCULANO.)



A vieille cathédrale de Coïmbra, où se passa l'histoire qui va vous être contée, lut édiflée sur la partie haute de la ville, il y a très, très longtemps déjà. Les uns affirment que ce furent les Goths qui la construisirent, d'autres prétendent que l'œuvre est d'origine arabe. Mais quoi qu'il en soit, elle n'en est pas moins la plus belle cathédrale de la péninsule, dans sa grandiose simplicité.

Aujourd'hui, brunie par le temps, silencieuse et vide, elle n'est plus qu'un admirable monument. Mais quand ses pierres étaient claires comme les berges sablonneuses du Mondego, et que ses voûtes résonnaient au chant pieux de ses évêques, lors des messes fastueuses, elle devait être superbe.

Près de la cathédrale, un peu plus haut, se trouve la forteresse qu'habitait, vers ce milieu du douzième siècle, le prince du Portugal, Afonso Henriques, qui avait arraché le pouvoir à sa mère et dominait alors le pays. Il avait exilé celle-ci, mais on voulait que son sort eût été bien plus dur encore. On accusait le prince de l'avoir jetée simplement dans un cachot, ce qui était assez vraisemblable d'ailleurs, étant donné les coutumes du temps. Cette basse action, qui ternissait le nom, déjà glorieux, de cet homme extraordinaire, lui était vivement reprochée.

Mais Afonso Henriques, qui ne s'intéressait qu'à son pays, qu'il défendait contre les Espagnols et conquérait lentement sur les Arabes, n'avait que faire de l'opinion publique, et ne s'en inquiétait guère.

Un soir, il se trouvait avec le chevalier Lourenço Viegas sur l'une des

tours de la forteresse, discutant des plans de guerre, tandis que le soleil se couchait à l'horizon. Tout en parlant, le prince lança un regard distrait sur le chemin qui montait au château et vit l'évêque Don Bernardo qui gravissait la pente, au pas vif de sa mule bien nourrie.

— N'est-ce pas notre loyal Don Bernardo qui s'approche ? dit-il au chevalier. Seul un événement très grave peut le faire sortir à cette heure tardive. Descendons à la salle d'armes, et voyons ce qu'il veut.

Les lampadaires brûlaient déjà dans la vaste salle et leur lumière vacillante jouait sur les armures qui se dressaient contre les murs de pierre et les colonnes, comme de silencieux chevaliers gardant l'ample pièce. L'écho du pas lourd des soldats qui s'occupaient à son entretien se répercutait sous les voûtes, lorsque le prince et Lourenço Viegas entrèrent. Presque au même instant, le vénérable Don Bernardo apparut, lui aussi. En le voyant, ils eurent le pressentiment que l'évêque apportait d'importantes nouvelles.

— Que Dieu soit avec vous ! Quelle affaire vous amène donc à cette heure avancée, Don Bernardo ? demanda le prince.

— De très mauvaises nouvelles. Sire. Je viens de recevoir une lettre du pape, et c'est mon devoir de vous en faire part sur-le-champ.

— Et que vous veut le pape ?

— Je dois vous sommer, en son nom, de délivrer votre mère !

— Je ne ferai jamais cela, pas même à la demande du pape !

— Il ajoute, continua l'évêque, ne tenant pas compte de l'interruption, que je dois vous déclarer excommunié si vous refusiez d'obéir à ce mandat.

— Que pensez-vous faire ?

— Obéir au successeur de saint Pierre.

— Comment ? Vous seriez prêt à maudire celui à qui vous devez votre crosse d'évêque ? Vous seriez prêt à excommunier votre prince, évêque de Coïmbra, parce qu'il a secoué le joug du roi de Léon et a défendu la liberté de ce pays qui n'appartient qu'à lui seul et aux chevaliers portugais ?

— C'est vrai, je vous dois tout, Sire, répliqua l'évêque, et je vous en sais gré. Mais avec cette crosse même que j'ai acceptée, j'ai pris sur moi de nouveaux devoirs ; et, bien que je vous reste loyal, mon âme appartient à Dieu, et c'est à Lui que je dois ma foi en Christ et mon obéissance au pape.

Le prince suffoquait de colère.

— Don Bernardo, cria-t-il, menaçant, rappelez-vous que jamais affront ne m'a été fait qui n'ait été dûment puni !

— Êtes-vous prêt à relâcher votre mère ? demanda l'évêque, d'une voix glaciale.

— Non, mille fois non !

— Prenez garde !

Et sur ce, l'évêque sortit. Longuement, Afonso Henriques et son chevalier parlèrent ensemble du grave problème que Don Bernardo venait ainsi de poser. Le prince était prêt à braver tous les dangers pour maintenir sa décision, quoiqu'il comprît qu'une lutte difficile se préparait.

Jusque tard dans la nuit, une lumière brilla dans sa chambre. Mais elle finit par s'éteindre, et la forteresse s'endormit, plongée dans le plus profond silence, comme la ville blottie à ses pieds.

Bien avant que le soleil ne se levât, Lourenço Viegas avait éveillé le prince pour lui communiquer les dernières nouvelles. L'évêque avait fait clouer un parchemin sur la porte de la cathédrale, puis avait quitté la ville.

— C'est un interdit..., expliqua le chevalier, pâle de frayeur.

— Que craignez-vous, Lourenço Viegas ? J'ai donné à Coïmbra un évêque qui m'excommunie, car ainsi le veut le pape ; je lui en donnerai un autre qui m'absoudra, car c'est ainsi que Moi, je le veux ! Venez, allons à la cathédrale ! Évêque Don Bernardo, quand tu regretteras ton audace, il sera trop tard.

Bientôt la porte de la cathédrale s'ouvrit toute grande au soleil et au prince qui, suivi de son chevalier et de deux pages, se dirigea vers le fond de la nef centrale, où tous les prêtres avaient été sommés de paraître, sous peine de mort.

La cloche tintait, et à son appel, les chanoines entrèrent, défilant lentement, enveloppés de leurs amples robes que la brise matinale faisait onduler. L'intérieur de la cathédrale présentait un aspect solennel sous les rayons dorés du soleil qui perçait l'ombre des voûtes et baignait de lumière les piliers massifs. Les chanoines s'approchèrent et formèrent un demi-cercle devant le prince qui, s'appuyant sur son épée, semblait perdu dans ses pensées.

Tout le clergé de la cathédrale était maintenant assemblé, immobile et silencieux. Afonso Henriques leva enfin son visage sévère et dit :

— Chanoines de la cathédrale de Coïmbra, savez-vous pourquoi l'Infant de Portugal vous a assemblés ici ?

Personne ne répondit.

— Si vous l'ignorez, je vais vous le dire, continua le prince. Il vient assister à l'élection de l'évêque de Coïmbra.

— Sire, nous avons un évêque. Il ne peut y avoir une nouvelle élection, dit le plus âgé des chanoines.

— *Amen*, répondirent les autres.

— Celui dont vous parlez, cria l'Infant avec colère, ne le sera plus jamais. Il voulut me priver du nom de fils de Dieu ; je l'ai privé du nom d'évêque. Je jure qu'aussi longtemps que je vivrai, Don Bernardo ne mettra plus les pieds dans Coïmbra ; jamais plus un rebelle ne

montera à la chaire épiscopale pour enseigner la foi et parler des saintes écritures ! Nommez-en un autre : j'approuverai votre choix.

— Nous avons un évêque. Il ne peut y avoir une nouvelle élection, répéta le chanoine.

— *Amen*, dirent les autres.

En face de ce refus, la fureur d'Afonso Henriques ne connut plus de bornes.

— Eh bien ! dit-il d'une voix enrouée, après avoir promené son regard terrible sur l'assemblée, eh bien ! hors d'ici, hommes indignes et orgueilleux ! Sortez, je vous l'ordonne ! Quelqu'un d'autre choisira un évêque pour vous !

Les chanoines s'inclinèrent très bas, puis s'éloignèrent pour regagner leurs cellules.

Parmi les présents, un Noir aux habits ecclésiastiques s'était appuyé à l'un des piliers, observant la scène ; ses cheveux blancs contrastaient étrangement avec son teint foncé. Quand le prince avait parlé, il avait souri et hoché la tête, comme l'aurait fait quelqu'un approuvant un discours. Comme il sortait à la suite des chanoines, Afonso Henriques lui fit signe de la main. Le Noir revint sur ses pas.

— Comment t'appelles-tu ? demanda le prince.

— Mon nom est Çolleima, Sire.

— Es-tu bon prêtre ? demanda brusquement Afonso.

Le nègre se redressa et répondit, les yeux brillants :

— Parmi les autres, je n'ai pas mon égal !

Le prince fut content de cette réponse. Il avait besoin d'un homme hardi et ambitieux, sans fausse modestie.

— Tu seras évêque. Don Çolleima. Va endosser tes parements, car aujourd'hui même tu diras la messe.

Le prêtre recula. Son visage bronzé s'était contracté.

— Je ne dirai pas la messe. Sire, répondit-il, la voix tremblante, car je n'ai pas reçu les ordres nécessaires pour un tel acte.

— Don Çolleima, écoute bien ce que je vais te dire ! C'est moi qui t'ordonne de te vêtir pour la messe. Choisis : tu monteras aujourd'hui les marches de l'autel de la cathédrale de Coïmbra, ou ta tête roulera sur ces dalles !

Le prêtre baissa la tête.

Peu après, Don Çolleima, revêtu des habits épiscopaux, chantait le *Kyrie Eleison*. L'Infant Afonso Henriques, son chevalier et ses deux pages, à genoux, entendaient pieusement la messe.

Une fête somptueuse battait son plein dans une des salles du château de Coïmbra. La nuit était douce, et sa fraîcheur entraînait par les hautes fenêtres, caressant les voiles légers des dames et des demoiselles qui écoutaient, silencieuses et ravies, chanter les trouvères, ou riaient gaiement des farces des bouffons. Les chevaliers se tenaient debout, par groupes, parlant d'aventures, de chasse ou de guerre. Dans un des coins de la salle, derrière une colonnade conduisant à une galerie extérieure, quatre personnages discutaient vivement.

C'était Afonso Henriques, Gonçalo Mendes da Maia, Lourenço Viegas et Gonçalo de Sousa. Les quatre chevaliers semblaient très excités.

— Sire, disait Gonçalo de Sousa, c'est ce que m'affirme le messager que m'envoya l'abbé du monastère de Tibaes, où le cardinal dort une nuit. Ils disent que le pape vous l'envoie, car il vous prend pour un hérétique. Partout où le légat est passé, en France, en Espagne, rois, princes et seigneurs lui ont baisé la main : l'élection de Don Çolleima ne peut certainement pas être menée plus loin...

— Elle ira jusqu'au bout, répondit le prince d'une voix tonnante qui fit résonner les voûtes. Que le légat fasse attention ! Si un cardinal ou un pape étendait la main pour que je la lui baise, j'aurais vite fait de la lui couper jusqu'au coude, avec mon épée ! Peu m'importent les bassesses des autres rois et seigneurs. Moi, je n'y descendrai pas !

Comme l'écho de ces paroles violentes mourait dans la salle, les trois chevaliers reprirent la parole, s'entretenant encore longtemps et à voix basse avec le prince.

Deux jours après, le légat du pape franchissait les portes de Coïmbra. Mais le saint homme tremblait de tous ses membres, perché sur sa mule luisante de sueur, comme si une fièvre le possédait. Les mots de l'Infant avaient été entendus par mainte oreille et lui avaient été rapportés.

Mais, prenant son courage à deux mains, il se recommanda à Dieu et monta droit au château.

Le prince sortit à sa rencontre, accompagné de seigneurs et de chevaliers. Avec courtoisie, il l'escorta jusqu'à la salle d'audience, et voici ce qui se passa :

L'Infant prit place sur une chaise à haut dossier ; devant lui s'assit le légat sur une chaise basse, placée sur une estrade. Seigneurs et chevaliers entouraient Afonso Henriques.

— Que venez-vous faire dans mon pays, cardinal ? commença le prince. De Rome, il ne m'est venu que du mal. J'ose espérer que cette fois-ci il en sera autrement, et que vous m'apportez, de la part du pape, beaucoup d'or pour m'aider à maintenir cette armée avec laquelle je combats, nuit et jour, les Infidèles. Si c'est bien ce que vous m'apportez, j'accepte volontiers : vous pourrez ensuite reprendre

tranquillement votre voyage.

Dans l'âme du légat, la peur fit place à la colère lorsqu'il entendit ce discours moqueur du prince.

— Je ne vous apporte point de richesses, dit-il, mais je suis venu vous enseigner la Foi, car vous semblez l'avoir oubliée, maltraitant sans raison l'évêque Don Bernardo, et mettant à sa place un évêque sacré par votre gantelet et par des blasphèmes...

— Taisez-vous, cardinal ! s'écria Afonso Henriques. Vous mentez ! M'apprendre la Foi ! Au Portugal, aussi bien qu'à Rome, nous croyons à la Sainte Trinité. Si vous venez pour une autre affaire, je vous entendrai demain : aujourd'hui vous pouvez vous retirer.

Là-dessus il se leva, les yeux étincelants de fureur. Toute l'audace du légat disparut ; et ne trouvant pas de réponse, il quitta le château.

Au point du jour, le cardinal sortit de Coïmbra qui dormait encore tranquillement.

Le prince fut un des premiers à se lever ; il s'étonna de ne pas entendre le tintement harmonieux des cloches de la cathédrale, qui le réveillaient tous les matins. Il attendit en vain ; les clochers restèrent muets, bien que le soleil s'élevât déjà dans le ciel clair.

Mais un autre bruit prit alors la place de la sainte musique. Des voix montèrent vers lui ; hommes et femmes se pressaient aux portes du château, criant : « Miséricorde ! Miséricorde ! »

Le prince fit appeler son page qui accourut, tout en larmes.

— Quelles sont donc ces plaintes ? demanda-t-il.

— Ah ! Sire ! Un grand malheur s'est abattu sur nous. Cette nuit, le cardinal a excommunié toute la ville : les églises sont closes, personne n'est là pour sonner les cloches ; les prêtres se sont enfermés chez eux. La malédiction du Saint-Père est tombée sur nos têtes !

Le tumulte continuait aux portes de la forteresse et les « Miséricorde ! Miséricorde ! » devenaient de plus en plus déchirants. Pendant un instant, le prince sembla prêter l'oreille à ces plaintes. Puis il lança à son page :

— Fais seller mon meilleur cheval de bataille, celui qui peut courir le plus vite.

Le page se hâta d'exécuter ses ordres. Pendant ce temps, Afonso Henriques était descendu à la salle d'armes, y avait choisi fiévreusement un haubert léger dont il se revêtit, s'arma de sa lourde épée et se dirigea à pas pressés vers la cour, où piaffait déjà sa monture.

Le légat avait laissé loin derrière lui les murs de la ville, mais une crainte sourde le poussait à éperonner durement sa mule. Deux jeunes prêtres, ses neveux, le suivaient de près. De temps en temps, le cardinal leur faisait signe de presser leurs bêtes.

Le chemin jusqu'à la frontière était encore long, et le vieillard ne se

sentirait vraiment en sûreté qu'après avoir quitté les terres dont l'Infant Afonso Henriques était le suzerain.

Lorsque Gonçalo de Sousa et Lourenço Viegas, les fidèles chevaliers du prince, apprirent que leur seigneur avait quitté Coïmbra seul, armé et montant son cheval le plus rapide, une grande peur les saisit. Ils demandèrent, eux aussi, leurs destriers et se lancèrent à la poursuite d'Afonso Henriques, dont ils ne connaissaient que trop bien le caractère violent.

Pendant longtemps, ils ne virent personne. Mais soudain un nuage de poussière leur indiqua qu'ils s'approchaient du prince ; ils éperonnèrent impitoyablement leurs chevaux et l'eurent bientôt rattrapé.

— Où courez-vous donc. Sire, de si bon matin et sans vos loyaux compagnons ?

— Je vais demander au légat du pape de reconsidérer...

Tous les trois atteignirent la crête d'une colline et la route se déroula devant eux. Le légat et sa suite descendaient la pente au pas rapide. Lorsque le prince aperçut le petit groupe, il lança un cri sauvage.

Quand il entendit les cavaliers et, se retournant, reconnut Afonso Henriques à leur tête, le cardinal se recommanda à Dieu. En un clin d'œil, le prince était à ses côtés et, l'attrapant par le col de son habit, leva son épée de l'autre main ; heureusement, les deux chevaliers, devinant son intention, croisèrent leurs lames au-dessus de la tête du légat, évitant que le coup frappât le malheureux vieillard, paralysé de terreur.

— Sire, Sire, vous vous perdez, et vous nous perdez tous si vous blessez l'oïnt de Dieu, s'écrièrent les chevaliers.

— Prince, dit le légat, ne me tuez point : me voilà à votre merci !

Il pleurait, et ses neveux en faisaient autant.

Afonso Henriques abaissa son épée.

— Tu es à ma merci ? dit-il enfin. Eh bien, tu vivras, si tu lèves l'excommunication de la ville de Coïmbra et si tu jures, au nom du pape, que plus jamais, aussi longtemps que je vivrai, un interdit ne sera lancé sur les terres portugaises prises aux Maures, au prix de tant de sang. Je garderai tes neveux comme otages. Si, dans quatre mois, la bénédiction de Rome ne nous est pas parvenue, leurs têtes seront coupées, foi d'Afonso Henriques. Acceptes-tu ma proposition ?

— Oui, Sire, répondit le cardinal faiblement.

— Tu le jures ?

— Je le jure !

— Jeunes gens, suivez-moi ! dit le prince en faisant signe aux neveux du légat, qui leur disait adieu, le visage baigné de larmes.

Puis il continua son chemin, seul et la tête basse.

Quatre mois après. Don Çolleima disait la messe pontificale dans la

cathédrale de Coïmbra, et les cloches de la ville sonnaient allègrement. La bénédiction était venue de Rome, et les neveux du cardinal, montés sur d'excellentes mules, purent enfin s'en retourner chez eux.

Le pape, dit-on, avait très mal vu la promesse que son légat avait faite à Afonso Henriques ; mais il eut enfin pitié du pauvre vieillard, qui lui disait souvent :

— Si un chevalier aussi féroce t'avait saisi, toi, Saint-Père, pour te trancher la tête de son épée, tandis que son cheval grattait le sol, creusant un trou pour t'y enterrer, tu aurais promis non seulement ta bénédiction, mais encore ta chaire apostolique par-dessus le marché !



La gloutonne



L faisait encore noir quand Toine se glissa hors du lit, s'habilla, chercha de la main un croûton qu'il savait oublié sur la table, et sortit sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller sa femme qui dormait encore.

Malgré ses pantalons en grosse laine et sa lourde veste, la fraîcheur du matin le transperça jusqu'à la moelle.

— C'est l'estomac vide qui fait ça, grogna-t-il en mâchant son bout de pain. Si au moins j'avais pu boire une bonne tasse de café bien chaud, je serais un autre homme. Mais j'aurais réveillé la Célestine, et elle m'en rabattrait les oreilles pour le reste de mes jours ! Je travaille du matin au soir, et je ne gagne pas trop mal ; mais à l'entendre, on croirait que je suis un fainéant qui ne fait que traîner dans les tavernes et ne rapporte pas un sou vaillant à la maison. Et dire que tout le temps la cuisine est pleine de bonnes choses qu'elle a déjà mangées ou cachées lorsque j'arrive. Moi, je n'ai qu'un croûton et quelques olives ! Oh ! pourquoi Dieu m'a-t-Il donné une telle femme ?

Tout en se plaignant ainsi, Toine atteignit la plage. Le sable était froid et humide, et l'homme frissonna. Le ciel s'éclaircissait, et les étoiles disparurent une à une. Toine poussa son bateau dans la mer, qui ressemblait à une grande ardoise dormant dans le matin gris, et, tranquillement, prit le large.

Tandis que la pêche occupait ses doigts engourdis, sa tête était toujours pleine des mêmes pensées. Il soupirait à fendre l'âme tout en jetant ses filets et, lorsque l'attente commença, il se sentit si terriblement seul entre la mer endormie et le ciel rose, sans un ami à

qui ouvrir son cœur lourd, qu'il se mit à pleurer. Cela sembla le soulager un peu, car il reprit bientôt son travail, recueillant ses filets. Il n'y avait pas beaucoup de poissons entre les mailles humides, mais ils étaient tous grands et beaux et prenaient des teintes d'or sous le soleil naissant.

Soudain, le filet devint étrangement lourd, et Toine pensa qu'il aurait bien du mal à le hisser. Il vit alors un énorme poisson qui se débattait violemment dans les mailles, faisant bouillonner l'eau autour de lui. Toine se ressaisit pour un dernier effort, car soulever une trentaine de livres, comme ça à jeun, n'était pas jeu d'enfant.

Comme il allait prendre son élan, les genoux appuyés contre le bord du bateau, les muscles tendus, il s'arrêta soudain, car une voix était montée vers lui. Il regarda tout autour avec méfiance, mais personne ne se cachait dans l'embarcation.

« C'est encore la faim qui me fait ça, se dit-il. Je commence à entendre des choses... » Il se remit en position, mais à peine eut-il commencé à tirer sur le filet, que la même voix se fit entendre à nouveau.

— Pêcheur ! pêcheur ! Ne tire pas ton filet. Je suis le Roi des Poissons, et si tu me redonnes la liberté, je t'en récompenserai !

Cette fois, Toine se crut vraiment malade et, saisi de faiblesse, s'écroula au fond du bateau. Quand il se sentit un peu mieux, il jeta un regard sur l'eau et vit le gros poisson qui l'épiait de ses yeux fixes.



— Pêcheur, pêcheur ! Ne tire pas ton filet. Je suis le Roi des Poissons...

— Tu me fais vraiment de la peine. Dis-moi, pourquoi pleurais-tu tout à l'heure ?

L'homme, très ému, se releva et aida le Roi des Poissons à sortir du filet.

— Oh ! je suis très malheureux, monsieur le Roi, dit-il, ne sachant comment s'adresser à un tel personnage.

Ma femme est une gloutonne : elle dévore tout ce qu'il y a dans la maison, en cachette, et quand je lui demande à manger, elle me jette un morceau de pain, m'appelant fainéant et vaurien. Vous avez bien vu que je travaille, et je gagne bien assez d'argent pour que nous mangions tous les deux à notre faim. Mais la Célestine ne l'entend pas comme ça. Elle n'est pas mauvaise, au fond, et si elle perdait ce maudit vice, nous pourrions vivre contents...

— Tu m'as rendu mon bien le plus cher, pêcheur : la liberté, dit le Roi des Poissons. Pour te montrer ma reconnaissance, je vais t'aider à retrouver la paix et le bonheur chez toi. Attends-moi, je vais revenir dans un instant.

Il disparut dans les profondeurs glauques et revint à la surface, portant quatre buccins dans sa bouche.

— Prends ces buccins, et sans que ta femme s'en aperçoive, mets-en un dans chaque coin de la cuisine. Je te promets que demain soir tu auras un excellent dîner, préparé par ta femme !

— Merci, Monsieur le Poisson... pardon. Monsieur le Roi ! s'écria Toine. Mais le grand poisson avait déjà disparu.

Bien que la faim lui tiraillât de plus en plus l'estomac, le pêcheur se sentit heureux et ses forces revinrent. Il rama vigoureusement et sauta sur la plage avec une légèreté qu'il croyait avoir perdue depuis longtemps.

En arrivant chez lui, il ne trouva personne ; sa femme devait être au marché. Il plaça donc les quatre buccins comme le lui avait recommandé le Roi des Poissons, se coupa un gros morceau de pain et une tranche de lard, puis s'en alla.

Quand il revint, le soir, il trouva sa femme déjà au lit.

— Où as-tu donc été toute la journée, bon à rien ? voulut-elle savoir, en l'apercevant. Tu te lèves la nuit, tu rentres presque au matin, et tu te plains encore que je ne te gave pas de ragoûts et de friandises ! Un morceau de pain sec est bien assez pour un fainéant qui laisse sa femme mourir de faim et se tuer de travail pour lui !

Le pêcheur ne lui répondit même pas. Il mangea son pain comme d'habitude et alla se coucher, lui aussi, pour éviter toute discussion.

Le matin venu, Toine se leva un peu plus tard que les autres jours.

— Il ne manquait plus que ça ! s'écria la femme. Tu vas rester toute la journée à la maison, maintenant ?

— Non, répondit le pêcheur. Je voulais seulement te demander de

me faire un peu de café. Comme tu dormais encore, j'ai attendu pour ne pas t'éveiller.

— Du café ? Tu crois que c'est un hôtel ici ? Va boire du vin à la taverne, et laisse-moi tranquille, lui jeta Célestine.

Tristement, le pêcheur s'en alla. À peine avait-il tourné le dos, que la femme alluma le poêle et se prépara un succulent petit déjeuner. Du café, du lait, du pain blanc et du beurre frais qu'elle avait cachés ; rien n'y manquait : un vrai repas de princes ! Elle se mit à table, mais lorsqu'elle allait entamer une belle tartine, elle entendit soudain des voix qui disaient :

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle mange.

— Comment, toute seule, sans son mari ?

— Évidemment, puisque c'est une gloutonne !

À ces mots, la Célestine laissa tomber son pain et faillit, elle aussi, tomber à la renverse. Elle chercha partout, pour voir d'où venaient ces voix étranges, mais elle n'aperçut que les quatre buccins, auxquels elle ne fit point attention.

Un peu plus tranquille, elle s'assit de nouveau à table et, pour la deuxième fois, porta la tartine à sa bouche. Aussitôt, les voix recommencèrent :

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle mange.

— Comment, toute seule, sans son mari ?

— Évidemment, puisque c'est une gloutonne !

La femme se leva d'un bond, pâle de frayeur. Cette fois-ci, elle n'en douta plus. Quelque mauvais esprit, invisible et malin, se cachait dans les murs de la cuisine, pour la tourmenter. Malgré la faim qui la dévorait, elle abandonna son repas et s'enfuit de la maison. Elle n'osa y rentrer que beaucoup plus tard, lorsque le soleil baissait déjà. N'ayant rien mangé tout le jour, elle fit un feu et prépara le souper.

« Je ferai assez de pommes de terre pour nous deux, car j'ai peur de manger toute seule », se dit-elle.

Lorsqu'elle entendit les pas de son mari, elle courut à sa rencontre :

— Viens vite, homme ! Le souper est prêt, et tu dois avoir bien faim !

Le pêcheur fut très, très étonné, mais il ne posa pas de questions à sa femme. Leur repas fut gai, et pour le pauvre Toine qui n'avait rien mangé de chaud depuis longtemps, ce fut un vrai festin. Avant de s'endormir ce soir-là, le pêcheur pensa avec gratitude au Roi des Poissons.

Comme il allait partir, le matin venu, la Célestine de dire, empressée :

— Ne t'attarde pas, Toine. J'aurai un bon souper tout prêt pour toi,

ce soir.

Son bonheur fut immense. Comment la Célestine avait-elle pu changer ainsi, d'un moment à l'autre ? Il n'en revenait pas !

Cependant, la femme se tourmentait toujours, malgré elle, au sujet des voix.

« Il n'y avait personne dans la maison, et j'entendais quatre voix différentes. J'ai sûrement rêvé », se dit-elle.

Et la tentation fut trop forte. Lorsque l'heure de midi approcha, elle se fit un ragoût savoureux.

« Tant pis s'il n'y a pas de viande tout à l'heure. Toine ne s'en apercevra même pas, si je ne lui donne que des pommes de terre et du lard, comme hier. »

Elle se mit donc à table, mais quand elle fit mine de commencer à manger, les voix parlèrent de nouveau.

— De grâce ! cria Célestine, pleurant de frayeur et peut-être aussi de remords, ne me parlez plus, et je vous jure que dorénavant, je ne toucherai pas à une miette tant que mon homme ne sera pas près de moi !

Elle tint vraiment parole, et devint une épouse exemplaire.

Quand Toine comprit que sa femme était guérie, il ramassa les buccins qu'il avait laissés dans la cuisine, et les rapporta au Roi des Poissons.

— Merci, Monsieur le Roi, dit-il, lorsque le poisson se montra à son appel. Ma femme est guérie maintenant, et nous vivons heureux. Aussi, je vous rapporte ces buccins merveilleux que vous m'avez prêtés. Vous en aurez peut-être besoin un jour, pour aider un autre malheureux, car des gens gloutons, il y en aura toujours !

Le Diable et les amandiers



LE Diable, se trouvant un jour à court d'âmes et de fonds, résolut de se rendre en Algarve, pays où ses ruses n'étaient pas encore connues. Il n'aurait pu choisir plus mal, car si l'on dit que les Portugais ne se laissent pas facilement duper par le démon, on affirme que ceux de l'Algarve finiront par avoir sa peau.

Mais le Malin se souciait fort peu de dictons et de proverbes, et ainsi, sous l'apparence d'un respectable marchand, surgit-il en pleine campagne algarvienne.

On était à la mi-janvier ; la brise soufflait, tiède et embaumée, sur le pays couvert d'arbres en fleurs qui s'étendait à perte de vue, comme un immense jardin blanc et rose.

Le Diable s'extasia devant ce spectacle admirable ; puis, se rendant compte que chacune de ces fleurettes deviendrait bientôt un fruit, il en conclut que la récolte serait exceptionnellement bonne cette année.

« Il y a là une vraie fortune qui ne demande qu'à être cueillie, se dit cet insatiable personnage. Cela ferait justement mon affaire. »

Il alla tout droit trouver le maître de ces champs, pour lui proposer un marché.

— Et combien payerez-vous ? s'enquit le propriétaire, lorsque l'acheteur imprévu lui eut exposé son intérêt pour la future cueillette.

— Ah ! voilà ! répliqua vivement le Malin. Il ne s'agit pas d'un achat, à proprement parler, mais plutôt d'un échange.

L'homme sembla déçu.

— Je n'ai que faire d'échanges...

— Laissez-moi finir, mon bon ami, reprit le Diable. L'échange que je

vous propose est avantageux pour vous en tous points ! Donnez-moi la moitié de ce que vous récolterez et, de mon côté, je vous promets une récolte si abondante que vous n'en aurez jamais vu de pareille.

Le laboureur comprit alors que l'aimable négociant n'était autre que le Diable en personne. Il savait donc qu'un refus ne le mènerait pas loin : aussi valait-il mieux céder tout d'abord. Une occasion de déjouer le Malin ne manquerait certainement pas de se présenter.

— Votre proposition me semble, en effet, acceptable, dit-il. Si je tiens compte des risques que je cours d'habitude – car ce ne serait pas la première fois que la grêle ou le vent mineraient ma cueillette – je pense que si je m'assure la moitié d'une belle récolte, cela vaut mieux que de n'en avoir aucune.

— Je savais bien que vous finiriez par être raisonnable, s'écria le démon. Au printemps, je viendrai chercher mes amandes et mes fruits.

À peine eut-il prononcé ces mots, que le bonhomme entrevit le moyen de lui jouer un bon tour : les amandes ne seraient mûres qu'en septembre, ce que le Diable semblait ignorer ! Donc, après une feinte hésitation, il conclut :

— En y réfléchissant, je trouve que vous avez quand même droit à la meilleure part. Je vous laisserai les amandiers qui sont bien plus nombreux, et je me contenterai des cerises et des pêches que donneront les arbres de mon verger. Ainsi, je ne me sentirai point en dette envers vous !

Le Diable pensa que si l'autre était assez sot pour lui offrir sans plus ni moins le meilleur morceau, il n'allait pas refuser.

— Je suis confondu... mais j'accepte volontiers, s'empressa-t-il de dire. Donc, au printemps, je viendrai chercher mes amandes.

Tous deux se quittèrent là-dessus, très contents de leur journée.

Le Diable voulut d'abord s'en retourner en Enfer, mais, soupçonneux de son naturel, il décida de rester plutôt sur place.

« On ne sait jamais, avec ces gens... Je me méfie d'une telle grandeur d'âme ! pensa-t-il. D'ailleurs, je me plais beaucoup dans cet entourage, et ce sera une occupation agréable que de surveiller mon bien de près. »

Jour après jour, le Diable guettait les fruits naissants, suivait leur croissance et les tâtait pour sentir si, sous la peau velue, la coque durcissait déjà. Le printemps arriva enfin, mais les amandes étaient toujours petites et leur noyau trop tendre.

« Cela prend plus longtemps que je ne pensais, se dit le Diable. Il faut encore patienter »

Le printemps déclinait, faisant place à l'été : les amandes n'étaient toujours pas à point. Le Malin devint très inquiet, se demandant ce qui avait bien pu arriver aux arbres, qui semblaient pourtant se porter comme un charme.

« Ce doit être une qualité spéciale, se dit-il pour se donner du courage. Encore quelques semaines, et tout sera pour le mieux. »

Mais les semaines passèrent, tant et si bien que septembre s'annonça. Alors, le Diable n'y tint plus :

— Ces fruits ne bougent point ! Eh bien, je n'attendrai pas une heure de plus ! s'écria-t-il, furieux.

Il prit aussitôt le chemin des vergers.

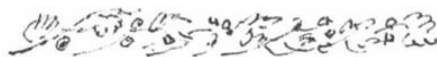
— Je t'aurai, monsieur le fin merle, marmotta-t-il, en pensant au laboureur. Je prendrai tout simplement ta part de fruits, et tu n'auras qu'à te débrouiller !

Le Diable mit longtemps pour arriver aux vergers. Lorsqu'il y entra enfin, il s'arrêta, stupéfait. Plus aucun fruit ne pendait aux arbres : cerises, pêches, même les poires, tout avait été cueilli. Il s'en était bien douté ! Aussi vite que possible, il rebroussa chemin, écumant de rage.

Mais un nouveau malheur l'attendait au retour : les amandes avaient disparu, tout comme les fruits des vergers ! Pendant qu'il avait quitté les champs, le laboureur, qui n'attendait que le moment propice, était venu avec ses hommes et, en un clin d'œil, avait fait sa cueillette.

Hors de lui, Satan jura de se venger, et s'engouffra à grand bruit dans l'Enfer.

Mais personne, jusqu'à ce jour, ne l'a plus jamais revu sur les terres de l'Algarve.



La mère Misère



U commencement du monde, quand la Terre était encore à peine peuplée, vivait une vieille bonne femme très pauvre et extrêmement malheureuse. Sa maison tombait en ruines, elle n'avait pas de bois pour se chauffer et presque rien à manger : aussi l'appelait-on « la mère Misère ».

Devant sa maisonnette poussait un magnifique poirier dont elle était très fière, car c'était sa seule richesse et sa seule joie. Au printemps, il se couvrait de fleurs blanches et de feuilles tendres, et vers la fin de l'été des fruits superbes faisaient ployer ses branches. Mais c'est à peine si la pauvre y touchait, tant elle aimait les regarder, les voir mûrir et grossir. Cependant, elle n'en était pas avare, et offrait volontiers des poires à tous ceux qui lui en demandaient. Les enfants surtout en étaient très friands, et tant qu'il y avait des fruits sur l'arbre, ils ne s'en retournaient jamais les mains vides.

Il y avait seulement une chose qui indignait la bonne vieille. C'était de s'apercevoir qu'on la volait, elle, qui donnait si généreusement.

Or, un matin, lorsqu'elle ouvrit sa fenêtre, elle remarqua tout de suite qu'on lui avait volé des quantités de poires. Elle se douta que c'était l'œuvre de quelques méchants gamins, et elle en fut très fâchée.

Comme elle allait refermer la fenêtre, elle vit un pauvre qui s'approchait.

— J'ai bien faim, ma bonne dame ! Auriez-vous un peu de pain à me donner ? demanda-t-il humblement.

La mère Misère lui donna son dernier morceau de pain et lui cueillit une belle poire. Le pauvre mangea avidement, et quand il eut fini :

— Je n'ai où dormir, ma bonne dame. Me donneriez-vous l'hospitalité ? dit-il.

La mère Misère lui fit un lit de paille bien sèche dans la cuisine, lui donna la seule couverture qu'elle possédait et lui dit de se reposer aussi longtemps qu'il le voudrait.

Le matin suivant, le pauvre se prépara au départ.

— Vous avez été très bonne, lui dit-il, car vous vous êtes privée de votre pain et de votre couverture pour me les donner. Demandez-moi ce que vous voudrez, et votre vœu sera exaucé.

Mère Misère n'hésita pas :

— Je ne demande qu'une chose, dit-elle promptement. Que tous ceux qui grimpent à mon poirier ne puissent en descendre sans mon consentement !

Le pauvre s'amusa fort de ce souhait extraordinaire et lui promit qu'il en serait ainsi.

Le lendemain, de bon matin, la bonne femme ouvrit sa fenêtre, comme d'habitude, et elle aperçut trois garçons perchés sur le poirier.

— De grâce, mère Misère ! crièrent-ils aussitôt qu'ils la virent, faites-nous descendre d'ici !

— Vous n'en descendrez point ! leur jeta-t-elle.

— Pardonnez-nous, pour l'amour de Dieu ! supplièrent-ils encore. Nous promettons de ne plus jamais recommencer...

— Bon, pour cette fois-ci, je vous laisse descendre. Mais prenez garde : si je vous attrape de nouveau, vous y resterez pour toujours !

Les enfants dégringolèrent de l'arbre et disparurent, pour ne plus jamais revenir.

Un beau jour, la Mort, avec sa grande faux, se présenta à la porte de la maisonnette.

— Que me voulez-vous ? demanda la vieille femme, en voyant quelqu'un de si vilain devant elle.

— Je suis la Mort ; je viens te chercher !

— Comment, déjà ? Ne pouvez-vous me donner encore un an pour que je puisse voir fleurir mon poirier une dernière fois ?

— Nenni, répondit la Mort, inflexible. Je dois vous emmener tout de suite.

— Mais voyons, une toute petite année, qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

— Vous devez me suivre. Je n'y peux rien.

— Faites-moi au moins un plaisir, dit alors mère Misère. Grimpez à mon poirier et cueillez-moi cette dernière poire que vous voyez là-haut.

D'abord, la Mort s'y refusa, mais la bonne vieille insista tant et tant, qu'elle finit par céder.

Elle grimpa au poirier, cueillit la poire, et quand elle voulut

redescendre, bernique ! elle n'en fut pas capable.

— Venez donc à mon aide ! cria la Mort.

— Nenni, dit à son tour mère Misère. Tu y resteras à tout jamais. Tu es méchante et tu as déjà causé bien trop de malheurs en ce monde.

Et la Mort dut rester sur le poirier.

Bientôt, une foule se pressait à la porte de la vieille. En tête, étaient les croque-morts.

— Plus d'enterrements, se lamentaient-ils, plus rien à faire ! C'est le chômage : nous en mourons !

À leur tour, les greffiers se plaignaient qu'ils n'avaient plus d'inventaires.

— Et nous, dirent les notaires, il n'y a plus de réunions de famille : comment allons-nous pouvoir vivre ?

Toute l'armée de gens qui vivent de la mort d'autrui, demandaient à grands cris que la prisonnière fût enfin relâchée. Ils lui rebattaient les oreilles de leurs plaintes, mais mère Misère refusait de les écouter.

— Je ne veux pas, disait-elle. Si je laisse la Mort descendre de l'arbre, elle va m'emmener.

Alors, la Mort parla du haut du poirier :

— Je te propose un contrat, dit-elle à la bonne femme. Si tu me laisses descendre, j'épargnerai ta vie.

— Pour combien de temps ? demanda mère Misère, très méfiante.

— Aussi longtemps que le monde sera monde.

— Et qui me garantit que vous parlez vrai ?

— Je ne vous tromperai point. Laissez-moi descendre.

— Descendez donc, dit enfin la vieille.

La Mort se laissa glisser du poirier. Et comme elle tint parole, dame Misère existe encore, et existera toujours, jusqu'à la fin des temps.

Les trois Mauresque enchantées



LORSQUE la nuit miséricordieuse tomba sur le château de Loulé, Abou Hassan sortit enfin de sa torpeur. Toutes les horreurs d'un siège prolongé et de luttes incessantes avaient réduit ce coin heureux et tranquille en une sombre ruine. Seul le donjon était encore intact. L'émir en sortit, pour voir de près les dégâts causés pendant la journée. D'abord, il fit le tour de la cour d'armes. Sous une tente, il trouva des blessés qui mouraient de privations et de fièvre. Une des quatre tours de la forteresse avait cédé sous l'attaque des machines de guerre ennemies. Quelques hommes en loques s'étaient mis à la tâche surhumaine de reboucher le trou béant. Les chaudrons pour faire bouillir l'huile – armes si nécessaires à la défense des murailles – s'entassaient dans un coin, vides et poussiéreux.

Que de misère, que de douleur ! L'émir se sentait vieillir à chaque découverte tragique qu'il faisait. Traînant les pieds comme si ses babouches étaient soudain devenues trop lourdes, il monta à l'une des tours qui dominait encore fièrement le paysage. La sentinelle, tombant de sommeil, se redressa. À un geste du chef, l'homme s'éloigna, s'enroula dans sa tunique et s'étendit sur le chemin de ronde, vaincu par la fatigue.

Longtemps, Abou Hassan veilla. Il savait maintenant que rien ne pouvait les sauver du désastre. Alors, il leva son visage au ciel et pria :

« Allah tout-puissant, daigne écouter ton humble serviteur ! La nuit pâlit déjà, hélas... Bientôt les feux du camp des ennemis vont s'éteindre un à un, ainsi que les étoiles dans le firmament... C'est peut-être la dernière fois que mes yeux verront ces douces terres de

l'Algarve, ma patrie. À l'aube, la main des chrétiens sèmera la destruction et la mort. Pour cela, je veux confier à ta protection, ô Allah, le seul bien qui me reste : trois âmes pures, que je chéris par-dessus tout au monde... »

Abou Hassan se tut. Il embrassa d'un dernier regard les terres qui dormaient encore dans l'ombre, au pied du château. Puis il descendit lentement de la tour, serré dans son burnous, silencieux et tout blanc comme un fantôme.

La cour était noyée dans l'obscurité, mais l'émir se dirigea sans hésiter vers le donjon. Il monta les quelques marches qui conduisaient à son appartement. Une ombre passa soudain devant la porte d'entrée. L'émir sursauta, brusquement arraché à sa rêverie.

— Qu'Allah soit avec toi, Abou Hassan, murmura la sentinelle.

Abou Hassan soupira. Il se glissa par la porte entrouverte, et soulevant un lourd rideau, il se trouva chez lui. Deux lampadaires pendaient du plafond richement orné, éclairant une salle toute bleue et or, pavée de mosaïques aux dessins capricieux. Au fond, sur un tapis moelleux, se trouvait une table basse incrustée de nacre, sur laquelle brillait une lampe. Des coussins en cuir brodés d'or et d'argent l'entouraient. Dans une niche creusée à même le mur, trônait un coffre en bois de santal aux belles ferrures. Abou Hassan l'ouvrit avec une clé qu'il tira d'un pli secret de ses vastes habits. Il y prit un parchemin jaune et raide, qu'il déroula aussitôt. Il l'étudia longuement, comme s'il voulait en graver les formules dans sa mémoire. Puis il exposa le document à la flamme de la veilleuse qui brûlait sur la table. Lorsque le parchemin fut à moitié consumé par le feu, Abou Hassan le jeta dans un vase.

Maintenant, la grande épreuve était proche. L'émir invoqua en silence le nom béni d'Allah.



Doucement, Abou Hassan souleva la tenture. La salle où il entra était aussi vaste que son propre appartement, mais ici les arabesques des murs se cachaient sous des draperies soyeuses qui brillaient faiblement dans la pénombre. Un parfum étrange flottait dans l'air chaud. L'émir avança vers une large couche tendue de voiles légers. Soudain, une main écarta le rideau diaphane.

— Qui est là ? demanda une voix effrayée.

— Votre père, Zara, n'ayez crainte, murmura l'émir.

Puis il ajouta :

— Réveillez vos sœurs, mon enfant. Le temps presse, je vous attends. Venez me rejoindre dans la cour.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Zara, Lydia et Cassima coururent à lui, les bras tendus. Elles n'osaient lui poser de questions, car même aux moments les plus difficiles, ces jeunes filles n'oubliaient pas le respect qu'elles devaient à leur père. Mais Abou Hassan devinait les regards anxieux qui essayaient de lire sur son visage, malgré l'obscurité. Et il commença ainsi :

— Vous savez que depuis quelque temps déjà les chrétiens descendent vers le sud. Une à une, toutes les places fortes sont tombées à leur merci. Comme des feuilles mortes chassées par un vent destructeur, notre peuple a fui devant l'ennemi. Mais le vent s'apaisera un jour et les feuilles renaîtront partout, fraîches et gorgées de sève nouvelle !

« Il faut que nous cédions à notre tour, mes enfants. Demain, à l'aube, nous serons attaqués par les chrétiens et anéantis en quelques heures. Écoutez bien, maintenant. Je vais essayer de fuir avec les hommes...

Zara, la plus jeune, ne put retenir un cri d'angoisse.

— Et vous nous abandonnez, mon père ?

— Non, Zara, lumière de mes yeux ! Comment pouvez-vous croire une chose pareille ? Je dois partir seul avec les hommes, car des femmes ne pourraient jamais suivre le galop sauvage d'une poignée de fuyards rompant les lignes ennemies. Vous resterez ici, mes enfants, enchantées dans le puits profond de ce château, à l'abri du mal et du temps, confiées à la garde d'Allah, notre Seigneur. Je reviendrai bientôt, et sur les ruines de notre foyer nous en reconstruirons un autre, plus solide et plus heureux encore que celui-ci !

Un sanglot s'étrangla dans la gorge de l'émir. Il baisa ses filles, une à une.

— Oh ! père, père ! Comme tu vas nous manquer ! se lamentèrent-elles.

Abou Hassan les prit par la main et les conduisit vers le puits. Les étoiles commençaient déjà à pâlir et à disparaître dans le ciel velouté.

— Le temps presse, dit l'émir. Agenouillez-vous autour du puits, le front contre la pierre.

Zara, Lydia et Cassima obéirent, tout en pleurant. Abou Hassan prononça alors les mots mystérieux que contenait le parchemin, les yeux clos, les bras levés. Les voiles qui couvraient les jeunes filles frémissaient dans la brise parfumée du matin naissant.

Lorsque l'émir rouvrit les yeux, ses trois filles avaient disparu. Son cœur se serra. Il se recueillit, puis rendant grâce à Allah et à sa miséricorde divine, il s'éloigna du puits et, d'un pas ferme, alla réveiller ses soldats.

Une fraîcheur délicieuse régnait dans le jardin. À l'ombre d'un palmier, deux hommes étaient assis sur un banc. Ils rêvaient en silence, bercés par le chant des oiseaux et le clapotis d'une fontaine irisée.

— Pourquoi es-tu toujours si triste, Abou Hassan ? dit soudain le plus âgé des deux, en posant la main sur l'épaule de son compagnon.

— J'ai le mal du pays, Ahmed..., répondit l'émir d'une voix éteinte.

— Mais rien ne te manque, mon frère, sous le soleil riant de Magrib ! Tu vis en paix, baigné par le soleil, rafraîchi par l'air marin. Que te faut-il de plus ?

— Oh ! Ahmed, ne te méprends pas sur mes plaintes. Mon cœur déborde de gratitude pour ton hospitalité et je rends grâce à Allah pour chaque rayon de ce beau soleil, chaque souffle vivifiant de la brise. Mais...

— Mais quoi, Abou Hassan ?

— ...mon cœur saigne quand je pense à l'Algarve, la Verte, où je suis né, où mon père est né ainsi que le père de mon père, et où j'ai laissé mes enfants...

Deux larmes coulèrent sur les joues ridées de l'émir, se perdant dans sa barbe grise.

— Quelles sont donc ces pensées noires, mon frère ? Allons, allons ! Bientôt, tu seras de retour ; l'Algarve et tout le reste du Portugal sera de nouveau entre nos mains !

— Non, nous ne pourrons plus y retourner ! J'ai vu la débâcle de mes propres yeux, Ahmed. Je sais que nous avons perdu le Portugal à tout jamais.

— Je ne peux pas te donner raison, Abou Hassan, car ce serait renoncer à un trop beau rêve. Mais, en attendant, pourquoi ne fais-tu pas venir tes enfants ? demanda Ahmed.

Là-dessus, le pauvre père ouvrit son cœur au fidèle ami, et lui confia son grand secret. Ahmed écouta attentivement le récit de l'émir, et comme il était très sage, ne tarda pas à trouver une solution qui permettrait à Abou Hassan de recouvrer ses trois filles.

Il fit aussitôt venir en sa présence tous les esclaves qui travaillaient dans ses champs. Les hommes défilèrent un à un, et Ahmed leur demandait à tour de rôle de quel pays ils venaient. Il y en avait d'Aquitaine, de Galice, des Landes, de l'Italie, de Gascogne et de la Grèce, mais aucun du Portugal.

Abou Hassan commença de nouveau à perdre courage. Mais alors deux jeunes retardataires furent conduits devant Ahmed.

— D'où êtes-vous ? demanda le maître.

— Du Portugal, par la grâce de Dieu, répondit l'aîné des esclaves fièrement.

— Et de quelle région ?

— De Loulé, la plus belle entre toutes, dit le jeune homme.

— Alors, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer ! Je vais te permettre de retourner sur-le-champ dans ton pays ; mais à une condition...

— Ordonnez, maître ! Aucune tâche ne sera trop lourde, s'écria l'esclave.

Ce fut le tour d'Abou Hassan de parler. Sa voix tremblait d'émotion.

— À la nuit de la Saint-Jean, tu iras délivrer mes trois filles qui sont enchantées au fond d'un puits de mon château. Cassima en est l'aînée, belle et sereine comme un clair de lune ; puis il y a Lydia, gaie et pétillante comme le feu ; et enfin Zara, la lumière de mes yeux, tendre comme une colombe...

Le pauvre Abou Hassan aurait encore continué longtemps, si Ahmed ne l'avait doucement interrompu.

— En plus de ta liberté, je désire te donner encore une récompense, jeune homme, dit-il, s'adressant à l'esclave. Si tu as un vœu raisonnable, nomme-le-moi, et il sera exaucé !

Le jeune homme n'hésita pas :

— Donne aussi la liberté à mon frère que voici, maître, et tu auras mon éternelle reconnaissance !

— Soit ! vous partirez tous deux. Mais c'est toi seulement, jeune homme, qui connaîtras le secret pour délivrer les Mauresques enchantées. Si tu en parles, le charme sera rompu et malheur à toi ! Reviens ce soir, avant de partir, et je te dirai ce que tu devras faire.

Là-dessus, Ahmed congédia les esclaves et ordonna qu'un bateau fût préparé, pour conduire les deux jeunes gens jusqu'aux côtes de l'Algarve.

Le soir venu, ce fut Abou Hassan qui reçut l'esclave.

— Voilà trois pains, dit l'émir. Chacun porte le nom de l'une de mes filles. À la Saint-Jean, lorsque minuit sonnera, tu devras lancer ces pains un à un dans le puits et prononcer, chaque fois, le nom qui est gravé dessus.

L'esclave prit les pains, les mit dans un sac et s'en alla, non sans avoir encore mille fois remercié ses bienfaiteurs.

À peine Afonso – c'était le nom du jeune esclave – et son frère Martim étaient-ils montés à bord, que les voiles furent hissées, et le bateau quitta le port, en route vers l'Algarve.

La brise était favorable, la mer calme ; aucun incident ne vint troubler la joie des deux jeunes gens. Ils naviguèrent toute la nuit, toute la journée suivante. Comme le soleil allait se coucher, une ligne bleuâtre se dessina à l'horizon : c'était la côte du Portugal. Aussitôt un

canot fut mis à la mer, pour débarquer Afonso et Martim qui devaient regagner la côte tout seuls, car un bateau sarrasin aperçu près du rivage aurait été coulé sur-le-champ.

Pleins d'entrain, les deux frères se mirent à ramer de toutes leurs forces. Le courant aidant, ils firent des progrès rapides, et aux premières lueurs du jour ils étaient arrivés. De la côte jusqu'à Loulé, ils avaient encore un long chemin à parcourir. Mais que leur importaient la fatigue et les souffrances déjà oubliées ! Leurs pieds semblaient avoir des ailes. Et bientôt ils aperçurent les premiers visages familiers, et ils furent reconnus à leur tour. Quel bonheur pour les amis et les parents ! Afonso et Martim furent reçus comme des princes. Mais ils reprirent bien vite leurs vieilles habitudes et leur travail.

Un mois passa, puis deux : la Saint-Jean était proche. Afonso n'avait pas oublié la promesse faite à l'émir.

Puis un beau jour, peu avant la fête, Martim vit les pains que son frère avait soigneusement rangés dans une caisse sous son lit.

— Ah ! du pain sarrasin ! Je vais en goûter un peu, pour la dernière fois de ma vie !

Il en saisit un et enfonça son couteau dans la croûte. Un cri de douleur déchira l'air. Du sang jaillit de la miche et tacha les mains du jeune garçon. Terrifié, il remit le pain à sa place et n'osa souffler mot à personne de l'étrange accident.



C'était presque minuit quand Afonso pénétra dans le vieux château. La pleine lune versait une lumière argentée sur les murs crénelés du donjon. Le jeune homme alla vers le puits qui se dressait au milieu de la cour et s'assit sur la margelle, en attendant l'heure décisive. Il regarda par l'ouverture : là au fond, la lune se reflétait dans l'eau, toute ronde et blanche. Afonso pensa qu'elle ressemblait à un visage très pâle.

Des chants, un brouhaha fait de musique et de rires que la brise apportait par bouffées, annonçait que la fête battait son plein au village. Mais Afonso était bien trop anxieux pour regretter la danse et les plaisirs. Les nerfs tendus, il attendait.

Soudain, claire et nette, la cloche de l'église annonça le milieu de la nuit. Afonso se leva, le cœur battant. Il saisit le premier pain d'une main tremblante :

— Cassima !... dit-il en le laissant choir dans le puits.

L'eau jaillit en une gerbe argentée, montant toujours... Quelque chose frôla la joue d'Afonso, quelque chose qui sentait le musc et le fit penser au pays de Magrib. Puis cette sensation se dissipa comme un rêve. Vite, l'autre pain !

— Lydia !... appela Afonso, en le jetant dans le puits.

De nouveau, l'eau jaillit, baignée par la lune. Mais cette fois-ci, le jeune homme sentit un baiser se poser sur son front. Tout ému, il lança le troisième pain dans le puits, appelant :

— Zara !...

Un cri terrible monta dans la nuit... Et quand son écho mourut dans les murs du vieux château, une voix monta des profondeurs :

— Il m'a tuée... avec son couteau, il m'a percé le cœur...

Afonso, affolé, se pencha :

— Zara, viens à moi !...

Sur l'eau flottait une forme blanche, au visage très pâle. Ses grands yeux regardaient Afonso, pleins de douleur et de tendresse.

— Non, Afonso, je ne peux pas te rejoindre. Mais je resterai toujours à tes côtés, dans la terre de Portugal...

— Tends-moi la main, je te sauverai..., cria le jeune homme.

Il se pencha, les deux bras en avant, toujours plus, toujours plus, jusqu'à ce qu'il plongeât dans le puits.

Et l'eau noire se referma sur eux deux à tout jamais.

*

Aujourd'hui encore, lorsqu'on se penche sur le puits du château de Loulé, à la Saint-Jean, on entend une voix étrange monter dans la nuit, comme un sanglot. La légende veut que ce soit Zara, pleurant sa solitude. Mais le peuple dit aussi que c'est la Mauresque qui chante, tout en berçant Afonso dans son long sommeil.



Le jour où il plut des saucisses



ROIS fois déjà, Félix avait refusé de rendre la somme qu'il avait empruntée à Jérôme, son voisin et compère. Refusé n'est peut-être pas le mot exact ; mais toutes les fois que Jérôme demandait son argent, l'autre lui répondait :

— Voyons, compère, donnez-moi encore une toute petite semaine. Et d'ailleurs, tant que j'aurai votre argent, vous ne pourrez pas le dépenser, ce qui est un avantage !

Mais Jérôme ne l'entendait pas ainsi et il jura de reprendre ce qui lui appartenait sans attendre un quatrième refus.

L'occasion se présenta, plus tôt même qu'il ne s'y attendait. Voici comment les choses se passèrent.

Non loin de la route, Jérôme remplaçait quelques pierres tombées du mur qui clôturait son domaine, quand il vit s'approcher compère Félix. Ce dernier montait un cheval – un luxe que lui, Jérôme, n'avait jamais pu se payer ! – et allait sans doute à la foire – encore un plaisir dont Jérôme devait se priver.

Ajoutez à cela l'arrogance avec laquelle le cavalier bombait son gros ventre, pour bien montrer la chaîne d'or qui pendait de son gilet, et vous comprendrez pourquoi Jérôme, bouillonnant de rage et oubliant toute prudence, lui lança une pierre à la tête.

Heureusement, la pierre manqua son but ; mais le cheval fit un brusque écart et Félix, ses jambes courtes perdant l'appui des étriers, faillit tomber de sa selle. Il retrouva son équilibre, mais quelque chose avait sauté de la poche de son veston dans l'herbe qui bordait la route. Jérôme crut apercevoir une bourse, mais il se garda bien d'en souffler

mot.

Sans attendre son reste, le cavalier repartit, marmottant Dieu sait quels vilains jurons.

C'était en effet une bourse que Félix avait perdue. Jérôme l'ouvrit et compta les pièces d'argent qui la gonflaient :

« Nous voilà quittes, compère ! », se dit-il, riant sous cape, et il prit le sentier qui conduisait chez lui.

En arrivant, il eut soin de ne pas raconter l'aventure à sa femme. La pauvre était si sotte et si bavarde que tôt ou tard le secret lui échapperait, et c'était un des risques que Jérôme ne voulait pas encourir.

Il cacha donc la bourse dans la huche, derrière la porte d'entrée. Mais la femme le surprit.

— Qu'est-ce que tu caches dans la huche ? demanda-t-elle.

— Oh, rien ! s'empessa de répondre l'homme.

— Tu appelles une bourse rien ?

— Écoute, ce n'est qu'une vieille bourse pleine de clous, là. Es-tu contente ?

— Alors, pourquoi tant de mystère pour un sac plein de clous ? continua la femme.

Jérôme comprit qu'elle se doutait de quelque chose. Sans lui répondre, il prit la bourse, la glissa dans sa chemise et s'en alla au village où il acheta un lièvre fraîchement tué et rebroussa chemin.

Cette fois-ci, Jérôme s'assura d'abord que sa femme n'était pas à la maison. Puis il cacha le lièvre dans un carré de choux et ouvrit la porte de la basse-cour.

Quand sa femme rentra, un ballot de linge mouillé sur la tête, elle trouva son mari en train d'arroser le potager. À peine avait-elle posé son fardeau sur le pas de la porte, qu'il poussa une exclamation :

— Regarde, femme, ce que notre coq vient de m'apporter ! dit-il en tenant le lièvre par les oreilles et désignant le coq qui grattait la terre humide à ses pieds.

— Quelle brave bête ! s'écria la femme, ravie. Et dire qu'il nous a apporté le lièvre au lieu de le manger tout seul !

Le lendemain, Jérôme retourna au village pour acheter dix livres de saucisses. La nuit venue, pendant que sa femme dormait, il en accrocha une partie aux arbres et éparpilla le reste autour de la maison.

Au petit matin, lorsque la femme ouvrit la fenêtre, elle n'en croyait pas ses yeux.

— Viens vite ! cria-t-elle à son mari. Regarde, il a plu des saucisses !

Jérôme feignit d'être très surpris :

— Tu as raison, femme. Allons les ramasser. Nous aurons de quoi en manger toute l'année.

Laissons maintenant Jérôme à ses étranges occupations, et voyons un peu ce qui arriva au compère Félix.

D'abord effrayé et furieux contre son irascible voisin, Félix finit par se calmer ; et à mesure qu'il approchait de la foire, l'incident s'effaça peu à peu de sa mémoire, jusqu'à ce qu'il l'eût tout à fait oublié.

Il se fraya difficilement un chemin dans la foule qui se bousculait entre les rangées de baraques remplies à craquer de quincaillerie, de paniers, de ferraille, de bottes, d'habits, neufs et vieux. Ensuite, il dut traverser le marché aux fruits, où les marchands trônaient au milieu de gros tas d'oranges et de pommes ; et enfin, il passa devant les potiers avec leur mille récipients en terre cuite, depuis les brocs et les cruches, jusqu'aux pots aux usages les plus divers. Tout au bout commençait le marché aux bestiaux, qui s'annonçait par des nuages de mouches et son fumet particulier.

Après avoir fait plusieurs tours, Félix se décida finalement pour une paire de bœufs qu'il avait remarqués dès le début.

Mais lorsqu'il porta la main à la poche de son veston pour y prendre sa bourse, il s'aperçut qu'il ne l'avait plus. Il sauta à bas de sa selle avec une légèreté tout à fait inattendue pour un homme si lourd d'aspect, et fila droit au poste de police. Chemin faisant, il envisagea toutes les possibilités qui lui vinrent à l'esprit, et il en conclut que personne n'avait pu le voler, puisqu'il n'était pas descendu de cheval. Elle avait donc dû tomber de sa poche... et soudain, il y vit clair !

Au bureau de police, on prit note de la plainte qu'il portait contre Jérôme et on lui promit que son cas serait examiné en son temps. Sur ce, Félix se vit obligé de rentrer chez lui, sans même avoir de quoi se payer un verre de vin.

Quelques jours plus tard, les gendarmes commencèrent leur enquête. Jérôme et sa femme furent sommés devant le juge.

— Jérôme, accusé d'avoir trouvé une bourse appartenant à un dit Félix, et de l'avoir indûment gardée, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Je n'ai pas vu de bourse, monsieur le juge. Et Dieu m'est témoin que je n'ai rien pris de ce qui ne m'appartient point ! répondit l'accusé.

— Qu'on amène sa femme ! ordonna le juge.

Mais Jérôme s'empressa de dire :

— Elle est un peu malade de la tête, monsieur le juge. Laissez-la, elle ne sait pas ce qu'elle dit.

— Qu'on l'amène quand même !

La femme ne semblait nullement intimidée de se trouver ainsi en plein tribunal. À la question du juge : « Avez-vous vu une bourse entre les mains de votre mari, une bourse qui ne lui appartenait pas ? », elle répondit sans hésiter :

— Bien sûr, monsieur le juge !

— Et vous rappelez-vous quel était le jour ?

— Oh oui, très bien même ! C'était le jour où notre coq chassa un lièvre et nous l'apporta, la brave bête !

Le juge ne put s'empêcher de rire.

— Mais quand cela s'est-il donc passé ? demanda-t-il de nouveau.

— Eh bien, ce fut la veille du jour où il plut des saucisses, monsieur le juge.

Là-dessus, le juge décida de les renvoyer tous deux, et l'affaire se trouva close.

Le compère de la Mort



N pauvre laboureur avait tant d'enfants, qu'il ne savait plus à qui s'adresser pour être le parrain du dernier-né. Presque tous au village étaient déjà ses compères. Il était bien revenu à la charge auprès de quelques-uns, mais tous s'étaient esquivés.

— Tu comprends, mon vieux, c'est pas de la mauvaise volonté, oh non ! assuraient-ils, mais avec les temps qui courent, on a déjà tant d'ennuis qu'on ne peut pas prendre de nouvelles responsabilités comme ça, à la légère ! Quand tu es venu la première fois, j'ai bien voulu te faire plaisir. Encore un nouveau filleul, c'est impossible !

Lui, il comprenait, bien entendu ; mais ça ne l'avancait guère, surtout avec sa femme, qui prenait la chose fort au sérieux et ne lui laisserait point de repos tant qu'il n'aurait pas trouvé un parrain. Aussi, sous prétexte de chercher un compère, accoudé au comptoir de la taverne, faisait-il durer son verre de vin rouge le plus longtemps possible, en attendant l'heure de rentrer. Mais tôt ou tard, il était bien obligé de faire face à l'inévitable.

— Eh bien ? demanda la femme, dès qu'elle entendit la porte se refermer.

— Eh bien, il n'a pas voulu non plus..., dit-il assez bas pour ne pas réveiller les petits qui dormaient entassés dans le noir.

Cependant, la mèche de la lampe avait été levée dans l'autre pièce.

— C'est tout ce que tu as à me dire ?

— Écoute, parle plus bas ! Pense aux enfants...

— Comme si, moi, je n'y pensais pas ! s'écria la femme. Regarde-toi ! Si ce n'est pas honteux de rentrer à cette heure !

Le bébé s'était évidemment réveillé au bruit des voix et gigotait dans son berceau en poussant des cris aigus.

— On dirait qu'il a compris, pauvre petit ange... Il a vraiment de quoi pleurer, avec un père comme ça ! Pourquoi ne te remues-tu donc pas ? Je te dis qu'il y a sûrement quelqu'un qui voudra être parrain ; seulement, c'est toi qui ne sais pas t'y prendre pour lui expliquer la chose comme il faut. Si demain tu ne l'as pas trouvé, tu verras ce qu'il t'arrivera !...

Là-dessus, elle baissa la flamme de la lampe et lui tourna résolument le dos. L'homme se tint coi ; que pouvait-il dire à qui ne voulait l'entendre ? Le bébé hoquetait doucement, et quand le paysan se glissa, à tâtons, entre les draps rudes, la paix retomba sur la maison.

Le lendemain, toute la journée, il fut distrait et pensif durant son travail. S'il ne trouvait pas de solution acceptable jusqu'au soir, il ne pouvait rentrer ; il n'aurait jamais le courage de se trouver face à face avec sa femme, pour lui dire qu'il revenait encore une fois bredouille.

À l'angélus, il quitta le champ à contrecœur et, soupirant à fendre l'âme, prit lentement le sentier qui montait au village.

— Bonsoir, dit soudain une voix, et le laboureur fut surpris de voir près de lui un homme grand et maigre, habillé de blanc, qui lui souriait avec bonté. Pourquoi donc as-tu un air si malheureux ? demande l'étrange personnage.

Comme il avait un visage sérieux et honnête, le laboureur, qui éprouvait le besoin de s'ouvrir à quelqu'un, lui répondit aussitôt.

— Je ne trouve pas de parrain pour mon dernier-né, et je ne sais que faire. Je n'ose même plus rentrer à la maison, de peur de me faire gronder par la compagne ! Mais dites-moi, étranger, ne pourriez-vous être le parrain de mon enfant ?

— Volontiers, mon ami ; mais tu ne voudras plus de moi, lorsque tu sauras qui je suis.

— Peu m'importe qui vous êtes, répondit vivement le laboureur qui se voyait déjà au bout de ses peines. Vous me semblez bon et serviable, je ne pourrai sûrement tomber mieux !

— Je suis la Mort, dit-il. M'acceptes-tu encore pour compère ?

Cette fois, le paysan hésita, mais, soupesant le pour et le contre, il se décida pour ce parrain que le sort avait placé sur son chemin...

— Soyez demain matin à l'église, dit-il à la Mort, et nous célébrerons le baptême.

Puis il rentra vite, pour faire part de la bonne nouvelle à sa femme.

— Ça y est ! J'ai trouvé le parrain ! s'écria-t-il gaiement sur le pas de la porte.

— Ce n'est pas trop tôt, mais enfin, mieux vaut tard que jamais ! J'espère au moins que tu as déniché quelqu'un de bien, depuis les temps que tu cherches ! lui jeta la femme pour toute réponse.

— Quelqu'un de très bien même : c'est la Mort en personne !

— La Mort ? Tu te moques de moi, imbécile ?

— Pas du tout, lui dit l'homme, décidé. J'ai rencontré cet individu sur mon chemin, et quand je lui ai raconté toute l'histoire, il a accepté mon offre. On ne peut pas en dire autant pour les autres, qui ont tous refusé. À ta place, je ne me montrerais pas si difficile. Nous n'avons pas le choix...

— Choix ou pas choix, répliqua la femme vertement, je ne veux point de cette créature ! Va chercher quelqu'un d'autre, je te dis !

— Eh bien, cherche-le toi-même ! Moi, j'en ai assez, tu entends ? cria-t-il, hors de lui, et il sortit en claquant la porte.

Restée seule, la femme se calma. Au fond, elle savait que son homme avait raison : ils n'avaient personne d'autre sous la main, et mieux valait celui-ci que pas de parrain du tout.

Le petit fut donc baptisé. En sortant de l'église, la Mort attira le paysan dans un coin et lui dit :

— Je n'ai ni argent ni biens à offrir à mon filleul. Mais j'ai le pouvoir de faire de toi un homme très riche.

— Comment cela, compère ? demanda le laboureur surpris.

— Écoute-moi bien. Tu vas dire à tout le monde que tu es médecin, et tu iras visiter les malades. Tu m'y trouveras toujours. Si tu me vois au chevet du patient, donne-lui ce que tu voudras, car il guérira sûrement. Mais si tu me vois aux pieds du lit, tu sauras que l'homme est perdu.

— Entendu, compère. Et merci !

Aussitôt, le bonhomme de s'intituler guérisseur et d'aller crânement visiter les malades du pays. Étant audacieux et désinvolte, il eut vite fait de s'introduire chez les gens, et c'était un plaisir de le voir tâter les pouls et se faire tirer la langue, comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie.

Il ne tarda pas à prospérer. Cela l'aida, en plus, à satisfaire ses petites vengeance personnelles : lorsque l'un de ceux qui avaient refusé de devenir parrain de son enfant le faisait appeler, et s'il voyait la Mort à la tête du lit, c'était son grand jour ! Le malheureux pouvait être sûr qu'il n'échapperait pas à un long régime au pain sec, s'il aimait particulièrement la bonne chère ; ou à quelques cuillerées d'huile, s'il aurait vendu son âme pour un verre d'eau-de-vie !

Mais quand la Mort se tenait aux pieds du lit, notre médecin s'empressait de désabuser les parents du malade et s'en allait après avoir eu soin de toucher son argent.

Le barbier, qui jusque-là avait été guérisseur officiel, jalousait fort le paysan à cause de ses succès. Derrière la porte de sa boutique, où pendait son diplôme en parchemin sous un rosaire de grosses dents taillées en bois – car il était aussi arracheur de dents – il assommait

ses clients de son interminable kyrielle :

— ... ça finira mal ! Mais vous ne voulez pas me croire, et vous ne serez convaincus que le jour où tout le monde sera mort entre les mains de ce charlatan ! Il ne sait même pas faire une saignée, et je vous demande : Comment peut-on guérir sans une bonne saignée ?

— Mais vous avez saigné le vieux Chico, l'autre jour, risqua timidement un de ses clients, et il en serait mort si...

— Voilà ! C'est moi qui le sauve, mais c'est Monsieur votre savant qui arrive juste au bon moment, lui débite quelques balivernes et m'en ratiboise tout le crédit ! Ah ! je préférerais mille fois rendre l'âme, que de me laisser toucher par ce médocastre !

Quelques semaines plus tard, quand on trouva le barbier inanimé dans son arrière-boutique, on appela le paysan en toute hâte. En arrivant, celui-ci vit la Mort au chevet du barbier.

— Est-ce qu'il va mourir ? demanda-t-on au guérisseur.

— Oh non, n'ayez crainte... Je vais bientôt vous le remettre sur pied, assura-t-il.

Et il ajouta, se parlant à lui-même :

— Je vais t'apprendre à dire du mal de moi !

À peine le barbier eut-il repris connaissance, que l'homme lui fit avaler une dose d'huile de ricin. Puis il recommanda à ceux qui le soignaient :

— Donnez-lui du foin, rien que du foin, trois fois par jour. Et il sera vite remis !

Quand on sut que le barbier lui-même avait été sauvé et guéri par le paysan, la fortune de ce dernier était faite, et il devint célèbre du jour au lendemain.

Maintenant, on ne l'appelait pas uniquement pour soigner du menu fretin. Les richards et les nobles se disputaient le guérisseur au coup d'œil infailible, qui ne savait plus où donner de la tête, tant il avait à faire.

Pendant bien des années, il travailla sans relâche. Sa bourse se remplissait, et il possédait tout ce qu'un homme modeste peut souhaiter en ce monde. Seulement sa femme, de plus en plus exigeante, ne semblait pas encore contente.

— Je ne vois pas pourquoi nous ne pouvons pas avoir un palais, nous aussi, comme les grands seigneurs ! Nous pourrions donner fêtes et bals, et ce serait vraiment une vie digne de notre fortune ! Pense à tes filles : elles épouseraient des ducs et des marquis, et nos fils seraient à même de demander la main d'une princesse ! lui dit-elle un jour.

— Je suis vieux et fatigué, répliqua le paysan, et je voudrais vivre tranquillement les quelques années qui me restent. Pourquoi veux-tu que nos filles soient duchesses ? Elles seront bien plus heureuses

mariées à des hommes au cœur simple, va, qu'à ces messieurs pomponnés qui sentent la violette et n'ont jamais travaillé honnêtement de leur vie.

— Tu ne seras jamais qu'un rustre et un grippe-sou ! cria la femme, dépitée et furieuse. Tu ne pourrais pas comprendre, évidemment..., ajouta-t-elle dédaigneusement.

Et elle se préparait à quitter la pièce avec ses grands airs, quand elle entendit soudain un roulement de voiture et un piétinement de chevaux qui s'arrêtèrent juste devant la porte de la maison. Quelqu'un frappa à grands coups, et la bonne femme courut à la fenêtre, oubliant ses griefs, la curiosité ayant pris le dessus.

— Ah ! le beau carrosse !... s'écria-t-elle. Ce doit être au moins un prince qui vient te demander, cette fois ! Il est tiré par six chevaux avec des laquais en livrée par-devant et par-derrière...

— Le prince ? demanda naïvement le laboureur surpris.

— Non, le carrosse, voyons, nigaud ! dit-elle impatiente. Mais je ne vois personne... attends, si ! un monsieur tout habillé de rouge avec beaucoup de plumes sur la tête. Il vient d'entrer... Ah ! mon Dieu ! pourvu que la petite ne fasse pas de bêtises !

— Écoute, femme. Je suis fatigué, je ne veux voir personne... Fais-lui dire qu'il revienne une autre fois ! gémit le pauvre guérisseur.

— Vas-tu recommencer avec tes jérémiades ? Eh bien, j'irai le recevoir moi-même et je lui dirai que tu es à ses ordres. Je t'apprendrai, moi !

Et elle sortit en coup de vent. Presque aussitôt, la porte se rouvrit et l'homme aux plumes fut introduit par la paysanne avec force révérences.

— Ah ! s'exclama le nouveau venu. Voici donc notre grand guérisseur ! Je vous apporte d'importantes nouvelles, mon brave. Vous êtes sommé de paraître au palais pour soigner le roi qui est tombé gravement malade. Personne n'arrive à améliorer son état, qui est désespéré à l'heure qu'il est. Donc, l'honneur vous est fait de pouvoir montrer vos talents au chevet royal.

— Mais..., risqua le paysan.

— Il n'y a pas de mais, mon bonhomme, interrompit le porte-parole du roi, ni de fausse modestie ! On nous a parlé des guérisons que vous avez obtenues, vraiment admirables, je dois dire. Ah ! encore un petit détail : si vous sauvez le roi, vous serez richement récompensé ; mais si vous échouez... nous serons obligés de vous couper la tête !

— Je... je ne suis pas infailible, bégaya le malheureux. Je sais dire si un homme mourra ou s'il vivra, mais...

— Ne faites pas attention à ce qu'il dit, s'empressa d'ajouter la femme. Il sera très heureux d'aller soigner le roi !

— Ne comprends-tu donc pas ? cria le paysan, se tournant vers elle.

Si le roi meurt, on me coupera la tête !

— Oh ! tu pourras toujours avoir un mot avec ton compère, lui dit la femme tout bas, en l'attirant dans un coin. Est-ce qu'il ne t'a pas promis de t'aider à devenir riche ? Pense un peu, nous pourrions avoir notre palais...

Le paysan s'était affaissé sur une chaise, mais on ne lui permit pas de s'y reposer longtemps. Il fut entraîné vers le carrosse et se trouva bientôt roulant dare-dare vers le palais.

Quand il descendit de voiture, puis monta l'escalier de marbre blanc et traversa les salons somptueux, bouche bée et les yeux écarquillés d'admiration, il oublia presque son infortune devant tant de beauté.

Comme on le poussait dans l'antichambre de l'appartement du roi, il revint brusquement aux tristes réalités. Saisi d'épouvante, il courut à la porte pour essayer de s'évader, mais on eut vite fait de lui barrer le passage. Il fut enfin conduit au chevet du souverain, et la première chose que le paysan vit en entrant, ce fut la Mort, debout aux pieds du lit. Le pauvre homme allait défaillir, lorsqu'il se rappela le conseil de sa femme. Il s'approcha insensiblement de la Mort, et lui murmura :

— Ah ! mon compère, ne pourriez-vous monter un peu... jusqu'au chevet ?... Si le roi meurt, on me fera couper la tête !

— Je n'y peux rien, mon pauvre ami. Le roi doit mourir, dit la Mort avec résignation.

Le paysan fut d'abord pétrifié, puis il enragea de l'indifférence que lui montrait son compère, et après un moment de réflexion, il trouva un moyen de le duper.

Il demanda aux valets de retourner le lit royal, de façon que la tête se trouvât à la place des pieds, et les pieds à la place de la tête. La Mort, se trouvant ainsi au chevet du malade, celui-ci ne mourut point, et le compère du rusé guérisseur dut s'en retourner les mains vides.

Le roi fut bientôt sur pied et, comme il l'avait promis, récompensa largement le laboureur, lui donnant un château, des terres et beaucoup d'argent.

Ce fut sa femme qui fut contente ! Tous ses rêves les plus chers s'étaient réalisés et elle laissa enfin son pauvre mari en paix, car maintenant elle n'avait plus rien à souhaiter.

Pendant bien des années encore, tous vécurent heureux. Un jour, cependant, la Mort vint visiter son compère.

— D'aujourd'hui en un an, compère, je viendrai te chercher pour ton dernier voyage. Sois donc prêt, car je ne pourrai attendre.

Le paysan, qui n'avait encore jamais songé que son heure dût sonner aussi, un beau jour, fut terrifié par cette nouvelle. Il pensa et se creusa la tête, se demandant comment il pourrait déjouer la Mort encore cette fois. Il eut bientôt trouvé, et attendit calmement le jour où son compère avait promis de venir le trouver.

À la date fixée, le paysan invita tous ses amis. Il se teignit les cheveux en noir, et cacha le bas de son visage sous une énorme fausse barbe. Aussi, lorsque ses amis arrivèrent, ne reconnurent-ils point leur hôte qui, se faisant passer pour un ami de la maison, leur dit :

— Notre hôte a été forcé de partir, et il m'a demandé de prendre sa place. Allons donc nous mettre à table.

Ils ne se firent pas prier et commencèrent joyeusement à manger et à boire, le paysan déguisé encore plus que les autres tous ensemble, si bien que lorsque la Mort apparut, ils étaient presque à la fin du repas.

— Prenez donc place, ami ! s'écria le maître de la maison. Il y en a assez pour tous !

— Je vous remercie, répondit la Mort, mais je ne peux m'attarder. Pourriez-vous me dire où trouver mon compère ?

— Il a dû partir, l'informèrent les convives, et personne ne sait quand il reviendra.

Le paysan, ravi de voir qu'on ne l'avait pas reconnu, riait, buvait et faisait grand tapage.

— Quel contretemps ! dit alors la Mort, fort ennuyée. Comme je ne peux pas rentrer les mains vides, je prendrai avec moi cet ignoble barbu !

Et il emmena son compère.



Les roses de Sainte-Marie



A fin du quatorzième siècle trouva Portugais et Espagnols en lutte ouverte. Plusieurs fois déjà, Jean I^{er} de Castille avait envahi le Portugal, sous prétexte que la couronne lui en revenait par droit de succession. Mais les Espagnols furent toujours repoussés, jusqu'à ce que la bataille d'Aljubarrota marquât leur expulsion définitive du royaume. Les frontières furent alors tracées, les mêmes qui, aujourd'hui encore, séparent les deux pays.

Aux luttes incessantes et à l'inquiétude, succéda une période de calme. Mais les Portugais, trop habitués déjà à une vie remplie d'émotions et d'aventures, sentaient un besoin urgent de rompre ces frontières qui les retenaient sur le sol natal. La mer s'ouvrait à eux, et les soldats devinrent des marins. Déjà en 1415, Ceuta tomba en leur pouvoir et devint la première base dans l'Afrique du Nord.

Madeira, l'île du bois, ainsi nommée à cause de la végétation impénétrable qui la recouvrait, fut découverte, puis ce furent les Açores.

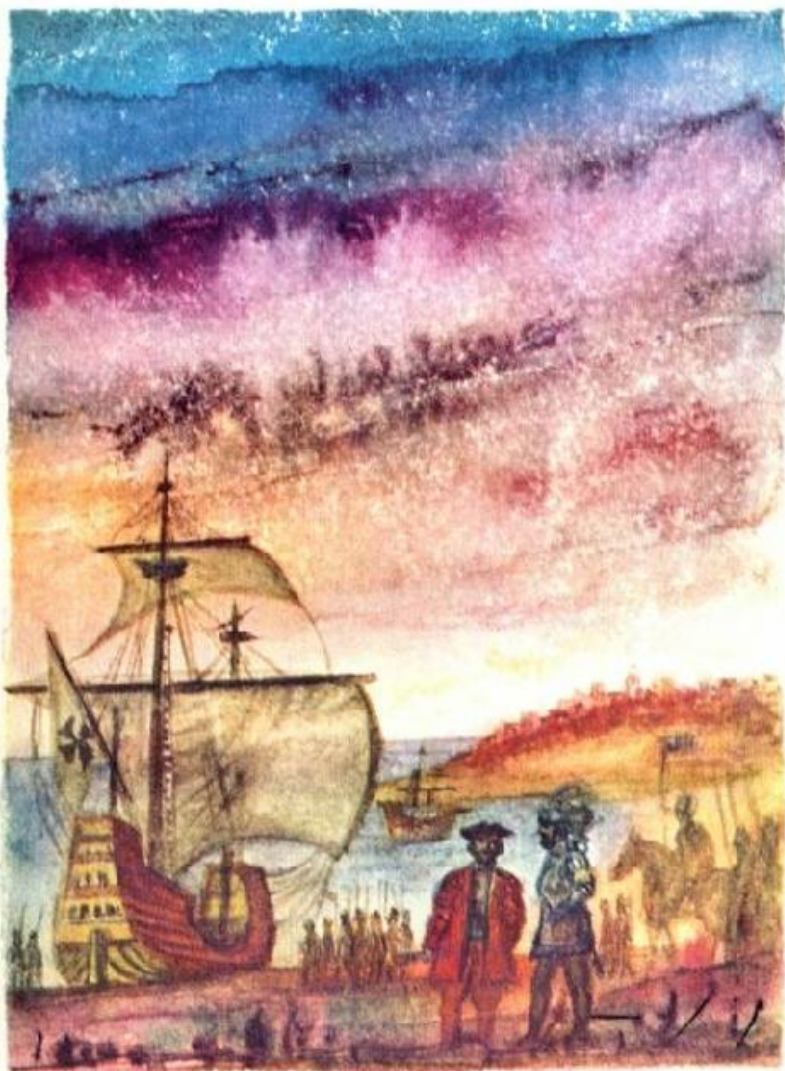
Alors, dans un des esprits les plus puissants de ce début de la Renaissance portugaise, mûrit un projet qui allait changer l'histoire du monde. L'Infant Don Henrique, un des cinq fils du roi de Portugal (et oncle de Charles le Téméraire), préparait les premières expéditions sur l'Atlantique, ces saillies téméraires mais savamment calculées, qui allaient conduire à la découverte de la route maritime des Indes, quatre-vingts ans plus tard.

Mais le plus difficile de cette tâche immense, ce n'était pas tellement l'étude et la préparation de ces projets : c'était surtout la nécessité

absolue qu'il y avait de venir à bout, tout d'abord, des superstitions qui régnaient parmi les hommes de mer, leur faisant craindre l'entreprise de voyages plus hardis sur l'océan immense et mystérieux. On murmurait que des monstres terribles hantaient les eaux bouillonnantes au-delà du cap, ce cap que l'on nommait « Nao » (Non) et qui se dressait comme une barrière à toute exploration maritime et devenait un écueil contre lequel se heurtaient tous les efforts de l'Infant. Il avait beau répéter à ses capitaines que cette partie de la côte d'Afrique, qu'ils avaient si souvent parcourue, continuerait infailliblement une fois le cap doublé, mais rien n'arrivait à ébranler dans l'âme de ces marins, pourtant rudes, l'effroi de l'inconnu. L'Infant promettait honneurs et richesses à ses hommes, leur expliquant point par point ce qu'ils devaient faire pour vaincre le cap Nao – aussi surnommé « Bojador » (ventru) –, contre lequel ses espérances échouaient une à une. Les capitaines se laissaient parfois convaincre, mais à peine leurs navires s'approchaient-ils du promontoire redouté qu'ils viraient de bord et revenaient en toute hâte dans leur pays, tête basse, mais incapables de dominer la terreur qui s'emparait de l'équipage et finissait toujours par les gagner eux-mêmes.

Avec une patience inébranlable, l'Infant tentait alors une fois de plus. Les années s'égrenaient lentement. De Sagres, où Don Henrique avait établi sa base, entouré de savants et de cartographes des plus renommés, les flottes partaient régulièrement, mais revenaient toujours sans apporter la bonne nouvelle. Pourquoi voulait-on qu'ils sacrifiasent leur vie, demandaient les marins, pour une cause si inutile ? Découvrir quelques pauvres terres arides où le soleil était si brûlant que les habitants en avaient la peau toute noire – cela en valait-il vraiment la peine ? Et de plus en plus, circulaient des histoires de gouffres affreux, de courants infranchissables, de vents destructeurs, de telles horreurs, enfin, que nul être humain n'avait jamais pu les affronter.

Le temps n'avait fait, cependant, que fortifier les plans de Don Henrique, et lui avait appris à juger ceux qui l'entouraient. À ses côtés, un page, doué et intelligent, faisait son apprentissage de la vie et des secrets de la navigation. C'était à lui, au jeune Gil Eanes, qu'il allait confier le commandement du navire prêt à quitter la baie de Sagres : l'Infant savait qu'il ne pouvait plus être loin du but !



C'était à lui, au jeune Gil Eanes, que l'Infant allait confier le commandement du navire prêt à quitter la baie de Sagres.

Mais cette année de 1433 n'apporta pas encore le succès espéré. Gil Eanes n'avait pu outrepasser les îles Canaries, d'où il ne rapporta qu'un maigre butin. La raison ? Toujours la même...

Un an se passa encore, puis l'Infant fit équiper de nouveau le navire qui, une fois déjà, avait emmené Gil Eanes : c'était une caravelle solide, longue d'une vingtaine de mètres, et pouvant transporter jusqu'à trente hommes. À l'heure du départ, Don Henrique dit à son page :

— Aucun danger, même s'il existe réellement, ne peut être si démesuré qu'il oblige un homme d'honneur et un marin à céder ! Voulez-vous me faire croire, Gil Eanes, que ces bruits imaginaires que certains font courir, suffiront à vous faire reculer ? Les discours de ces hommes qui ne se sont jamais servis d'une boussole ou d'une carte, ni éloignés de terre, vous inspirent-ils plus de confiance que les miens ? Allez, n'écoutez point les mauvaises langues. Avec l'aide de Dieu, vous reviendrez sain et sauf, couvert d'honneur et de gloire !

Ces paroles émurent si profondément Gil Eanes qu'il jura de ne plus se présenter devant l'Infant sans avoir accompli sa mission.

Et ainsi, il partit pour un long voyage.



— Quels sont vos ordres, maître ?

— Nous lèverons l'ancre aux premières lueurs du jour.

— Malgré le brouillard ?

— Oui, malgré le brouillard. Dites-moi, Pero Moniz, les hommes sont-ils inquiets ?

— Non, maître. Si vous le permettez, je dirai que vous avez agi avec sagesse, en faisant distribuer de l'eau-de-vie et des rations doubles. Ça les a remontés !

— Je suis content, dit Gil Eanes avec effort.

Une lassitude immense semblait l'accabler. Pendant de longues nuits, lorsque tout dormait, il avait fait et refait ses calculs. Maintenant que l'heure décisive approchait, il se sentait envahir par le doute. Il savait, de plus qu'il ne pourrait aller loin si le brouillard persistait...

Pero Moniz était silencieux. Il ne connaissait que trop bien le fardeau qui pesait sur ces jeunes épaules.

Un coup de vent secoua brusquement le navire. La flamme sembla pâlir dans la lanterne noircie. Bientôt, une lueur rose inonda l'étroite cabine. Le pilote posa une main ferme sur l'épaule de Gil Eanes, qui

leva lentement la tête, comme s'il sortait d'un rêve.

— Le soleil est déjà levé, maître, et la brise a chassé le brouillard. Par la Grâce de Dieu, nous doublerons le cap aujourd'hui encore !

Le capitaine sauta sur ses pieds. Ses yeux fiévreux cherchèrent ceux de Pero Moniz. Les deux hommes se regardèrent, sans mot dire. Puis le pilote sortit sur le pont, où les hommes l'attendaient.

En un clin d'œil, l'ancre fut levée, la grande voile triangulaire déroulée, puis la plus petite. La caravelle partit, légère et gaillarde, portée par ses deux ailes blanches. À gauche, dans le lointain, se dessinait la ligne vague de la côte.

Le bateau navigua rapidement, poussé par le vent favorable, toujours vers le Sud. Bien qu'il fût encore très tôt, le soleil était brûlant, et malgré la brise constante, les hommes ruisselaient de sueur. Le travail était dur : ils s'affairaient sans arrêt autour des cordages et des voiles, filant les écoutes quand le vent soufflait plus fort, les relâchant aussitôt pour ne pas diminuer la vitesse. La moindre négligence pouvait faire chavirer l'embarcation à la quille si peu stable.

Soudain, une étrange inquiétude s'empara des marins. De temps à autre, l'un d'eux s'approchait du bastingage et, se protégeant les yeux de la main, scrutait la ligne de la terre, qui tremblotait au loin comme un mirage. Puis il retournait furtivement à sa besogne, chuchotant quelques mots à l'oreille de ses camarades. Bientôt, les murmures se transformèrent en exclamations à peine retenues, et lorsque Pero Moniz apparut sur le pont, un groupe de marins se détacha et s'approcha du pilote.

— Nous prenons le large ! s'écrièrent-ils. Bientôt les courants saisiront ce bateau, et nous périrons tous, engloutis par les remous monstrueux ! Nous ne voulons pas nous éloigner de terre. Jamais encore un bateau ne l'a fait !

Gil Eanes était déjà aux côtés du pilote, lorsque l'équipage appuya ces mots d'un grognement menaçant.

— Écoutez-moi bien, lança-t-il d'une voix vibrante de colère. Nous faisons route vers le large parce que nous approchons du cap Bojador, où l'eau est si peu profonde que nous risquerions d'échouer. S'il y a des courants, eh bien, nous les vaincrons ! Et je défie n'importe quel monstre de nous barrer le passage. Au nom de Dieu et du roi, à vos postes !

Malgré eux, les hommes obéirent. Mais leurs regards terrifiés ne quittaient pas la mer, qui devenait de plus en plus agitée à mesure qu'ils gagnaient le large. Le jeune capitaine lui-même ne quitta plus le pont, se tenant vigoureusement au bastingage, afin de ne pas être entraîné par les lames. À chaque instant, les vagues grossissaient. Elles se levaient à la proue de la caravelle en montagnes glauques et

terribles, puis se répandaient avec fracas en écume blanche sur le pont. Les voiles mouillées claquaient un instant, puis l'embarcation reprenait sa course. De sa main libre, le capitaine désignait le cours au gabier qui, à son tour, criait l'ordre au timonier enfoui dans le gaillard d'arrière.

Entouré par la mer bouillonnante, le visage fouetté par le vent, Gil Eanes sentait au plus profond de son être cette même foi qui guidait Don Henrique. Il était sûr, maintenant, qu'il conduisait son navire sur la bonne route, et qu'après avoir contourné le cap fabuleux, il retrouverait la terre ferme. Dans sa pensée, il revoyait pour la centième fois la carte rudimentaire qu'il s'était tracée. D'abord vers l'Ouest, puis vers le Sud, et enfin vers l'Est. Là, ce serait la fin de son voyage, la fin de toutes ses peines, la confirmation de toutes ses certitudes ! Et à mesure que la caravelle avançait à pleines voiles dans ces eaux tourmentées, Gil Eanes levait la main pour indiquer la route.

Le soleil était maintenant à sa droite, encore haut, mais terni par une brume légère. Les hommes de l'équipage jetaient toujours des regards horrifiés autour d'eux, comme s'ils s'attendaient à voir surgir des ondes un de ces monstres légendaires...

Gil Eanes leva la main :

— Changez de route ! Vers l'Est !

Quand le soleil fut derrière eux, les hommes comprirent soudain qu'ils naviguaient de nouveau vers la terre. Leurs visages se détendirent, et ce fut avec une ardeur redoublée qu'ils se mirent à l'œuvre.

Le reste se passa comme dans un rêve. Le soleil descendait lentement vers l'horizon lorsque Gil Eanes fit hisser le gabier, dans son tonneau, à l'extrémité du mât. Peu de temps après, le cri : « Terre ! » résonna dans l'air redevenu tranquille. Le jeune capitaine se signa et tous, autour de lui, se recueillirent en silence. Puis ils se regardèrent, heureux et surpris à la fois. Où étaient donc ces horreurs et ces dangers effroyables ? N'était-ce donc vraiment que des fables ?

Et au crépuscule, lorsque le batelet fut descendu sur l'eau transparente, et le premier groupe d'hommes débarqué, encore une des légendes mourut : ils n'avaient point découvert un désert, mais un sol fertile et débordant de végétation.

De retour au royaume, Gil Eanes fut accueilli avec tous les honneurs. L'Infant Don Henrique attendait avec impatience son fidèle serviteur. Celui-ci lui raconta en détail les péripéties du voyage, comment ils avaient doublé le cap Bojador, et à la fin, il ajouta :

— Pour vous prouver, Sire, que nous avons touché terre et même débarqué, je vous en rapporte ces fleurs que nous appelons, en ce royaume, Roses de sainte Marie.

Oui, seulement des fleurs. Mais elles symbolisent la fin d'une

légende et servent de préface à l'un des plus beaux chapitres de l'Histoire du monde.



Né pour être riche



DANS un village, vivait un cordonnier qui travaillait sans relâche tout le long du jour, et souvent même de la nuit. Il était adroit et connaissait son métier, et il n'avait pas son pareil, vingt lieues à la ronde, pour ressemeler de vieilles bottes qui entraient dans son échoppe, trouées et grimaçantes, et en ressortaient comme neuves. Mais quoi qu'il fît, la fortune ne lui souriait guère.

Le sou qu'il épargnait était vite dépensé, car il avait nombreuse famille ; si ce n'était pas la note de l'épicier qu'il fallait payer d'urgence, c'était celle du docteur ; s'il arrivait à épargner quelques écus, le cuir montait de prix... C'était à désespérer !

Tout près de chez lui, habitait un vieux monsieur, fort estimé des riches et des pauvres, qui aimait se promener tous les matins dans le village, s'arrêtant de-ci de-là, pour faire un brin de causerie ; il avait toujours une gentillesse à dire ou un conseil à donner à ceux avec qui il s'entretenait, et des bonbons pleins les poches pour les enfants.

Son petit tour le conduisait toujours à l'échoppe de notre cordonnier.

— Bien le bonjour, lui disait le monsieur en s'arrêtant, appuyé sur sa canne. Comment vont les affaires ?

— Mal, très mal, monsieur ! répondait le cordonnier. Je me tue à battre du cuir et à coudre des semelles, mais les petits crient famine ! À quoi me sert de travailler, si je ne suis pas né pour être riche ?

Le vieillard riait alors doucement.

— Travaille, travaille ! La fortune viendra bien un jour frapper à ta porte...

— Je n'y crois point ; je ne suis pas né pour être riche..., répétait l'homme en haussant les épaules.

Et toutes les fois, c'était le même dialogue. Mais, en effet, le cordonnier ne prospérait pas, malgré toute la peine qu'il se donnait.

Un jour, le vieux monsieur, en revenant de sa promenade, se mit à réfléchir.

— Ce diable d'homme travaille vraiment avec courage ; il mérite tout de même une récompense. Et puisque la fortune ne veut pas aller le trouver de bon gré, je me chargerai de la bousculer un peu... Il n'y a pas de mal à forcer le destin, quand c'est pour le bien d'autrui. »

Tout emporté par son projet, il hâta le pas. Une fois chez lui, il prit le plus gros pain qu'il trouva dans la cuisine, lui fit une entaille à peine visible, et y enfonça, l'un après l'autre, dix écus l'or. Puis il sonna son valet.

— Va porter ce pain au cordonnier, dit-il. Et souhaite-lui bon appétit de ma part !

« Demain, pensa-t-il, je ne t'entendrai plus dire que tu n'es pas né pour être riche ! »

Le cordonnier reçut le pain avec gratitude et en remercia mille fois le valet.

— Comme il est beau, et blanc, et bien cuit ! dit-il à sa femme. Il y a longtemps que nous n'en avons pas goûté de cette qualité-là.

Puis, après une hésitation, il ajouta :

— Sais-tu une chose ? J'ai idée que nous devrions l'offrir à M. le docteur qui a guéri notre cadet... Oui, c'est ce que nous allons faire !

La femme fut très contente de la décision prise par son mari. Elle enveloppa soigneusement le pain et alla le porter elle-même chez le médecin.

Le lendemain, le vieux monsieur se dirigea vers l'échoppe du cordonnier, se réjouissant d'avance à l'idée de voir sa figure toute souriante.

« C'est tout de même un brave homme, pensa-t-il en l'entendant frapper son cuir avec ardeur. Un autre, à sa place, aurait abandonné le travail. »

— Eh ! Bien le bonjour ! s'écria-t-il en le voyant brandir son marteau. Comment vont les affaires ?

— Bien le bonjour, répondit l'homme. Les affaires vont de mal en pis.

Et il ajouta tristement :

— À quoi bon travailler, si je ne suis pas né pour être riche ?

Le monsieur resta interloqué.

— Dis-moi : n'as-tu pas reçu le pain que je t'ai envoyé hier ?

— Si fait, monsieur, et grand merci !

— L'as-tu mangé ? interrogea-t-il, anxieux.

— N...non, fit l'homme en baissant la tête.

Et il lui raconta ce qui s'était passé.

Le bon monsieur s'en alla sans mot dire.

— Voilà une de ces choses incroyables, mais qui, heureusement, n'arrivent qu'une fois ! Je vais de nouveau tenter le sort, et nous verrons bien si la fortune n'entrera pas chez notre honnête ami.

Il prit encore dix pièces d'or, les enfonça dans les fentes d'une grosse bûche, qu'il fit remettre au cordonnier.

— Quelle bûche magnifique ! s'écria celui-ci lorsque le valet la déchargea, à grand-peine, devant l'échoppe. Nous aurons du bois pendant bien des jours ! Dites à votre maître que je lui suis profondément reconnaissant !

Comme il traînait l'énorme bûche à l'intérieur, le boulanger vint à passer.

— Hé là, maître cordonnier ! cria-t-il. Donnez-moi cette bûche, et je vous bifferai votre dette du mois passé ! Je suis justement à court de bois, et ainsi nous nous rendrons service mutuellement.

Le cordonnier fut bien obligé d'y consentir et lui céda tristement sa belle bûche.

— Alors, comment vont les affaires aujourd'hui ? lui demanda le monsieur, à peine l'eut-il aperçu, frappant du cuir à tour de bras.

— Bien mal, bien mal ! soupira le brave homme.

— N'as-tu pas reçu la bûche que je t'ai fait remettre hier ?

— Si, monsieur. Mais lorsque j'allais la rouler dans mon échoppe, le boulanger est venu la réclamer, car je lui devais un mois de pain. Je ne pouvais pas lui dire que non ! Je suis bien marri de vous avoir fait de la peine..., ajouta-t-il en voyant l'air navré du voisin.

— Il me semble que tu as raison de te plaindre de ce que tu ne sois pas né pour être riche..., dit alors le monsieur. Le pain et la bûche que je t'ai envoyés contenaient l'un et l'autre dix écus d'or ! Si je voulais te faire du bien maintenant, je n'en aurais même plus les moyens, et je n'ai que quelques sous sur moi... Je peux seulement te donner ce morceau de plomb que j'ai trouvé, tout à l'heure, sur la route. Ce n'est que peu de chose, mais qui sait ?

Le cordonnier le remercia de toutes ses bonnes intentions et se remit courageusement au travail, après avoir jeté le morceau de plomb dans un tiroir.

Cette nuit-là, comme sa femme et lui étaient déjà couchés, on frappa à la porte. Elle se leva et alla ouvrir, une bougie à la main.

— Ah ! ma bonne voisine ! s'écria-t-elle en reconnaissant la femme du pêcheur qui habitait juste à côté. Que vous arrive-t-il ?

— Pardonnez-moi de vous déranger à cette heure tardive, s'excusa celle-ci. Mais mon homme doit partir pour jeter ses filets, et il vient de s'apercevoir qu'il lui manque un morceau de plomb. N'en auriez-vous

pas un bout que vous pourriez me donner ?

Le cordonnier se rappela le cadeau que le vieux monsieur lui avait fait ; il se leva, prit le plomb dans le tiroir et le lui donna.

De bon matin, lorsqu'il ouvrit les volets, la femme du pêcheur accourut, un gros poisson à la main.

— Je vous guettais, voisin, pour vous offrir ce poisson que vous pourrez manger au déjeuner. Mon homme a fait une belle pêche, grâce à vous, car sans le plomb il n'aurait pu aller jeter ses filets.

Le cordonnier accepta le poisson et le porta à sa femme, qui voulut tout de suite l'apprêter : un pagre de cette taille leur ferait bien deux repas !

Comme elle le nettoyait, elle lui trouva une grosse pierre dans le ventre, quelque chose qui ressemblait à un bouchon de carafe, tout facetté. Elle appela les enfants et la leur donna pour jouer. Le bouchon de verre brillait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et les petits s'amusèrent la journée durant à le faire miroiter au soleil.

Quand sonna l'heure d'aller au lit, chacun des enfants voulut dormir en tenant la pierre dans sa main. Comme il ne pouvait les satisfaire tous, le père décida de n'en satisfaire aucun, et il plaça le morceau de verre sur la table, hors de leur portée.

Mais à la lumière vacillante de la bougie, l'objet brillait tant et avec un éclat si extraordinaire, que le cordonnier s'en étonna.

— Du verre, ça ne reluit pas comme ça, fit-il remarquer à sa femme. Demain, j'irai le porter chez maître orfèvre, qui saura bien me dire s'il vaut quelque chose, puisqu'il s'y connaît en pierres.

Là-dessus, il s'endormit tranquillement.

Au premier coup d'œil que l'orfèvre jeta au bouchon de verre, il ne put retenir une exclamation.

— Homme ! où as-tu donc trouvé cela ? C'est une pierre précieuse...

Et, lorsqu'il l'eut examinée plus soigneusement :

— Elle est si précieuse même, que je n'ai pas assez d'argent pour te l'acheter. Mais, si tu veux, j'irai la montrer au roi, car lui seul peut se payer un tel joyau !

— Bien sûr, dit le cordonnier, tout tremblant d'émotion, je vous en saurai fort gré !

Quelques jours plus tard, le trésorier du roi vint lui remettre un sac plein de pièces d'or. Il y en avait tant et tant, que le cordonnier et sa femme mirent tout un jour à les compter.

Le bonhomme put enfin réaliser tous ses rêves. Il s'acheta une jolie boutique sur la place du marché, une maison confortable et beaucoup de champs.

Et un jour, le vieux monsieur, qui avait été absent du pays pendant quelques mois, rentra au village. Pour ne pas perdre ses bonnes habitudes, il alla faire sa promenade quotidienne.

Comme il passait devant l'échoppe du cordonnier, il vit que les volets en étaient clos et qu'elle semblait déserte.

— Où est donc notre cordonnier ? demanda-t-il à un voisin. Est-il parti ?

— Ne savez-vous donc pas, monsieur ? Le cordonnier est soudain devenu fort riche, et maintenant il habite et travaille dans le centre du village. Sa boutique est sur la place du marché. Allez le voir, monsieur, il en sera bien content !

— Ah ! larron ! se dit le vieillard. Je vais te rendre une visite que tu n'oublieras pas ! Et dire que je t'ai tout bonnement cru, quand tu disais que tu n'avais point gardé le pain et la bûche ! Je n'aime pas qu'on se moque de moi, et tu vas en entendre de bonnes !...

Il alla résolument trouver le cordonnier. Celui-ci le reçut les bras ouverts, rayonnant de bonheur :

— Comme je suis heureux de vous voir, monsieur ! s'écria-t-il. Quand je pense à tout ce que vous avez imaginé pour leurrer Dame Fortune dans ma pauvre demeure !... Et figurez-vous qu'elle s'est fait attraper avec un vilain morceau de plomb !

Alors, il lui raconta toute l'affaire.

— Je te disais bien que tu n'étais pas né pour être pauvre ! dit le bon monsieur en s'en allant.

Et il ajouta tout bas, pour son propre compte :

— ...et ça t'apprendra, vieux drôle, à vouloir mettre le nez dans les affaires de Dame Fortune...



La légende des amandiers



DANS la ville de Loulé vivait une fois un émir appelé Ismaïl ben Abdala. De son père, de pieuse mémoire, il avait hérité la taille élancée et le courage ; de sa mère, dont le souvenir l'accompagnait toujours, il avait appris à penser avec son cœur. Aussi, n'avait-il pas son égal sur le champ de bataille ; mais aussitôt la lutte achevée, il faisait preuve de la plus grande justice envers les prisonniers et les blessés ennemis.

Son renom avait été porté bien au-delà des frontières de son petit royaume. Pour s'attirer ses bonnes grâces, les chefs des pays voisins, tant chrétiens que mahométans, le comblaient d'égards, et même les guerriers venus du nord de l'Europe, qui longeaient la côte de l'Atlantique dans leurs drakkars(4), en quête d'une proie facile, ne l'avaient jamais attaqué. Au contraire : ils payaient avec largesse le privilège de se ravitailler dans l'un de ses ports.

Les cadeaux des Vikings étaient toujours attendus avec une grande curiosité. Ces hommes étranges ne se contentaient pas d'apporter des fourrures ou d'autres objets précieux : ils semblaient vouloir dépasser leurs amis orientaux en splendeur et en imagination.

Aussi l'émir fut-il agréablement surpris lorsque son vizir lui annonça que les hommes du Nord avaient débarqué au lever du jour, que des chevaux leur avaient été envoyés, et qu'ils ne tarderaient pas à arriver.

Ismaïl, plus impatient qu'il ne voulait le laisser paraître, monta sur la terrasse du donjon. Construite sur une colline, Loulé, la ville-forteresse, se dressait comme une île solitaire dans un océan de champs poussiéreux et ne semblait rattachée au reste du monde que

par une étroite route blanche bordée de figuiers, dont le tronc et les branches, torturées par le vent, rampaient sur le sol gris.

Bientôt, le jeune émir distingue au loin le groupe des Vikings qui avançait. Des lueurs dorées dansaient dans l'air flamboyant de chaleur : comme d'habitude, les guerriers portaient leurs plus belles armes, mais ils semblaient être très nombreux cette fois-ci.

À mesure que le cortège approchait, Ismaïl put voir qu'il ne s'était pas trompé ; il compta bien une cinquantaine d'écus rouges en tête du groupe qui atteignait déjà les murailles de la ville.

L'émir descendit alors de la terrasse, traversa les salles fraîches aux voûtes sonores qui s'étagaient dans la grande tour et émergea dans la cour intérieure, au pied du donjon. Là il s'arrêta un moment à l'ombre des arcades, pour habituer de nouveau ses yeux au soleil aveuglant qui jouait sur l'eau calme du bassin occupant le centre de la cour.

Des formes blanches glissaient, silencieuses, dans l'ombre, préparant la réception des nouveau-venus, selon les rites de l'hospitalité arabe. Des bains aromatiques attendaient déjà les voyageurs dans une salle voisine, ainsi que du thé à la menthe et des fruits. L'arôme de la « harira » (soupe aux cent épices) flottait dans l'air, venant des cuisines où des mets succulents grésillaient sur les brasiers. Les musiciens étaient aussi à leur poste, jouant et chantant quelque part, à l'abri du soleil. Aucun détail n'avait été négligé pour recevoir les hôtes de l'émir.

Ismaïl attendit longtemps, lorsqu'enfin une porte s'ouvrit au fond de la cour et le maître de cérémonies entra, suivi des Vikings. L'émir ne put s'empêcher d'admirer la beauté sauvage de ces géants hirsutes, et pendant un instant il arriva même à en oublier leur familiarité bruyante et leur ignorance presque totale des moindres règles de la courtoisie. Pour cacher son saisissement, il s'empressa de leur souhaiter la bienvenue dans leur propre langue, qu'il parlait très bien.

Après l'échange des salutations, le maître de cérémonies conduisit hôte et convives à leurs places sur le long tapis, où se dressaient déjà des pyramides de fruits, des plats délicatement préparés et où le thé fumait dans les verres.

Le repas fut égayé de musique et de chants, tandis que des danseuses évoluaient gracieusement autour du bassin, légères comme des papillons. Les Vikings manifestaient leur enthousiasme avec force tapage, battant la mesure de leurs grosses mains velues, essayant d'entonner un air, la bouche pleine. Nullement intimidés par la désapprobation silencieuse de l'émir, ils faisaient tous les frais de la conversation.

Peu à peu, ils se calmèrent. Le repas approchait de sa fin ; les mets lourds et la chaleur de midi étourdisaient les hommes du Nord qui se turent un à un, vaincus par une lassitude irrésistible.

L'émir se leva enfin et, précédant ses hôtes, les mena dans le salon des ambassadeurs. La pièce était ample comme une nef d'église et ses murs, percés d'arcs en forme de fer à cheval, donnaient sur les balcons, laissant entrevoir les champs arides et secs.

Ismaïl s'était arrêté au milieu de la salle, et le chef des Vikings s'approcha de lui.

— Le moment est enfin venu, dit-il. Permets-moi de donner mes ordres, Ismaïl ben Abdala, et je ferai déposer à tes pieds les cadeaux que j'ai choisis pour toi.

— Cette humble demeure est la tienne, fier guerrier, répliqua Ismaïl en s'inclinant. Donne tes ordres.

Aussitôt, un des Vikings sortit de la salle. Quand il reparut, l'émir avait déjà pris place sur son siège, à la gauche du chef. L'un après l'autre, les hommes défilèrent, apportant de gros paquets de fourrures et dix faucons du Groenland. Ces derniers, surtout, attirèrent l'attention d'Ismaïl, qui les examina en connaisseur. C'était un chasseur enthousiaste, et ces oiseaux si difficiles à obtenir représentaient une valeur inestimable. Les yeux brillants de plaisir, l'émir allait remercier le chef viking de ses riches présents, lorsqu'il s'arrêta soudain, le regard fixé sur la porte.

Une femme venait d'entrer, la tête et les épaules couvertes d'un voile.

— Voilà le dernier de mes cadeaux ! s'écria le chef viking, se levant et allant à la rencontre de la femme.

Il la conduisit devant Ismaïl et, d'un geste brusque, arracha le voile qui lui cachait le visage.

L'émir ne put retenir une exclamation, car devant lui se tenait une jeune femme aux longs cheveux blonds, aux yeux clairs, au teint transparent. Mais ce qui le frappa par-dessus tout, ce fut sa taille magnifique et svelte comme un sapin du pays des neiges, dont il avait parfois entendu parler. Ismaïl se leva lentement.

— C'est une fille de rois, dit le Viking d'un air entendu. Nous l'avons capturée il y a quelques mois à peine. Elle parle peu et se tient tranquille : elle deviendra bientôt une bonne esclave...

Mais l'émir écoutait à peine. Il n'avait pas besoin qu'on lui dise que cette jeune femme était de sang noble : Allah Lui-même l'avait couronnée reine en lui donnant ces cheveux d'or et ce port altier !

— ...son nom est Gilda, continua le chef viking, très content de voir que l'émir semblait impressionné. Je crois qu'elle te plaît... Eh oui, nos femmes sont d'une beauté différente ; et une princesse, alors, est une bonne acquisition pour n'importe qui !

Le chef viking, s'apercevant enfin que l'émir ne l'écoutait plus et, d'autre part, ayant hâte de retourner à ses bateaux, s'empressa de profiter de l'occasion pour faire ses adieux.

Lorsque le silence retomba sur le palais, l'émir se trouva seul dans la salle déserte. Il hésita un moment, puis frappa dans ses mains. Un serviteur se présenta.

— Amène-moi la jeune femme. Je veux lui parler, ordonna l'émir.

Peu après, il se trouva de nouveau face à face avec la princesse. Jamais encore Ismaïl n'avait ressenti ce trouble étrange qui lui serrait le cœur en sa présence, et ce fut malgré lui qu'il se leva devant la jeune prisonnière, comme si une force secrète l'y obligeait.

— Je voudrais te savoir heureuse ici, lui dit-il enfin avec douceur. Et pour être heureuse, tu dois d'abord te sentir chez toi. Viens, continua Ismaïl, je vais te montrer le pays qui sera désormais ta patrie.

Il conduisit la jeune femme sur le balcon, et tous deux regardèrent en silence la ville blanche couchée à leurs pieds et la campagne aride qui se perdait au loin. La paix de ce paysage et la douceur de l'émir, qui serait pour toujours le maître de sa vie et de son destin, émurent profondément la princesse.

— Tu es bon, dit-elle simplement. Qu'Odin rende ton bras invincible et protège ton pays !

Surpris par le son de sa voix, Ismaïl la regarda et vit qu'elle pleurait. Lui prenant la main dans un élan de tendresse, il s'écria :

— Mon pays est aussi le tien, Gilda. Car j'ai décidé de te prendre pour femme : qu'Allah m'en soit témoin !

Les noces de l'émir et de la belle princesse furent célébrées peu après, en toute leur splendeur. Nuit et jour, pendant une semaine, les fêtes et les réjouissances battirent leur plein, tant au palais que dans le royaume entier.

Le bonheur des deux jeunes époux était au comble. Ismaïl ne se lassait pas d'observer la dignité tranquille avec laquelle sa femme acceptait son nouveau rôle : l'intérêt qu'elle témoignait pour le pays et le peuple qui lui étaient encore si étranges, la joie et la surprise qu'il lisait dans ses yeux, chaque fois qu'un des mille petits secrets de la vie quotidienne lui était révélé.

Maintenant, Gilda se réveillait le matin au chant monotone des laboureurs qui ouvraient des sillons interminables, penchés sur leurs lentes charrues. Le soleil était toujours aussi brûlant, mais l'air semblait plus léger et, vers le soir, la brise apportait les premiers nuages annonçant l'automne.

L'émir, tout à la joie de la chasse, partait souvent avec ses précieux faucons, avant le lever du soleil, pour ne revenir que le soir, harassé de fatigue, mais impatient de raconter à sa compagne les péripéties de ses longues randonnées. Gilda l'écoutait alors en souriant, le regard perdu, comme si le récit d'Ismaïl réveillait en elle le souvenir d'autres histoires de chasse qu'elle avait entendues quand la nuit et le froid groupaient la famille autour du feu énorme qui crépitait au centre du

hall(5)...

Peu à peu, le jeune émir s'aperçut de ce voile de tristesse qui semblait être descendu sur sa femme. Il vit avec douleur que ses joues avaient pâli, que la joie ne faisait plus briller ses yeux. Seuls, ses cheveux n'avaient rien perdu de leur éclat ; mais au lieu de les porter comme une couronne, Gilda semblait maintenant accablée sous le poids de ses lourdes tresses d'or.

Pensant qu'il l'avait peut-être laissée seule trop souvent, Ismaïl n'alla plus à la chasse ; il délaissa même ses devoirs les plus pressants et refusa de quitter le palais. Mais malgré ses soins dévoués, Gilda languissait, et un sourire n'effleurait que très rarement ses lèvres muettes. Bientôt, elle refusa même de quitter sa chambre.

Au comble du désespoir, Ismaïl fit appeler tous les savants et les médecins de renom, leur promettant de vraies fortunes s'ils arrivaient à guérir sa femme du mal secret qui la consumait. Mais après quelques vaines tentatives, les hommes de science s'avouèrent confondus. Rien, selon eux, ne pourrait sauver la princesse.

L'un d'eux, cependant, s'attarda au palais. Il s'était pris d'amitié pour le jeune couple que menaçait un si cruel destin.

— Si seulement elle parlait, dit-il un jour à l'émir, j'arriverais sûrement à trouver la cause de son mal. Ce n'est pas son corps qui souffre, mais son esprit. Laisse-moi essayer encore une dernière fois.

— Fais tout ce qui est en ton pouvoir, ô sage des sages ! Si tu arrives à la sauver, tu m'épargneras aussi, car je ne pourrais pas vivre sans elle..., murmura Ismaïl, la voix étranglée par l'émotion.

Le savant resta longtemps aux côtés de la jeune malade. Il faisait déjà nuit lorsqu'il la laissa enfin, pour aller trouver Ismaïl.

— Sans s'en rendre compte, elle m'a avoué son mal, mon ami. Et tu es le seul à pouvoir lui porter remède !

— Comment ? s'écria l'émir. N'a-t-elle pas été heureuse auprès de moi ?

— Si, répondit le savant, et c'est là justement le problème. Elle languit loin de son pays et ne pense qu'à cette belle neige blanche qui, en hiver, recouvre les campagnes de sa terre natale. Mais elle refuse de te quitter pour rentrer dans sa patrie. Ma mission est terminée. C'est à toi, maintenant, de trouver le remède. Et qu'Allah tout-puissant t'inspire, car ta femme ne vivra que jusqu'à l'hiver prochain, ajouta-t-il tristement.

Ismaïl se désespéra à ces nouvelles. Comment pouvait-il apporter de la neige en Algarve, que le soleil ferait fondre en quelques secondes à peine ? Plus il y réfléchissait, plus la solution du problème lui semblait impossible à trouver. Enfin, accablé de fatigue, il se laissa glisser sur le tapis et s'endormit aussitôt.

Ce fut ainsi que son vizir le trouva le lendemain matin. Inquiet, il

secoua son maître.

— Réveille-toi, Ismaïl, le soleil est déjà haut !

L'émir ouvrit les yeux, puis les referma, détournant soudain la tête.

— C'est la fin, Ali..., dit-il avec désespoir. Il me faut de la neige pour sauver la vie de Gilda ! Et où trouver de la neige qui ne fond pas sous ce soleil impitoyable ? Dis-moi, où la trouver ? s'écria-t-il en un sanglot.

Ali ne comprit rien à ces phrases incohérentes, mais comme il était patient et habile, il eut vite fait de savoir tout ce que le sage avait confié à l'émir.

— De la neige qui ne fond pas..., dit Ali en pensant tout haut. Cherchons un peu...

— J'ai cherché toute la nuit, Ali. C'est inutile ! s'écria le jeune homme avec amertume.

— Tu es trop malheureux pour pouvoir te servir de ta tête, Ismaïl. Permets-moi de t'aider. Je crois que j'ai une idée...

— Fais comme tu voudras. Mais seule la magie pourra nous sauver, dit Ismaïl avec lassitude.

Ali laissa l'émir à ses tristes pensées et disparut.

Le soir venu, il était de retour. Rayonnant de bonheur, il se présenta devant son maître.

— J'ai trouvé, Ismaïl ! Je te promets que l'hiver prochain l'Algarve sera couverte de neige... Écoute-moi bien : le printemps s'annonce déjà...

Et il raconta tout son plan à l'émir.

Printemps et été ne furent qu'une longue souffrance pour la pauvre princesse malade. Elle ne quittait plus son lit, et seulement de loin en loin jetait un regard éteint vers la fenêtre ensoleillée de sa vaste chambre. Mais bien vite, elle cachait son pauvre visage tiré dans ses mains et pleurait en silence. Elle ne s'animait qu'un peu lorsque Ismaïl passait de longues heures à son chevet, lui racontait les souvenirs de son enfance turbulente et ses premiers exploits sur le champ de bataille. Par tous les moyens, il essayait de communiquer à sa compagne la joie que le plan d'Ali avait fait naître en lui, sans cependant rien trahir de son secret.

Mais Gilda se mourait, et Ismaïl pria Allah de toutes ses forces pour qu'il la maintînt vivante jusqu'en hiver.

Les laboureurs ne retournèrent pas aux champs cet automne-là, mais la malade ne s'en était pas aperçue. Elle semblait simplement guetter le ciel plus souvent que d'habitude, comme si elle sentait déjà dans l'air tiède un signe précurseur de l'hiver. Terrifié, Ismaïl la voyait dépérir à vue d'œil et se demandait si sa fin n'était pas proche.

Un matin, Ali réveilla son maître, tremblant d'émotion.

— Allah a écouté notre prière, Ismaïl, bégaya-t-il.

L'émir se leva d'un bond et courut à la chambre où reposait Gilda. Elle avait les yeux grands ouverts et se tenait si immobile que, pendant un instant d'horreur, Ismaïl crut qu'il était venu trop tard. Mais en l'entendant entrer, elle tourna la tête. Soulagé d'un poids immense, l'émir la prit dans ses bras : comme elle était devenue frêle et légère, pauvre princesse dépaycée !...

Ismaïl ouvrit la fenêtre et sortit sur le balcon.

— Regarde, Gilda, la neige est tombée cette nuit !

Muette d'étonnement, la jeune femme parcourut des yeux la campagne toute blanche. Un sanglot souleva alors sa poitrine et elle pleura de bonheur, comme si elle venait de s'éveiller d'un long et douloureux cauchemar.



— Regarde, Gilda, la neige est tombée cette nuit !

Mais ce que la princesse prenait pour de la neige, ce n'étaient que les fleurs blanches qui couvraient les innombrables amandiers qu'Ismail avait fait planter dans tous les champs, jusqu'aux frontières du royaume.

L'émir et sa compagne vécurent désormais heureux. Et bien que le temps ait estompé leur souvenir dans la mémoire du peuple, les amandiers refleurissent tous les ans et, comme par magie, couvrent l'Algarve de neige parfumée.

Le sermon et les noix



TOUS les dimanches, bien avant que les premières cloches aient appelé les fidèles à la messe, on pouvait voir le curé de Cantomil sortir du presbytère pour aller à son église. Mais au lieu de prendre le chemin qui l'y conduirait en quelques minutes, il faisait un long détour. Que le temps fût beau ou que la pluie tombât, l'itinéraire restait toujours le même : c'était sur ce trajet qu'il aimait préparer son sermon.

Il en puisait les idées à même la nature, parmi les champs et les fleurs, les oiseaux, les petits enfants et les hommes qui le saluaient, en s'étirant, sur le pas de leur porte. Comme eux, le curé était un paysan, un fils de la terre ; il connaissait leurs soucis et, mieux que quiconque, tous leurs menus défauts : il les aidait pour les uns et leur prêchait sur les autres.

Comme il leur parlait dans un langage qu'ils comprenaient, sur des choses qui leur allaient droit au cœur, les bonnes gens accouraient de loin pour l'écouter et lui demander conseil.

Un de ces dimanches, alors que le curé passait près d'une maison, il entendit une vive dispute qui venait de l'intérieur : un homme et une femme se querellaient, sans doute, au sujet de quelque sottise, mais la voix de cette dernière montait forte et autoritaire. Soudain, la porte s'ouvrit, l'homme en sortit, un seau à la main, et commença à laver les carreaux.

« Si ce n'est pas malheureux, se dit le curé, qu'un homme se laisse ainsi mener par sa femme, et fasse des besognes qui ne lui sont pas destinées ! »

Et ce fut là-dessus qu'il décida de prêcher.



— Il était une fois une jeune femme qui n'aimait guère travailler, mais savait bien faire travailler les autres pour elle, commença le curé. Un homme la demanda en mariage. Mais le père de la jeune fille le prévint qu'elle ne serait pas une bonne épouse, car elle était paresseuse et aimait trop tenir la queue de la poêle.

— Ne vous tracassez pas, lui dit le prétendant. Je m'en chargerai.

» Ils se marièrent et, le lendemain matin, le mari alla travailler au champ, laissant sa femme à ses besognes ménagères. Lorsqu'il revint, le soir, il la trouva assise au coin du feu, les bras croisés.

— Qu'as-tu fait pour notre souper ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas fait de souper. Si tu veux manger, tu n'as qu'à le préparer toi-même.

— La vaisselle n'est pas rangée, observa-t-il alors.

— Je ne l'ai pas lavée. Me prends-tu pour une servante ? Va la laver toi-même !

— Le plancher n'a pas été balayé...

— Tu n'as qu'à le balayer toi-même !

» Le mari balaya la maison, lava la vaisselle, prépara le souper et s'assit à table, tout seul.

» À la première bouchée, il dit : celle-ci est pour qui a balayé ; à la deuxième : celle-ci, pour qui a lavé la vaisselle ; à la troisième : celle-ci, pour qui a préparé le souper. Et il continua, jusqu'à ce qu'il eut tout mangé.

» Ils allèrent se coucher. Le lendemain, tout se passa de la même façon.

» Mais quand il rentra le troisième jour, il trouva la maison propre, la vaisselle lavée et rangée et le souper prêt et appétissant. Tous deux mangèrent de bon cœur.

» Un jour, le père de la femme résolut d'aller visiter le jeune couple, pour voir comment les choses marchaient. De loin, il aperçut sa fille assise sur le pas de la porte, filant activement.

— Te voilà bien appliquée ! s'écria-t-il en approchant.

— Oui, père, lui répondit-elle sans lever les yeux, car dans la maison de cet homme, qui ne travaille ni n'obéit, ne mange pas non plus ! »

Le curé fit une pause, puis il reprit :

— Dans cette paroisse, malheureusement, les choses ne se passent pas ainsi. Il y a des hommes qui se laissent mener par le bout du nez, ce qui est contraire aux commandements des Saintes Écritures !

» Cette année, les noix abondent dans le jardin du presbytère et j'en promets un sac plein à l'homme qui me prouvera que c'est lui qui tient les rênes du ménage. Que celui qui me l'affirme en conscience vienne donc me trouver ce soir, pour chercher son dû. »

Un murmure courut dans l'église, et on entendit dire à l'un des assistants :

— Ces noix m'appartiennent ; et personne, du moins dans cette paroisse, ne me les barbotera !

L'homme qui parlait ainsi était marié et connu comme fort grognon. Il traitait sévèrement sa femme et personne chez lui n'osait ouvrir le bec en sa présence. Aussi trouva-t-on qu'il y avait vraiment droit.

Le soir venu, il se présenta au presbytère.

— Me voilà, monsieur le curé. Personne ne pourra dire que je ne mérite pas les noix que vous avez promises !

— En effet, c'est bien ce qu'on m'a rapporté à ton sujet. Viens donc emplir ton sac.

L'homme suivit le curé, prit le sac qu'il avait sous le bras, l'ouvrit et commença à y jeter les noix.

— Tu n'en avais donc pas un plus grand chez toi ? demanda le prêtre.

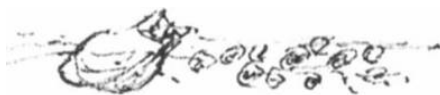
— Dame oui, monsieur le curé...

— Alors, pourquoi ne l'as-tu pas pris ?

— Hier matin encore, je l'eus sous la main, monsieur le curé. Puis, comme ma femme allait rentrer, j'ai vite mis la maison en ordre ; et aujourd'hui je...

— Ah ! filou ! s'écria le saint homme, au comble de l'indignation. Vide-moi tout de suite ce sac. Et hors d'ici, ouste !...

Et ce fut ainsi que l'homme perdit un beau sac de noix.



La petite hache



U devrais prendre femme, dit un matin une paysanne à son fils. Avant que le Bon Dieu ne m'appelle à lui, je voudrais te savoir établi et heureux. Mais ne te presse pas, choisis avec soin.

Le jeune gaillard à qui ces mots étaient adressés, trouvait que sa mère raisonnait fort bien. Quoiqu'il n'eût encore pensé sérieusement au mariage, il avait souvent déjà jeté maint regard appréciatif sur les filles robustes et bien bâties qui travaillaient à ses côtés dans les champs et savaient manier la houe ou la serpe tout aussi bien qu'un homme.

Il promit à sa mère d'y réfléchir sérieusement et la quitta pour aller travailler.

Chemin faisant, il essayait de fixer son choix. En y pensant comme ça, bien entendu, elles changeaient toutes d'aspect. Il y avait, par exemple, la Marie, une brave fille dévouée à sa vieille mère ; ou la Rose, qui chantait si joliment. Mais l'une était vraiment trop grasse, et l'autre plaisantait trop avec les gars. Toutes avaient leur petit défaut.

Enfin, il se décida pour la fille d'un rude bonhomme dont la ferme était au-delà du village. Il trouvait la petite à son goût, et si elle voulait de lui, l'affaire serait vite décidée.

Elle voulut bien de lui, et les noces furent fixées pour le dimanche après la foire de la Saint-Jean.

La veille du grand jour, les parents de la fiancée offrirent un banquet en l'honneur du jeune couple, comme c'était la coutume dans le pays. Amis et voisins avaient été invités. Aucune pièce ne pouvant contenir

une telle foule, des tables furent mises bout à bout et dressées devant la maison, à l'ombre d'un pin énorme. Des planches, posées sur des tonneaux, tenaient lieu de bancs, les chaises n'étant que pour les convives de qualité. Sur la nappe, bordée de dentelle au crochet, les assiettes en faïence fleurie s'alignaient ; des gobelets à anse et des brocs, pleins jusqu'au bord d'un vin rouge et épais, occupaient le centre de la table, laissant à peine assez de place aux longs pains croustillants et aux miches de maïs, encore toutes saupoudrées de farine.

Haletant dans son corsage raide, qui avait appartenu à son aïeule (que Dieu ait son âme !) et était devenu un tantinet serré avec le temps, la mère de la fiancée trottait de la table à la cuisine, claquant ses mules brodées.

— Nous ne serons jamais prêtes à temps..., se lamentait-elle. Ah ! Jésus, il y a des mouches partout ! Vite, un napperon pour couvrir le gobelet de M. le curé.

Mais tout finit par s'arranger. Les premiers convives arrivaient dans leur carriole, les hommes en habits soigneusement brossés, les femmes en jupes bouffantes, colliers d'or et fichus de soie.

La bruyante compagnie fut bientôt au complet, et aussitôt que M. le curé s'assit à la place d'honneur qui lui avait été réservée à côté de la fiancée rougissante, on apporta la soupe.

Les assiettes s'emplirent et les brocs se vidèrent. Le premier plat fut accueilli avec des claquements de langue : de la morue blanche et bien assaisonnée, garnie de cœurs de choux tendres et de pommes de terre farineuses, le tout arrosé d'huile dorée.

— Il n'y a plus de vin ; va en chercher, mon enfant, dit la maîtresse de maison.

La jeune fille se leva avec empressement et entra dans la maison, un broc vide dans chaque main. Elle se dirigea droit au cellier et soupira d'aise en sentant la fraîcheur soudaine caresser son visage échauffé. Ouvrant le robinet du tonneau, elle plaça l'un des brocs dessous, et pendant que le vin coulait librement, elle devint pensive.

Demain était son grand jour. Pour la première fois, elle habiterait sa propre maison...

« Si j'allais y jeter un petit coup d'œil », se dit-elle.

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Oubliant le vin qui montait dans le broc, elle sortit en courant par la porte du fond et se trouva dans la cour. À droite, adossée à celle de ses parents, était sa propre maison. Elle entra et alla d'abord vers la grande pièce du fond, dont elle pensait faire sa chambre à coucher.

— Dans ce coin, pas trop loin de la fenêtre, je ferai mettre le lit, murmura-t-elle, comme si elle expliquait à une amie imaginaire l'ameublement de la pièce. Là sera le lavabo, et au fond, la grande

armoires à glace.

Elle leva les yeux au plafond et, soudain, tressaillit. Une petite hache était suspendue à l'une des poutres et la jeune femme ne pouvait en détourner le regard.

« Demain, je me marierai, pensa-t-elle. J'aurai bientôt un enfant. Il couchera dans un berceau à côté de mon lit. Mais juste au-dessus du berceau, il y aura cette affreuse hache. Elle tombera sûrement, tôt ou tard, et lui brisera la tête ! »

À cette idée, elle pleura amèrement.

Sa mère, cependant, étonnée de ne pas la voir revenir, décida d'aller la chercher. En entrant dans le cellier, elle vit qu'il n'y avait personne, quoique le vin coulât toujours, débordant du broc. Au lieu de fermer le robinet, la bonne femme se mit à chercher sa fille et la trouva enfin, pleurant à chaudes larmes.

— Qu'as-tu donc, voyons ? Les invités attendent !

— Oh ! cela m'importe peu, ma mère ! Écoutez plutôt : demain, je vais me marier. Bientôt j'aurai un enfant, qui dormira dans un joli berceau à côté de mon lit. Voyez-vous cette petite hache au plafond ? Eh bien, elle lui tombera sur la tête et le tuera !

— C'est vrai, tu as raison, ma pauvre fille. Quel grand malheur va s'abattre sur cette maison !

Comme personne ne revenait avec les cruches pleines, le père résolut à son tour d'aller chercher femme, fille et vin.

Mais lui aussi trouva le cellier vide et la cruche débordante, au milieu d'une grande flaque rouge.

« Où qu'elles peuvent bien s'être fourrées ? » se demanda l'homme, sans même penser à fermer le robinet. Il les chercha partout, à grands cris, et les trouva enfin, sanglotant dans les bras l'une de l'autre.

— Qu'arrive-t-il donc, mon Dieu ? demanda le père, qui n'aimait pas les scènes de larmes.

— Un malheur terrible, mon homme ! jeta la mère entre deux sanglots. Demain notre fille va se marier ; bientôt elle aura un enfant, qui dormira dans un joli petit berceau à côté du lit. Mais cette hache, juste au-dessus du berceau, tombera sur la tête du pauvre innocent et le tuera !

— Tu as raison, dit tristement le père. Quel affreux malheur !

Pendant ce temps, les invités n'avaient toujours pas de vin et manifestaient à grand bruit leur impatience.

— Je crois que c'est mon tour d'y aller, dit enfin le fiancé.

En entrant dans le cellier désert, son premier soin fut de fermer le robinet qui coulait toujours. Ensuite, il se mit à la recherche de sa fiancée et de ses parents. Guidé par les gémissements et les pleurs qui venaient de sa future demeure, il eut vite fait de les trouver tous les trois, noyés de larmes.

— Ah ! mon pauvre garçon, te voilà enfin ! s'écria l'homme tout remué. Demain vous allez vous marier, puis vous aurez un enfant. Vois-tu cette hache au plafond ? Elle tombera sûrement sur sa petite tête et le tuera. C'est ma fille qui s'en est aperçue : elle a vraiment du bon sens !

— Oh ! pour ça, vous avez raison ! répliqua le jeune homme. Aussi, vous pouvez la garder, votre précieuse fille. Moi, je m'en vais, et je ne reviendrai que le jour où je rencontrerai quelqu'un de plus stupide qu'elle !

Alors, tous les trois eurent vraiment de quoi se lamenter : fiancé parti, mariage rompu, fête terminée !

Sans même un mot d'adieu, le jeune homme s'en retourna chez lui.

Il marchait depuis longtemps, lorsqu'il croisa une femme qui portait une chandelle enfoncée dans le nez.

— Pourquoi vous mettez-vous une chandelle dans le nez ? lui demanda-t-il.

— Oh ! c'est parce que d'habitude je rentre très tard chez moi, et comme il fait toujours noir, je n'arrive jamais à trouver ma chandelle, répondit la femme.

— Vous avez un moyen bien plus commode de mettre la main dessus, tout de suite en entrant, même s'il fait noir comme dans un four, observa le jeune homme. Accrochez un bougeoir derrière la porte, plantez-y votre chandelle et vous la retrouverez sans peine en rentrant.

— Merci, mon bienfaiteur ! Jamais je n'y aurais pensé ! s'écria la bonne femme avec gratitude.

Le jeune homme continua son chemin. Comme il passait au pied d'un mur en assez mauvais état qui se dressait au bord de la route, il entendit soudain un bruit très étrange venant de l'autre côté. Surpris, il alla voir ce qui se passait.

Une dizaine d'hommes étaient en train de jeter des œufs crus contre le mur.

— Que faites-vous donc ? ne put s'empêcher de demander le paysan, après les avoir observés un moment.

— Nous voulons démolir ce mur. Depuis huit longs jours, nous faisons de notre mieux, mais n'y arrivons pas ! Pourriez-vous nous donner un coup de main ?

— Qu'à cela ne tienne ! Je vais vous montrer comment on doit s'y prendre.

Notre jeune ami saisit une pioche, et après quelques coups bien appliqués, la moitié du mur s'écroula.

— Continuez, maintenant, dit-il en tendant l'outil à l'un des hommes. En un clin d'œil, le travail sera fait.

Les maçons le remercièrent chaleureusement et se mirent à la

besogne sans plus tarder, heureux d'avoir enfin trouvé une solution à leur grave problème.

Fatigué par sa longue marche, le jeune garçon se reposa à l'ombre d'un arbre, près d'une jolie maisonnette toute blanche. « Si jamais je me marie, pensa le fiancé déçu, j'aurai une maisonnette comme celle-ci : blanche au toit rouge, avec du géranium planté tout autour ! »

La porte était ouverte et une femme apparut sur le seuil. Elle tenait un panier vide à la main, l'élevait au-dessus de sa tête, et puis, en refermant le couvercle très vite, disparaissait aussitôt dans la maison.

Intrigué, il s'approcha un peu plus. La femme avait recommencé son jeu, et il put voir qu'en entrant elle vidait son panier dans une caisse.

— Que pensez-vous donc avoir dans ce panier vide ? demanda-t-il, n'y tenant plus.

— Ma maison est très froide en hiver, répondit-elle, alors je remplis mon panier de soleil que je garde soigneusement dans cette grosse caisse, pour m'y chauffer pendant la bise. C'est un rude travail, je vous assure, ajouta-t-elle en soupirant.

— Je crois pouvoir vous épargner cette peine, dit le jeune homme. Laissez-moi faire ; vous verrez.

Il grimpa sur le toit, ôta quelques tuiles, et le soleil emplit la maisonnette de lumière et de chaleur.

— C'est un miracle ! Comment pourrai-je jamais vous remercier de ce que vous avez fait pour moi ? s'écria la femme, toute tremblante d'émotion.

« Que de sottises ! pensa le jeune paysan, se remettant en route. Se fourrer une chandelle dans le nez, démolir un mur avec des œufs, et maintenant ceci ! Que ne verrai-je encore ? »

Bientôt, il arriva au village. Les cloches sonnaient à toute volée et une foule se pressait à la porte de l'église. Tous les regards étaient tournés vers la rue principale qui se terminait en un arc et aboutissait juste en face.

— Les voilà ! cria soudain la foule.

En effet, on apercevait un cortège qui descendait lentement la rue.

Une mariée, richement vêtue et montée sur une belle jument blanche, ouvrait la marche. Mais, arrivée à la hauteur de l'arc, elle dut s'arrêter. Elle était si grande et l'arc si bas, qu'elle ne pouvait point passer dessous. Alarmés, fiancé, parents et amis l'entouraient, donnant chacun son avis et le soulignant de force gestes.

— Il n'y a que deux choses à faire, décida enfin le fiancé. Il faut ou couper les pattes à la jument, ou couper la tête à la mariée !

Le paysan s'approcha vivement d'eux.

— Si la mariée se baissait un peu, elle pourrait aisément passer, suggéra-t-il.

Très surpris, ils essayèrent. Et inutile de dire que la fiancée passa

sans encombre.

— Qu'aurions-nous fait sans vous ? s'écrièrent-ils tous, ravis de s'être tirés si facilement d'une telle situation.

Ils voulaient le remercier encore, mais le jeune homme était déjà loin. Il commençait à se sentir très las et regrettait amèrement de s'être emporté contre sa future épouse. Absorbé par ses pensées, il marcha encore longtemps sans rien voir autour de lui. Mais au tournant de la route, il aperçut un homme et une femme qui creusaient des trous dans un champ.

Regardant de plus près, il se rendit compte qu'ils jetaient des sardines dans ces trous, les recouvrant ensuite de terre.

— Pourquoi donc enterrez-vous des sardines ? demanda-t-il.

— Pour les conserver, mon ami, répliqua le paysan. L'hiver est rude, et le poisson cher. Ainsi, nous aurons une belle provision qui durera jusqu'au printemps.

— Apportez-moi du sel, et je vous montrerai comment garder les sardines chez vous sans qu'elles s'abîment ni se salissent de terre, dit-il impatientement.

Il sala le poisson et le mit dans une barrique. Les deux paysans furent très contents et si étonnés qu'ils ne surent que dire.

Mais notre ami ne s'en soucia guère, car il avait déjà rebroussé chemin en toute hâte, pour rejoindre sa fiancée.

— Je vous demande humblement pardon, dit-il à son futur beau-père, en arrivant. Je regrette de vous avoir tous peinés par mon départ. Mais je suis heureux de m'être assuré que vous aviez raison : votre fille est bien moins sottre que je ne le pensais. Quant à la hache, n'ayez crainte. Je m'en occuperai.

Ayant obtenu son pardon, il entra aussitôt dans la chambre et décrocha la hache du plafond.

Soulagés d'un poids terrible, tous purent enfin goûter une joie et un bonheur parfaits ; surtout les jeunes mariés, dont la hache ne menacerait plus désormais le futur enfant.

Pedro et Inès



DANS un dernier et suprême effort les Arabes se proposèrent la reconquête de leurs possessions aux chrétiens de la péninsule. Avec de formidables renforts venus de l'Afrique du Nord et alliés au roi de Grenade, ils représentaient une très grave menace.

La flotte du roi Afonso XI, souverain du royaume de Castille, avait déjà été détruite par les forces navales marocaines, et la situation devint si sérieuse que, dans un élan de solidarité, toutes les armées chrétiennes de la péninsule s'unirent contre l'envahisseur.

Le beau-père d'Afonso XI, l'austère Afonso IV, roi de Portugal, décida, lui aussi, de venir à son aide, sur la prière instante de sa fille, Dona Maria.

À la tête d'une force considérable, Afonso IV marcha sur Séville, où il rejoignit son gendre. Et ensemble, ils descendirent vers le Sud.

Pendant ce temps, les troupes musulmanes, celles d'Abdoul Hassan, chef des Marocains, et du roi de Grenade, s'étaient massées près de Tarifa, sur la rive gauche d'une petite rivière, le Salado. Ils occupèrent les collines qui dominaient le terrain, ayant disposé leurs guerriers actifs sur les pentes qui donnaient sur le cours d'eau, et leurs renforts, ainsi que les provisions, de l'autre côté, ce qui leur permettait de se retirer vers la mer, si jamais la bataille se décidait contre eux.

Le roi de Portugal devait s'attaquer aux troupes de Grenade, tandis qu'Afonso XI lutterait avec les forces marocaines.

La bataille commença dans la vallée, aussitôt que les chrétiens tentèrent de passer le Salado à gué. Peu à peu les troupes portugaises avancèrent, et leur poussée provoqua le désarroi final des forces du roi

de Grenade, ce qui décida de leur victoire sur les Musulmans.

Après la fuite précipitée de l'ennemi, les vainqueurs recueillirent un butin appréciable et firent un grand nombre de prisonniers.

Afonso XI, profondément reconnaissant de l'incalculable service que lui avait rendu son beau-père, le pria de faire son choix parmi les riches dépouilles qui avaient été entassées dans le camp.

Mais le fier Afonso, après les avoir longuement examinées, ne choisit que quelques armes, comme souvenir d'une journée mémorable.

— Nous n'avons pas lutté pour nous enrichir, dit-il. Gardez votre butin : la Grâce de Dieu et la gloire d'avoir vaincu me suffisent.



Le plus puissant ennemi ayant été affaibli, de sorte qu'il n'offrait plus qu'une menace secondaire, quoique toujours présente, le roi de Portugal voulut sceller définitivement son traité avec le royaume de Castille. Et quel meilleur lien qu'une alliance matrimoniale ?

Le contrat du mariage de son fils unique, Don Pedro, avec la princesse castillane, Dona Constança, fut signé, et les noces fixées.

La princesse arriva peu après, accompagnée de ses suivantes, et depuis la frontière jusqu'à Coïmbra, fut acclamée par un peuple délirant qui saluait en elle, non seulement la belle fiancée de son prince, mais aussi la messagère d'une paix qu'on espérait durable.

Don Pedro, cependant, ne partagea pas la joie du peuple, et lorsqu'il vit Constança pour la première fois, il resta indifférent devant cette jeune femme brune que son cœur n'avait pas choisie. Pour lui, l'alliance n'était qu'un contrat politique et, bien qu'il eût obéi sans la moindre protestation, toute son âme se révoltait contre cette union qui lui avait été imposée.

Que savaient-ils, les sages, les conseillers de ce père dur comme le roc et froid comme les murs gris de son château ? Que savaient-ils des élans d'une âme poétique, avide de beauté et de tendresse ? Comment pouvaient-ils comprendre l'ardeur de ses passions, ses rêves de bonheur ?

Saisi dans le tourbillon des réjouissances et de ses devoirs officiels, Pedro se soumit pour un temps à cette vie qui lui était odieuse. Personne ne pressentait encore que, derrière ce front calme et ce regard froid, des nuages s'accumulaient, qui changeraient en quelques années le destin même du royaume.

Et l'orage se déclencha un jour...

Parmi les dames de compagnie qui entouraient la princesse Constança, se trouvait une noble demoiselle, Inès de Castro. Sa peau blanche et ses cheveux d'or la distinguaient entre toutes ses compagnes ; mais sa modestie naturelle l'éloignait de la vie bruyante de la cour.

Aussi, ne fut-ce qu'après son mariage que Don Pedro aperçut pour la première fois cette douce et tranquille jeune femme. Lorsque son regard croisa celui d'Inès, une étrange émotion les saisit tous deux. Elle baissa les yeux, confuse d'avoir surpris sur le visage du prince l'expression trop vive de son admiration, qu'elle trouva déplacée. Pedro sentit son cœur battre avec violence. Il voulut s'éloigner, mais resta cloué sur place, tellement fasciné par cette vision inattendue qu'il ne s'aperçut même pas qu'Inès avait déjà disparu dans l'ombre des couloirs obscurs.

Jour après jour, ils se revoyaient, le plus souvent de loin, échangeant un regard furtif, parfois à peine un bref salut. Mais combien de mots ardents étaient contenus dans ces silences !

Conscients tous deux que cet amour était déloyal et impossible, ils se fuyaient. Mais comment pouvaient-ils s'éviter, vivant sous le même toit, toujours si près ?... Et un soir, Inès et Pedro se rencontrèrent de nouveau face à face. Le prince prit la jeune femme par la main et l'attira près d'une des grandes fenêtres.

— Inès, dit-il dans un souffle, nous ne pouvons plus nous mentir ! Partons ensemble, n'importe où... J'abandonnerai le pays sans regret, pour t'avoir près de moi ! Viens, nous serons enfin heureux...

Elle recula.

— Jamais, prince ! Nous ne pourrions être heureux comme cela. Nos cœurs doivent rester muets et nos regards distants. Jurez-le-moi, au nom de celle que nous devons aimer et respecter tous deux !

— Oh ! Constança..., jeta-t-il amèrement, la belle et froide Constança...

— Jurez-le-moi ! répéta-t-elle avec véhémence.

— Je ne peux pas le faire, même pour vous, Inès ! Je peux seulement vous jurer une chose : que je vous aimerai jusqu'à la fin du monde !

La jeune femme tressaillit. Puis, la tête basse, elle s'en alla.

— Vous m'avez fait appeler, mon père ?

— Oui, répondit le roi en se levant. J'ai à te parler.

Il marcha de long en large pendant quelques minutes, puis s'arrêta brusquement devant le prince et le regarda dans les yeux.

— Quelque chose de très grave se passe dans le palais. Je ne peux tolérer plus longtemps que tu procèdes de cette façon !

— Expliquez-vous, mon père, je ne vous suis pas...

— Eh bien, puisque tu insistes, je ne vais pas ménager mes paroles. Depuis quelque temps, non seulement moi, mais toute la Cour te voit trop souvent dans la compagnie d'Inès de Castro...

— Vous dois-je des explications sur ma vie privée ? l'interrompt Pedro. Cela ne regarde personne !

— Je te prie de ne pas oublier à qui tu parles ! cria le roi. Si tu n'es pas homme à faire face à tes responsabilités et à tes devoirs, quelqu'un doit le faire pour toi ! Si tu n'es qu'un fou, quelqu'un doit te ramener à la raison ! Inès retournera en Castille aussitôt. Peut-être te réveilleras-tu alors de ce rêve insensé et dangereux, et comprendras-tu enfin !

Don Pedro fit un pas en avant. Une lumière mauvaise s'alluma dans ses yeux.

— Inès restera ici, ou je partirai avec elle !

— Inès de Castro partira, et tu resteras ! dit Don Afonso, et sa voix était si menaçante que le prince n'osa lui répondre. Tu peux te retirer.



Inès était partie. Pedro resta seul, ne pouvant l'oublier un seul instant. Quelques lettres à peine, échangées secrètement, étaient leur unique contact.

Mais un espoir naquit bientôt dans le cœur fougueux de Don Pedro : Constança s'affaiblissait. Vivrait-elle encore longtemps ? La mort de son premier enfant lui avait causé un choc terrible ; puis le départ d'Inès, dont elle savait depuis longtemps la raison, vint s'ajouter à sa solitude, déjà si grande.

Avec anxiété, toute la Cour et le peuple attendaient la naissance de son second enfant. Le petit prince vint enfin au monde, mais peu après Constança mourut.

Ainsi le dernier lien des convenances se trouva brisé et Pedro, sans même attendre la fin du deuil, partit rejoindre Inès en Castille et la ramena au Portugal, où il l'épousa secrètement.

Le roi vit avec douleur la conduite de ce fils en qui il avait mis toutes ses espérances. Il voulait en faire un bon souverain, mais il le

sentait rebelle aux affaires de l'État, indifférent au sort du pays, attirant dans son intimité des princes du royaume voisin ; rien ne semblait plus exister pour lui que ce fol amour pour Inès, qu'il avait osé ramener et avec qui il vivait au pied même du château !

Afonso ne savait rien du mariage secret de Pedro et le calomniait ainsi par ignorance. Il apprit avec regret et douleur la naissance du premier enfant de cette union qu'il désignait comme honteuse.

Il parla encore une fois à son fils. Leur entretien fut long et orageux. Don Afonso l'accusait ; Pedro refusait de révéler son mariage. L'orgueilleux prince, sentant l'hostilité de son père contre Inès, qui n'était pas de descendance royale directe, se taisait.

« Un jour, se disait-il, le monde entier saura qu'elle est ma femme : je le proclamerai avec pompe, quand elle montera à mes côtés sur le trône. Jusque-là, je garderai jalousement ce secret. »

Le peuple s'attendrissait sur ce roman et il exaltait en maints couplets les amours magnifiques de leur prince avec la belle Castillane, contrariés par ce roi cruel et dur. La Cour le voyait avec une anxiété croissante. Un deuxième fils était né... Lorsque le troisième enfant vint au monde, Afonso et ses conseillers se décidèrent à agir.

Il n'y avait qu'un moyen de les séparer : la mort. Pleins de haine mesquine, conseillers et ministres usèrent de toute leur influence pour convaincre le roi que c'était le seul chemin à suivre.

Déjà fatigué par de longues campagnes et de lourdes responsabilités qui pesaient sur ses épaules, il céda enfin.

Un matin de janvier, Don Pedro se trouvant absent, étant parti pour la chasse, Don Afonso, suivi de trois hommes de confiance, se dirigea vers la propriété où vivait Inès. Lorsque la jeune femme le vit entrer, elle eut quelque sombre pressentiment de sa cruelle mission. Quand elle apprit qu'elle devait mourir, elle se jeta aux pieds du roi en sanglotant :

— Ayez pitié, Seigneur ! Pensez à ces enfants, qui sont aussi un peu les vôtres ! Épargnez-moi, en leur nom !

Devant ces larmes de mère, Don Afonso s'émut. Mais les bourreaux, le voyant fléchir, se jetèrent sur Inès. Elle tomba, le cœur transpercé d'un coup de poignard.

Quand Pedro revint, il s'étonna de ne pas voir sa femme qui, d'habitude, courait à sa rencontre dès qu'elle entendait le pas de son cheval sur le gravier du jardin. Mais ce soir-là, tout était silencieux.

Le prince ouvrit la porte, mais recula avec un cri d'horreur devant le sanglant spectacle. La belle Inès gisait dans une flaque vermeille, immobile et froide.

— Inès, Inès ! hurla Pedro, la soulevant des dalles et la serrant contre lui.

Il resta là, berçant le corps inerte de sa bien-aimée, lui parlant doucement.

Mais, soudain, une vague de fureur l'inonda.

— Vengeance ! cria-t-il, et les éclats de sa voix rauque se répercutèrent dans la maison déserte. À mort, ceux qui l'ont tuée !...



Fou de rage et sourd à tout conseil, Don Pedro réunit ses compagnons d'armes, souleva des provinces entières dans l'extrême nord du pays et demanda aide aux Castellans, frères d'Inès. Dans une guerre insensée, il se lança contre son père. Il détruisit tout sur son passage ; les terres furent ravagées, on mit le feu à des villages entiers, semant partout la mort et la terreur.

Le roi se vit obligé de faire face au prince rebelle. Il ne put admettre que son fils se soit allié aux Castellans pour ravager son propre pays.

La mère de Don Pedro voulut arrêter cette guerre affreuse ; elle réussit enfin à calmer son fils, qui renonça à la lutte. Il était prêt à faire la paix, mais sa soif de vengeance resta. Il pardonna à son père, mais non aux meurtriers, dont il avait réussi à apprendre le nom. Le roi, prévoyant l'attitude de son fils, leur avait conseillé de se réfugier dans le pays voisin et d'y demander asile, les mettant ainsi hors de sa portée. De plus, il lui fit solennellement jurer d'abandonner ses plans criminels.

Quelques années encore se passèrent. Don Alfonso mourut et Pedro devint roi.

Aussitôt, il viola le serment qu'il avait fait à son père et, s'entendant avec le souverain de Castille, il obtint de se faire livrer les assassins d'Inès.

Ils arrivèrent à la Cour et furent sur-le-champ amenés devant le roi. Celui-ci les regarda longtemps, secoué de frissons d'horreur : le temps n'avait pas apaisé sa peine inhumaine ; au contraire, il semblait même l'avoir accrue.

— À celui-ci, dit-il, je veux qu'on lui arrache le cœur par la poitrine... Et à celui-là, qui a de sa main tué Inès de Castro, on lui arrachera le cœur par le dos !

Un rictus effroyable lui déformait le visage.

— Que la sentence soit exécutée immédiatement, ici, sous mes yeux !

Et lorsque les cœurs encore fumants des victimes lui furent présentés, il les saisit et les mordit. Puis, les mains et le visage

barbouillés de sang, il poussa un grand éclat de rire, foula ces cœurs aux pieds et se vautra sur le sol taché de rouge.



Mais sa vengeance n'était pas encore assouvie. Il lui fallait réhabiliter Inès, en l'élevant au rang qui lui était dû. Il révéla alors son mariage avec elle, tenu secret pendant si longtemps.

Dans l'église d'Alcobaça, Don Pedro avait fait ériger pour sa reine un tombeau magnifique en marbre blanc. Lorsque le somptueux monument fut acheté, il ordonna la translation de son corps, qui reposait à Coïmbra. Le peuple, profondément ému, s'unit aux nobles et aux dignitaires de l'Église dans ce suprême hommage à la morte.

Tout le long de la route entre Coïmbra et Alcobaça, des milliers d'hommes et de femmes tenaient des torches allumées, qui brillaient comme autant d'étoiles dans la nuit, éclairant de leur lumière incertaine le cortège funèbre. Les cantiques et les psaumes entonnés par les prêtres étaient repris par la foule, s'élevant comme un immense cri de douleur de ces milliers de poitrines.

Le corps de l'infortunée Inès reposait sur une bière portée par des moines encapuchonnés.

Pedro suivait, son visage blême levé vers le ciel, en un silencieux défi, comme s'il prenait Dieu à témoin de sa grande victoire : Inès était maintenant sa reine, et personne n'oserait plus jamais lui refuser les hommages qui lui étaient dus. Elle entrerait avec lui dans l'Histoire, à sa juste place.

Dans la nef de l'église se dressait un trône en bois sculpté, aux coussins de soie blanche. Et sur ce trône fut placé le corps d'Inès. Ses tresses blondes dépassaient le voile épais qui couvrait sa tête, brillant comme de l'or dans la douce clarté qui emplissait le sanctuaire.

Don Pedro s'approcha d'elle ; tendrement, il l'enveloppa du manteau royal, lui posa la couronne sur le front et le sceptre d'ivoire sur les genoux. Debout à côté du trône, il promena son regard sur la foule silencieuse qui se pressait à ses pieds.

— Voici votre reine ! dit-il enfin, et l'écho de sa voix fit résonner les voûtes immenses. Prêtez-lui serment, comme le doivent ses vassaux !

Un murmure parcourut l'assemblée. Puis, un à un, nobles et ecclésiastiques se détachèrent de cette masse humaine pour défiler, hésitants, devant le trône.

— Approchez-vous ! tonna Don Pedro. Baisez la main de votre souveraine !

Alors, le premier monta lentement les marches de l'estrade. D'un geste brusque, le roi écarta le manteau de pourpre doublé d'hermine, découvrant la main osseuse du cadavre qui pointait droit devant elle. L'homme poussa un cri rauque et tomba à genoux, secoué de longs frémissements. Don Pedro l'empoigna par l'épaule, le forçant à s'incliner, jusqu'à ce que ses lèvres touchassent la main desséchée de la reine morte ! L'homme se releva péniblement et, le front baissé, descendit à reculons, faisant place au suivant.

Pendant de longues heures, tous défilèrent avec respect devant le trône. Le peuple aussi, attiré par une curiosité macabre, avait envahi l'église.

Le roi se tenait toujours debout, suivant avidement des yeux l'interminable cérémonie. Aucun détail ne lui échappait ; à la moindre hésitation, il se penchait en avant, et on l'entendait murmurer :

— Baise la main de ta Reine, entends-tu ? Ta REINE !...



En face du tombeau d'Inès, Pedro en fit dresser un tout pareil pour lui ; et sur tous deux étaient gravés ces mots :

« Jusqu'à la fin du monde. »

Qui trop embrasse mal étreint...



Il était une fois un marchand dont les affaires prospéraient et qui vivait très heureux avec sa femme. Quoique rien ne semblât manquer à son bonheur, il désirait ardemment un fils, à qui il pourrait un jour laisser tout le bien qu'il aurait accumulé pendant une vie d'honnête labeur.

— À quoi me sert d'acheter des terres et de développer mon commerce si, après ma mort, personne ne pourra en bénéficier ? disait-il souvent à sa femme. Et tous deux s'attristaient alors de leur solitude.

Mais un jour, après s'être presque résignés à leur sort, ils eurent un fils et leur joie fut très grande. Malheureusement, une mauvaise fièvre emporta la femme du marchand quelques mois plus tard. L'homme, inconsolable, s'attacha de plus en plus à l'enfant, le seul être aimé qui lui restât au monde.

Les années passèrent et le fils grandit. Seulement, ses moindres caprices n'étant jamais contrariés par la tendresse d'un père, le rendirent si insupportable que le pauvre homme se vit dans la pénible nécessité de le punir sévèrement. La correction vint trop tard, hélas, car son fils était déjà un grand garçon qui s'enfuit de la maison, oubliant, dans son égoïsme, le chagrin qu'il allait ainsi causer à son père, dont la seule erreur avait été de se montrer trop bon.

Le marchand continua à travailler courageusement, vivant toujours dans l'espoir que son fils reviendrait un jour.

Il y avait déjà une vingtaine d'années que le vieillard était sans nouvelles, quand, un jour, il envoya chercher un notaire, et fit son

testament.

— Je nomme légataire universel mon fidèle associé, dit-il en tendant à l'homme de loi un inventaire complet de tous ses biens, qui avaient une grande valeur. Cependant, je dois déclarer que j'ai un fils qui a quitté la maison contre ma volonté, il y a déjà très longtemps. Comme je n'ai plus entendu parler de lui, je ne peux dire s'il est mort ou encore en vie. Mais si ce fils est vivant et se souvient, un jour, du toit paternel, comme je le souhaite, j'exprime le désir que celui que je nomme maintenant mon héritier lui donne ce qu'il voudra de ces biens – mais sans qu'il y soit obligé – et qu'il garde le reste.

Peu après, le marchand ferma les yeux pour toujours.

Dans le pays où vivait le fils, on apprit le sort du riche marchand, qui était très connu partout. Lorsque le jeune homme en entendit parler lui aussi, il s'empessa de retourner à la maison paternelle.

Personne ne le connaissait là-bas, et quand il franchit le seuil des propriétés qu'il croyait être siennes, il fut arrêté par l'associé du défunt.

— Qui êtes-vous, étranger, pour entrer ici sans en demander la permission ? demanda l'homme.

— Je suis le fils du marchand, et ces propriétés m'appartiennent !

— Alors, détrompez-vous vite, car votre père me nomma son légataire universel, et vous n'en recevrez que ce qu'il me plaira de vous offrir. Lisez le testament, vous y verrez écrit tout ce que je viens de vous lire.

— Montrez-moi donc ce testament, pour que je l'examine de mes propres yeux ! s'écria le jeune homme, qui ne croyait point l'ami de son père.

Mais quand il eut achevé la lecture du document, il dut se rendre à l'évidence.

— Je vois que vous avez raison, s'excusa-t-il alors, beaucoup plus avenant. Vu que tel a été le désir de mon défunt père, faisons donc comme si nous étions frères, et partageons ses biens équitablement.

— Vous donner la moitié ? Jamais ! s'écria l'autre.

— Combien pensez-vous alors m'offrir, puisque le testament vous oblige de me donner quelque chose ?

L'associé réfléchit un moment.

— Je vous donnerai cinq mille écus. Et croyez-moi, mon offre est généreuse !

— Mais la fortune est estimée à plus de cent mille ! s'écria le fils. Ce n'est point honnête de votre part !

— Je suis libre de vous donner ce que bon me semblera, répondit l'homme. Et n'attendez pas un sou de plus !

Quand les amis du défunt apprirent l'offre mesquine que son associé avait faite à son fils, ils trouvèrent que l'homme agissait fort

injustement. Ils essayèrent de le rappeler à la raison, puisque l'intention du père n'avait certainement pas été de déshériter son fils unique. Mais l'homme s'entêta, affirmant qu'il était libre de donner ce qu'il entendait, et que personne ne pouvait le forcer à revenir sur sa décision.

Les amis, révoltés par son attitude, conseillèrent au jeune homme de s'en remettre à la justice.

La question attira l'attention de tout le pays, qui suivit le jugement avec le plus vif intérêt. Jour après jour, le tribunal était en session, mais le juge n'arrivait toujours pas à une conclusion satisfaisante.

Le testament était clair, semblait-il ; mais lorsque chacun des prétendants avançait ses raisons, le juge était dans le doute.

— Mon père ne pouvait me déshériter, puisque j'étais vivant, disait le fils.

— Justement, comme il croyait son fils vivant, il m'a chargé de lui céder ce que je voulais de ses biens, mais rien ne m'y oblige ! répondait l'associé du défunt.

L'affaire causa tant de bruit que le roi demanda à être présent lorsque la sentence serait prononcée.

La tâche du juge n'avait rien perdu de ses difficultés, malgré les nombreuses enquêtes qu'il avait faites. Il ne savait toujours pas lequel des deux avait le plus de droits.

Alors, le roi voulut entendre lui-même ce que les deux hommes avaient à dire. Quand il les eut entendus, il se frotta pensivement le menton, puis dit enfin :

— Dans le testament, nous lisons : « que mon associé donne à mon fils ce qu'il voudra ». Or vous, son associé, devrez donner au fils ce que vous vouliez pour vous-même, gardant ce que vous lui destiniez ; car en vérité, jamais le père n'eut l'intention de déshériter son enfant. Et pour respecter la volonté du mort, je décide que l'héritier donne au fils du feu marchand ce qu'il voulait ; et puisqu'il voulait la grosse part, c'est celle-là qu'il devra lui céder, ne gardant pour lui que le reste !

Les deux compères



N homme très pauvre avait un compère très riche ; l'homme pauvre vivait avec sa femme dans une humble chaumière et avait toutes les peines du monde à joindre les deux bouts ; le richard, qui avait épousé une femme fort avare, habitait une belle maison. Plus d'une fois, le pauvre avait fait appel à son cossu compère, lorsque le besoin devenait trop pressant ; mais l'autre trouvait toujours mille excuses pour ne lui prêter ni aide ni sou.

Le miséreux se disait qu'un jour il attraperait bien cet argent qu'on lui refusait. Comme il était finaud, il ne mit pas longtemps à en trouver le moyen.

— Demain, tu vas acheter une perdrix, dit-il à sa femme, une qui soit bien grasse, car je pense inviter notre compère à la manger avec nous.

— Nous en avons à peine assez pour nous deux, et tu vas inviter le compère ? s'écria-t-elle, alarmée.

— Laisse-moi d'abord finir, femme ! Je disais donc : tu achèteras la perdrix et tu l'accommoderas en ragoût, quelque chose de vraiment bon. Moi, j'irai chercher le compère de bon matin pour une partie de chasse, et je prendrai avec moi un de nos lapins. Quand l'heure du déjeuner approchera, je l'inviterai ; puis je lâcherai le lapin, disant à l'animal qu'il te recommande de nous préparer une bonne perdrix pour le déjeuner, car je viendrai avec le compère. Quand nous arriverons, tout sera prêt, et il voudra certainement m'acheter ce lapin extraordinaire. Je lui en demanderai un prix exorbitant, et voilà ! Nous serons riches d'un seul coup !

À l'aube, l'homme se mit en route pour aller chercher son compère, qui l'accompagna volontiers.

Ils chassaient déjà depuis longtemps, lorsque le compère pauvre s'adressa au compère riche :

— Compère, la faim commence à me tenailler. Que diriez-vous si nous allions déjeuner chez moi ?

— J'accepterais volontiers, dit l'autre. Seulement votre femme, ne sachant pas que je viens aussi, ne comptera pas sur une troisième bouche à table !

— Ne vous tracassez pas, mon cher. Mon lapin, que voici, aura vite fait de lui faire la commission.

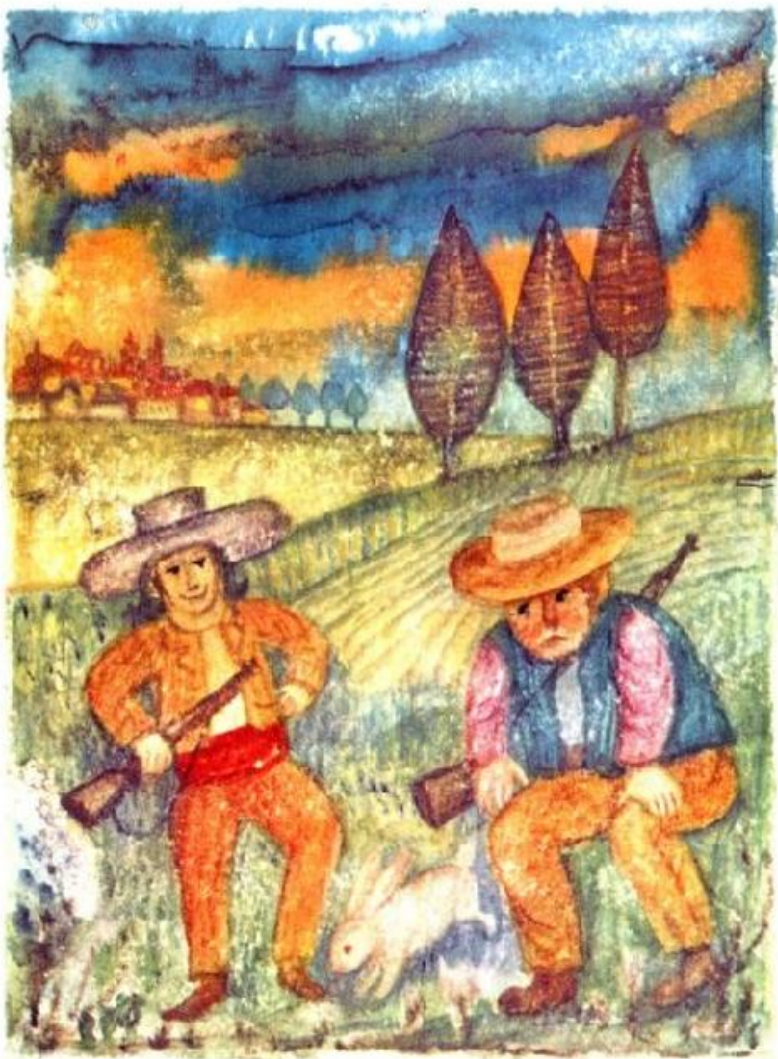
Il saisit le lapin par les oreilles et lui parla :

— Va droit à la maison, et dis à la patronne que le compère vient déjeuner avec nous. Qu'elle fasse une belle perdrix apprêtée en ragoût, et des pommes de terre dorées. Dépêche-toi, car nous arriverons bientôt.

Il lâcha la bête, lui donna une tape sur le râble, et elle fila comme l'éclair.

— Je ne peux y croire ! s'écria le compère riche. Un lapin qui fait des commissions...

Il eut hâte d'arriver, pour voir de ses propres yeux si le lapin avait obéi.



— Je ne peux y croire ! s'écria le compère riche. Un lapin qui fait des commissions ...

Il n'eut pas longtemps à attendre.

— Alors, notre perdrix est-elle prête ? demanda le compère à sa femme. Notre lapinot est-il venu te prévenir à temps ?

— Mais bien sûr ! s'écria-t-elle, joyeuse. Tout est prêt, et vous n'avez plus qu'à vous mettre à table.

L'hôte riait sous cape de la surprise qu'il lisait sur le gros visage de son invité. Mais il ne fit mine de rien et ils mangèrent gaiement, savourant le délicieux ragoût. À peine finissaient-ils de bien sucer les os que le convive, n'y tenant plus, s'exclama :

— Compère, vendez-moi votre lapin !

— Vous n'y pensez pas, mon ami ! J'en ai besoin tout le long du jour et je ne pourrais m'en passer. Il fait tout ce que je lui ordonne, et m'est très utile.

— Vendez-le-moi, compère, je vous le payerai un bon prix !

— Eh bien, puisque vous semblez tellement y tenir !... Mais je ne fais cela que pour vous, et parce que nous sommes compères !

Le marché fut conclu. L'homme alla tout simplement au clapier, y prit un lapin quelconque et le vendit pour une jolie somme. Pendant que l'un tenait la bête qui gigotait furieusement, l'autre comptait ses écus, avec une satisfaction mal déguisée.

Enfin le compère s'en alla, content d'avoir fait une si bonne acquisition et se réjouissant d'avance de la tête que ferait sa femme en voyant les tours d'intelligence dont le fameux lapin était capable.

— Regarde, femme ! s'écria-t-il dès qu'il l'aperçut. Viens vite voir ce que j'ai acheté à notre compère !

Elle alla à sa rencontre, mais s'arrêta en voyant ce qu'il portait.

— Crois-tu que je n'ai jamais vu de lapin ? demanda-t-elle.

— Un lapin, certainement ! Mais pas comme celui que j'apporte.

— Il m'a l'air d'être pareil aux autres, dit-elle encore.

— Eh bien, tu vas voir !

Et, s'adressant au lapin :

— Lapin, lapinot, cours au village et va dire au charbonnier de m'envoyer deux sacs de charbon.

Là-dessus il le lâcha, et la bête disparut aussitôt dans un fourré.

— Mais tu es fou, mon pauvre ami ! s'écria la femme, alarmée. Tu parles à un lapin, puis tu le laisses détalé... Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Patience, femme ! Je l'ai envoyé faire une commission, car c'est pour cela que je l'ai acheté : c'est un lapin extraordinaire, qui fait tout ce qu'on lui ordonne. Plus de courses au village ! Le lapin s'en chargera à l'avenir !

— Je n'y croirai que lorsque je le verrai revenir, dit la femme résolument.

L'homme s'assit sur le pas de la porte et attendit.

« Maintenant, il doit déjà être au village », se dit-il. Et, au bout d'un

moment : « Il va bientôt rentrer... »

Une heure s'était écoulée, et encore pas de trace du commissionnaire. Le compère devint inquiet. « Il y met du temps... », pensa-t-il.

Mais le lapin, évidemment, ne revint ni ce soir-là, ni le lendemain. Et quand la femme sut combien la farce avait coûté à son mari, elle l'accabla d'injures et de reproches, si bien que l'homme, pour avoir la paix, dut lui promettre de ne plus jamais rien acheter sans la consulter d'abord.

Entre-temps, le compère pauvre, qui s'était cru riche avec l'argent qu'il avait soustrait à son naïf ami, vit sa fortune lui filer entre les doigts et se trouva bientôt sans le sou.

— Il faut que je fasse avaler encore une bourde à notre compère, dit-il un matin à sa femme. Quelques sous de plus ou de moins pour lui, ce n'est pas grand-chose, et nous, nous en avons tant besoin ! Écoute : va harnacher l'âne ; moi, je lui mettrai quelques écus dans l'avoine, puis, tout à l'heure, je passerai avec lui devant la porte du compère. Je lui donnerai à comprendre que nous sommes riches maintenant, et il me croira.

Comme il arrivait chez le compère, il arrêta le baudet.

— Alors, compère, on se repose ? cria-t-il joyeusement au bonhomme qui était assis à l'ombre d'un pommier.

— Vous avez un air tout renfrogné, remarqua-t-il alors en s'approchant. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous ne le savez que trop bien...

— Expliquez-vous, compère, car je ne comprends pas !

— Le lapin que vous m'avez vendu, c'était une blague ! Je l'ai envoyé faire une commission, et il n'est plus revenu...

— Quoi ? s'écria l'autre, simulant l'indignation. Voulez-vous me dire que vous lui avez permis de s'échapper ? Ah ! si j'avais su que vous étiez si négligent, je ne vous l'aurais jamais vendu !

Soudain, le compère riche se leva d'un bond, les yeux écarquillés et, montrant l'âne, s'écria :

— Regardez ce que votre bourrique a fait !

— Comment, ce qu'elle a fait ?...

— Regardez donc, là, par terre ; elle a fait de l'argent !

— Ah, ça ? répondit l'homme en riant. Dame oui, elle fait sans cesse de l'argent...

— Alors... vous devez être riche !

— Oh ! Pour ça, je n'ai pas à me plaindre.

Sur ces entrefaites, la femme du compère riche était venue rejoindre les hommes, l'oreille dressée, en entendant parler d'argent. Elle vit les écus par terre et dut se rendre à l'évidence.

— Compère, vendez-moi votre bourricot, dit le richard, et sa femme

approuva de la tête.

— Jamais de la vie ! Après ce que vous avez fait de mon pauvre lapin, je ne vous confierais même pas une mouche. D'ailleurs, quelle somme pourrait compenser la perte de cette mine d'or que voilà ? Non, compère, je refuse.

— Vendez-le-moi ! supplia-t-il.

Il insista tant et tant que le compère le lui vendit enfin, pour une petite fortune.

Quelques jours plus tard, le nouveau maître de l'âne merveilleux se présenta chez son compère.

— Vous m'avez encore trompé ! s'écria-t-il, furieux.

Rendez-moi mon argent, car votre âne ne fait pas plus d'écus que votre lapin ne faisait de commissions !

— Je suis vraiment par trop bête ! cria à son tour le compère pauvre. Je vous vends ce que j'ai de plus précieux, uniquement pour vous faire plaisir, et vous n'en prenez aucun soin. Maintenant que vous avez perdu le lapin et tari votre mine d'or, vous venez encore vous plaindre par-dessus le marché... Il ne manquait plus que ça !

L'autre fut obligé de s'en aller, tout penaud et sûr de se faire houspiller chez lui pour n'avoir point recouvré sa pécune.

Mais, tout comme la somme reçue pour le lapin, celle qui provenait de l'âne fut vite gaspillée.

— J'ai encore une idée, dit alors le compère pauvre à sa femme. Tue un dindon, emplis-en le jabot de ses tripes, et attache-le sous ton tablier. Je demanderai au compère de venir me rejoindre pour que nous allions ensemble à la chasse. Lorsqu'il arrivera, nous commencerons à nous disputer ; je te donnerai un coup de couteau – dans le jabot du dindon, bien entendu – et tu tomberas raide, les entrailles au soleil. Je m'occuperai du reste.

— Prépare mon bissac, je dois partir !

Quand le compère frappa à la porte, l'homme dit à la femme :

— Tous les jours la même histoire ! J'en ai assez de préparer ton bissac et tout le reste..., grogna-t-elle.

— Tais-toi, femme, ou je perdrai patience !

— Ah ! je dois encore me taire, hein ? Eh bien, je ne me tairai pas, voilà !

Ils commencèrent à se disputer et, une injure entraînant une autre, l'homme perdit la tête et lui donna un coup de couteau. La femme tomba raide sur le plancher, les entrailles apparaissant par une déchirure du tablier, que la lame avait faite.

Le compère pâlit d'horreur et s'écria :

— Qu'avez-vous fait, mon Dieu !

— Ce n'est rien, lui répondit l'autre en riant de sa mine épouvantée. J'ai ici une chose qui la fera revivre !

Il sortit un pipeau de sa poche et commença à en jouer. Aux premières notes, la femme se releva, comme si de rien n'était.

— C'est un miracle ! s'écria le compère, dont les jambes flageolaient encore d'émotion.

— Pas du tout. C'est simplement ce pipeau qui redonne la vie aux morts...

— Il me le faut, compère ! Vendez-le-moi ! supplia le richard.

— Pas pour mille écus, mon ami !

— Je vous en offre le double !

— Vraiment, je ne sais comment vous vous y prenez, mais vous arrivez toujours à me convaincre... bien malgré moi, je vous assure ! dit le compère pauvre en lui tendant le pipeau. Je le regretterai pour le reste de mes jours, mais je ne puis m'empêcher d'obliger un ami...

Le compère riche, tout fier, rentra chez lui à la hâte. Aussitôt arrivé, il eut une discussion terrible avec sa femme et finit par lui enfoncer le couteau dans le ventre, comme il l'avait vu faire à son ami. Elle tomba à la renverse, et l'homme de lui jouer un petit air sur le pipeau. Mais la femme ne bougea pas... elle était bien morte.

— Malheur à moi ! cria-t-il en s'arrachant les cheveux. Mais tu ne m'échapperas pas cette fois, compère du diable !

Il courut à la police, et là, raconta toute l'affaire. Les gendarmes s'en furent droit chez le compère pour l'arrêter.

Le chemin était long jusqu'au village, et le soleil devenait chaud ; aussi, les gendarmes décidèrent-ils de se reposer un brin. Ils attachèrent leur prisonnier à un arbre et allèrent s'allonger un peu plus loin.

L'air était lourd et l'ombre si fraîche... que les gendarmes s'endormirent profondément. Le compère se préparait à suivre leur exemple, quand il aperçut un berger qui s'approchait, suivi de ses moutons.

— Pourquoi ces hommes t'ont-ils fait prisonnier ? demanda celui-ci.

— Oh ! c'est une longue histoire...

— Raconte toujours !

— Voilà : ils veulent me faire épouser la princesse.

— La princesse ? demanda naïvement le pâtre.

— Oui, la fille du roi ! Comme je refuse, ils m'ont fait prisonnier et m'emmènent de force. Je serai riche et puissant, mais je préférerais mille fois garder un troupeau, comme tu le fais !

— Qu'à cela ne tienne, fit le berger. Si tu veux, je suis prêt à prendre ta place. Moi, j'aimerais bien mieux épouser la princesse et vivre dans un palais.

— Alors, tope ! dit le compère. Tu prends ma place, et moi tes moutons.

Le berger délivra le prisonnier et se laissa attacher à sa place.

Comme les gendarmes se réveillaient, il leur cria :

— Je veux bien ! Je veux bien, maintenant !

— Mais qu'est-ce que tu veux bien ? demandèrent les hommes.

— Je veux bien épouser la princesse.

— La princesse ? Quelle princesse ? firent-ils. Explique-toi, nous n'y comprenons rien.

Alors, le gars finit par raconter ce qui était arrivé pendant leur sommeil.

— Nous n'avons que faire de toi, dirent enfin les gendarmes. File !

Le prisonnier ne se le fit pas dire deux fois et disparut.

Le compère, très content de son beau troupeau de moutons, se prépara à les conduire chez lui.

« Demain, j'irai les vendre », se dit-il en se frottant les mains. « Et alors je serai vraiment riche, peut-être plus riche encore que mon compère ! »

Quand on parle du loup, on en voit la queue, dit le proverbe : ce fut ce qui arriva. À peine l'homme eut-il pensé à son compère, que celui-ci déboucha sur la route. Il s'arrêta, abasourdi, en voyant au milieu de son troupeau celui qu'il croyait loin.

— Ils ne t'ont donc pas pincé ?

— Pourquoi veux-tu qu'ils m'aient pincé, et de qui parles-tu ?

— Mais... je t'avais dénoncé à la police, pour avoir causé la mort de ma femme, et ils ont envoyé les gendarmes chez toi ! s'écria le compère.

— Ah ! les gendarmes ! C'est vrai, ils sont venus ce matin ; mais comme je leur ai prouvé que mon chalumeau redonnait la vie aux morts, ils sont partis en s'excusant.

— Et d'où te viennent ces beaux moutons ? demanda l'autre, alors.

— Je les ai trouvés.

— Trouvés ? Mais où ça ?

— Viens avec moi, je vais te montrer l'endroit.

Le compère riche suivit avec empressement le compère pauvre, qui pensait : « Après ça, tu ne m'ennuieras plus, j'espère ! »

Ils allèrent jusqu'à une mare, où le compère pauvre s'arrêta.

— Voici, dit-il. C'est une mare magique. Je n'aurai qu'à prononcer quelques mots, et tu recevras tes moutons. Dis-moi, pour commencer, en veux-tu un gros ou un petit ?

— J'en veux un gros, bien gros, dit le compère avec convoitise.

Alors, l'autre l'empoigna, en disant :

Pour chaque petit plongeon.

Un tout petit mouton ;

Pour chaque gros plongeon.

Un aussi gros mouton !

et il le jeta dans la mare !

Quand l'homme revint à la surface de l'eau boueuse, tout déconfit, il avait enfin fini par comprendre que son compère se moquait de lui, et il se jura de ne plus jamais le croire.

Le compère pauvre était déjà loin avec son troupeau, qu'il alla vendre, le lendemain, à la foire de Saint-Mathieu.



La nef « Santo Antonio »



COUTEZ maintenant le récit des terribles aventures de Jorge de Albuquerque Coelho, au cours de son long voyage à travers l'Océan, qui commença le 16 mai de l'an de grâce 1565.



La nef *Santo Antonio*, lourdement chargée de précieuses marchandises, leva l'ancre et, poussée par un vent favorable, s'apprêtait à quitter le port de la ville de Olinda, à destination de Lisbonne. Mais, avant même qu'elle eût atteint la barre, le vent tomba soudain, puis vint à tourner, et l'embarcation échoua sur un banc de sable.

Elle ne se remit à flotter que lorsqu'elle fut allégée de sa cargaison et de son grand mât.

Bien que la traversée s'annonçât sous de mauvais auspices, ni Albuquerque Coelho, ni ses passagers et encore moins l'équipage ne voulurent embarquer sur un autre navire que le *Santo Antonio* ; aussi, à peine fut-il remis à flot, réparé et rechargé, qu'ils prirent le large.

Ils naviguaient déjà depuis cinq jours, ayant laissé la côte du Brésil bien loin derrière eux, quand le vent changea brusquement. La nef

devint si difficile à gouverner, avec sa lourde charge, que le capitaine jugea prudent de jeter une partie de la marchandise à la mer. Peu après, la situation s'aggrava : la coque faisait eau et, en outre, un coup de vent brisa le beaupré. Il n'était plus question de virer de bord, et le maître du navire décida de faire route sur les îles de Cap-Vert, afin de procéder aux réparations qui devenaient urgentes, car si une mauvaise mer les surprenait ainsi, ils seraient perdus.

Avant même de voir la terre, ils aperçurent des navires suspects qui se lancèrent à leur poursuite. Ils s'approchèrent rapidement et bientôt, se trouvant à portée de voix, sommèrent le *Santo Antonio* de se rendre, sous peine d'être coulé. Mais Albuquerque Coelho ne céda point aux corsaires, quoiqu'il eût peu d'armes pour se défendre.

Les embarcations hostiles avaient entouré les Portugais, mais n'osaient attaquer, ne connaissant pas les forces de l'adversaire. Pendant la nuit, une tempête providentielle survint. Les corsaires durent s'éloigner, et le courant entraîna la nef vers l'une des îles de l'archipel. Malheureusement, le vent tourna encore, soufflant de terre cette fois, et ils durent passer au large.

Deux mois s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient quitté le port, et un calme plat les maintenait sur place. Une nouvelle infortune s'ajouta alors à toutes celles qu'ils subissaient déjà : les vivres vinrent à manquer.

— Nous allons encore une fois tenter de faire route sur les Açores, annonça le capitaine lorsqu'il comprit qu'une sourde inquiétude avait saisi tous ceux qui étaient à bord. Les vivres vont être distribués entre tous, équitablement ; ménégez-les autant que possible, car si ce calme continue, nous ne toucherons pas terre de si tôt.

Cependant, le sage conseil du maître ne fut pas suivi avec autant de rigueur qu'il aurait fallu, et au bout de quelques jours tout était mangé. Sous la menace de la faim, le moral des hommes de l'équipage et des passagers baissa d'une façon alarmante ; des querelles enflammées et des discussions éclataient sans cesse, rendant la vie difficile pour tous, surtout pour le capitaine qui, avec une patience admirable, arriva enfin à leur faire entendre raison.

Comme ces disputes durent leur sembler mesquines, quelques jours plus tard...

La nef *Santo Antonio*, qui n'avancait que lentement à cause de cette voie d'eau dans la coque, fut repérée par un navire corsaire. C'était une nef superbement équipée et qui marchait rapidement sur le *Santo Antonio*. Peu après, Albuquerque Coelho se rendit compte qu'il s'agissait d'une embarcation française.

— Préparez-vous à la défense ! Nous allons faire face à l'ennemi, ordonna-t-il.

— Mais, capitaine, s'écria le pilote, nous n'avons que deux

faucons(6) à bord, tandis qu'eux sont positivement hérissés de pièces lourdes !

— Rendons-nous pendant qu'il est encore temps ! Ils peuvent nous mettre à pic au premier coup de canon... nous n'avons aucun moyen de leur échapper ! Je suis sûr que je parle au nom de nous tous ! dit le plus âgé des passagers. Ils ne veulent que la cargaison et nous laisseront poursuivre notre route en paix si nous n'offrons pas de résistance. Nous voulons nous rendre, capitaine !

Passagers et équipage s'étaient pressés autour de lui.

— Rendons-nous ! plaidaient-ils.

— Dieu m'est témoin que je ne me rendrai jamais, répondit le capitaine fermement. Avec votre aide, je compte me défendre, quoique je n'aie que deux faucons, comme dit le pilote !

— C'est insensé ! protestèrent-ils. Nous allons mourir et toute lutte est inutile et ne servira à rien !

— Qui est avec moi ? lança Albuquerque Coelho, sans faire attention aux cris qui s'élevaient de tous côtés. Qui est avec moi ? répéta-t-il d'une voix tonnante.

Un silence se fit. Enfin sept hommes s'avancèrent, l'un après l'autre, les seuls qui répondirent à son appel.

L'ennemi approchait toujours. Lorsqu'il fut suffisamment près, le *Santo Antonio* tira le premier coup. Les hommes qui ne voulaient pas se battre s'étaient réfugiés dans les cabines. Les sept autres, ménageant leur feu, se tenaient le long du bord. Jorge de Albuquerque s'était chargé à lui seul des deux pièces d'artillerie, ne voulant confier ce service à personne. À chaque tentative d'abordage, les Français étaient repoussés par une volée de coups d'arquebuse et d'arbalète.

Pendant presque trois jours, l'ennemi fut maintenu à distance, mais la poudre commença à manquer.

— Rendons-nous ! supplièrent alors de nouveau les hommes. Maintenant, nous ne serons plus capables de nous défendre, et la nef est si endommagée que nous pourrions nous estimer heureux si jamais nous atteignons la terre...

— Jamais nous ne nous rendrons ! répéta le capitaine obstinément.

Voyant qu'ils n'arriveraient pas à persuader Albuquerque, et avant même que ce dernier eût pu intervenir, ils baissèrent les voiles et crièrent aux Français :

— Nous nous rendons ! Nous nous rendons !...

Saisis de rage, les combattants voulurent se jeter sur ceux qui les avaient ainsi forcés à une honteuse attitude, mais ils en furent empêchés par les corsaires qui, entre temps, avaient envahi la nef, armés d'épées, de pistolets et de hallebardes. Ces derniers furent surpris de ne voir armés que sept hommes et le capitaine, et de n'avoir découvert que deux faucons pour toute artillerie. Questionnés, les

Portugais leur répondirent qu'ils n'avaient pas voulu se battre, et le pilote, dans l'espoir de faire tomber toute la responsabilité sur le maître, dit :

— Cela est vrai : nous n'avons pas voulu combattre. Jorge de Albuquerque Coelho, notre capitaine, est seul coupable de résistance.

En entendant ces paroles, le capitaine français s'adressa à Albuquerque Coelho.

— Ton cœur est téméraire, lui dit-il, si à toi seul tu défendis cette nef contre un bateau équipé comme le mien, et avec six douzaines d'arquebusiers à bord.

— Si mon bateau avait été mieux armé, lui répondit le Portugais fièrement, et si mes hommes ne s'étaient tournés contre moi, l'issue de cette lutte aurait été bien différente !

— Ne t'attriste pas : c'est la guerre... la chance favorise tantôt l'un, tantôt l'autre. Cependant, je t'assure que ta présence à mon bord, ainsi que celle de tes braves compagnons, sera un honneur pour moi, car vous êtes d'admirables soldats.

Le bateau corsaire avait un équipage de quatre-vingts hommes, parmi lesquels il y avait plusieurs Écossais, des Anglais et aussi un petit nombre de Portugais. Il était extrêmement bien entretenu, son bord impeccable et ses voiles parfaites, comme s'il en était encore à son premier voyage.

Comme la cargaison du *Santo Antonio* représentait un butin très riche, les corsaires voulurent retourner droit à leur pays et débarquer leurs captifs sur l'une des îles de l'archipel des Açores, d'où ils n'étaient pas éloignés.

Mais une fois encore, le sort fut contraire aux prisonniers. La mer, trop impétueuse, les empêcha de toucher terre, malgré la bonne volonté des corsaires. Il ne restait donc à ceux-ci qu'une seule chose à faire : emmener la nef et son équipage avec eux.

Les Français savaient que l'esprit combatif n'avait pas disparu chez leurs prisonniers et ils eurent soin de ne jamais les laisser longtemps ensemble, ni près de leur capitaine. Ce dernier fut l'objet de la plus extrême politesse de la part du chef, lequel aimait à s'entretenir avec le noble Portugais, qui mangeait toujours à sa table.

Malgré la stricte vigilance à laquelle ils étaient soumis, Albuquerque Coelho arriva enfin à parler à l'un de ses hommes.

— J'ai un plan, lui annonça-t-il alors. Nous allons essayer de fuir.

— Cela est impossible, maître ! Le *Santo Antonio* est dans un état déplorable : plein d'eau, un mauvais gouvernail, et il navigue moins vite, toutes ses voiles dehors, que la nef française avec une seule !

— Nous devons agir par ruse, mon ami. Attendez l'occasion propice et tuez les dix-sept corsaires que vous avez à bord. Ce sont les meilleurs hommes, et leur perte sera fatale au capitaine. Après cela,

les corsaires n'osèrent aborder le *Santo Antonio*. Si nous l'avons défendu pendant trois jours avec de piètres armes, il deviendra une forteresse si nous pouvons mettre la main sur les dix-sept hallebardes !

— Vous avez raison, capitaine ! Oui, je crois maintenant que votre plan est faisable ! s'écria l'homme avec enthousiasme. Et je crois que je peux répondre de nos camarades !

Dans le secret le plus absolu, les plans furent discutés. Chacun savait ce qu'il avait à faire ; le jour de la libération approchait.

L'océan, qui s'était maintenu calme jusque-là, commença à s'agiter. Une tempête s'annonçait, et tous les captifs furent transférés sur le *Santo Antonio*. C'était l'occasion qu'ils attendaient...

Le vent soufflait avec violence, apportant des nuages lourds de pluie et soulevant des lames immenses, couronnées d'écume, qui s'abattaient sur les deux nef.

Le *Santo Antonio* était en détresse, et une partie de son chargement dut être jetée par-dessus bord. Mais cela ne fut pas encore assez. Les pièces d'artillerie y passèrent, puis des ballots de coton et des caisses de sucre.

Impitoyable, l'eau fouettait les navires. Une vague arracha le gouvernail de la nef portugaise, qui flotta à la dérive, impuissante, présentant ses flancs aux paquets d'eau. Les corsaires s'étaient fraternellement unis à l'équipage et aidaient de leur mieux, obéissant aux ordres du maître, comme de simples marins.

Les hommes luttèrent désespérément toute la nuit, et leurs prières montaient comme une plainte douloureuse au-dessus du fracas de la mer déchaînée.

Quand le jour pointa enfin, la nef française avait disparu, et ils se trouvaient seuls. Mais la tempête grondait toujours, plus furieuse que jamais. Bien que le matin fût déjà assez avancé, le ciel était sombre et menaçant, et des vagues énormes roulaient comme des montagnes vers le bateau. La première qui s'abattit sur la nef emporta le petit mât et les ancres, détruisit le gaillard d'avant, écrasa le pont, saisissant les hommes et les vivres dans son tourbillon mortel.

Les survivants rampaient sur les planches disjointes du pont et hurlaient de terreur, invoquant le nom de Dieu avec des cris de désespoir.

Seul, Albuquerque Coelho était resté calme ; il allait de l'un à l'autre, encourageant et consolant. Bientôt quelques hommes se ressaisirent et, suivant les ordres du capitaine, pompèrent l'eau qui montait sans cesse dans la cale. Le reste de l'équipage ne tarda pas à suivre leur exemple, comprenant que leur salut dépendait de cette nef désarmée, qu'il fallait maintenir à flot coûte que coûte.

Leurs efforts ne furent, malheureusement, pas couronnés de succès. Une vague plus puissante que la précédente sembla engloutir le

bateau. Cette fois, le grand mât fut arraché avec ses voiles et ses cordages, ainsi qu'une partie de la proue, et quelques hommes disparurent dans l'effroyable abîme.

La quille de la nef s'était presque complètement remplie d'eau. Les hommes n'avaient même plus la force de se plaindre ; plusieurs d'entre eux avaient été sérieusement blessés, et les autres, étourdis, titubaient machinalement vers les pompes, dans l'eau qui leur arrivait jusqu'aux genoux.

Le capitaine vit alors que quelques-unes des cordes retenaient encore au bateau le grand mât qui, soulevé par les vagues, venait frapper le flanc de la quille, qui frémissait et résonnait sous les chocs répétés. Finalement, la mer l'emporta.

Pendant trois jours et trois nuits, les pompes marchèrent sans arrêt. La tempête s'était éloignée, et seulement alors Albuquerque Coelho put se rendre compte jusqu'à quel point le *Santo Antonio* avait été malmené par la tourmente. Malgré tout son courage, il comprit qu'ils ne pouvaient continuer seuls. Et il espéra que le bateau corsaire les retrouverait bientôt.

— Quand allons-nous liquider les corsaires ? lui demandèrent les hommes.

— Nous ne devons pas les tuer, répondit-il.

— Comment ? Maintenant qu'ils sont à notre merci, nous devrions en profiter...

— Avant de continuer sur ce sujet, c'est mon devoir de vous informer que nous ne pourrons pas nous maintenir longtemps. La nef française est notre seule chance de salut. Or, les corsaires viendront sûrement chercher leurs hommes ; que pensez-vous qu'ils feraient s'ils apprenaient que nous les avons tués ? Ils nous massacreraient jusqu'au dernier homme.

— C'est vrai, il n'y a pas à dire..., acquiesça l'un d'eux, forcé d'admettre que le capitaine avait raison, et, se tournant vers les autres, ceux-ci approuvèrent de la tête.

— Laissez-les donc tranquilles et retournez à votre travail, ordonna le maître.

Peu après, la nef française surgit au loin et son apparition fut saluée par des exclamations de joie. Elle avait souffert aussi, mais beaucoup moins que le *Santo Antonio*, qui courait le risque de sombrer au moindre coup de mer.

Lorsque le chef français apprit qu'Albuquerque Coelho avait protégé ses hommes, leur sauvant ainsi la vie, il se montra très reconnaissant.

— Je vous offre l'hospitalité à bord de mon bateau, Don Jorge, ainsi qu'à trois hommes de votre choix, dit-il.

— Malheureusement, je ne puis accepter, ma place étant auprès de mes hommes et, à moins que vous ne puissiez les embarquer tous je

resterai avec eux.

— Prendre tout votre équipage m'est impossible, mais je comprends votre attitude, et je vous admire. Bonne chance, capitaine !

Les corsaires mirent encore deux jours à transporter la cargaison du *Santo Antonio* dans leur nef – du moins ce qui restait des marchandises, après la tourmente. Le travail fut pénible, car la cale était encore pleine d'eau, malgré les pompes qui fonctionnaient continuellement. Une grande partie des marchandises était avariée, mais les corsaires prenaient tout, sans se donner la peine de choisir. En l'absence du maître, ils en vinrent même à voler les habits que les malheureux marins portaient sur le dos, les laissant grelottants dans la bise cinglante d'automne.

Pour tous aliments, ils leur laissèrent une caisse de biscottes rassies ; puis ils partirent, disparaissant bientôt dans le lointain.

Aucune espérance ne restait aux hommes du *Santo Antonio*, qui se jetèrent à genoux, implorant la miséricorde divine. Quand ils eurent tous prié, Jorge de Albuquerque leur parla ;

— Nous sommes entre les mains de Dieu, mais cela ne veut pas dire que nous ne fassions pas notre part de la besogne, en luttant jusqu'au dernier souffle ! Il faut que nous travaillions dur, mais j'ai confiance que nous nous sauverons.

Son courage ne manqua pas de remonter les hommes qui vaquèrent à leurs occupations avec autant d'entrain que le leur permettaient la faim et le froid. Ils n'avaient pour subsister que les biscottes laissées par les corsaires, des noix de coco, quelques poignées de farine, un peu de viande et de poissons salés – cela pour quarante hommes.

Le capitaine distribua une partie de ces quelques vivres, ne gardant presque rien pour lui-même ; tous s'étonnaient de voir comment il pouvait vivre de la piètre ration qu'il s'adjudgeait.

Le jour qui suivit le départ des Français, le capitaine fit hisser une voile, réparée avec des serviettes et des nappes, à un mât improvisé ; le gouvernail, qui ne pendait plus qu'à un seul fer, fut attaché avec des cordes. Ils firent alors route dans la direction du soleil levant, n'ayant pas d'autre façon de s'orienter, car tous les instruments de bord avaient disparu pendant la tempête.

Ce qui était vraiment dur pour ces hommes affaiblis, c'était le travail de la pompe. Aussi, pour leur épargner cette dépense d'énergie, le capitaine demanda à l'un des marins, réputé comme excellent plongeur, d'essayer de calfater la fente par où l'eau pénétrait dans la nef, travail impossible à faire de l'intérieur.

La mer était calme, et à la troisième tentative, le plongeur fut à même de localiser la crevasse, puis de la boucher, malgré le froid extrême qui lui paralysait presque les membres.

La joie de ses camarades fut grande, mais, hélas, de courte durée...

Le vent se leva de nouveau, et les vagues envahirent le pont ; la nef au précaire gouvernail et sans voiles roulait et tanguait affreusement.

On ne distribuait plus que trois noix de coco par jour, maintenant, et la famine menaçait. Jamais encore la situation du *Santo Antonio* n'avait été aussi désespérée ; la fente que le plongeur avait bouchée se rouvrit, et à toutes les misères du froid et de la faim s'ajouta encore l'épuisant travail des pompes. Les hommes perdirent tout courage, excepté Albuquerque Coelho, qui travaillait bien autant que les autres et devait en outre penser à tous, commander et consoler. Il était parti malade du Brésil, mais en dépit des privations qu'il supportait et de la tâche surhumaine qu'il accomplissait, jamais personne ne l'entendit se plaindre.

Le vent devenait chaque jour plus violent et déchirait les voiles si péniblement assemblées ; les cordes qui tenaient le gouvernail en place se rompirent, et il disparut dans la mer.

Alors, tous sombrèrent dans le désespoir le plus complet, se laissant tomber sur le pont en partie détruit, convaincus que la fin était proche. Même le capitaine eut un moment de faiblesse, dont il sortit, heureusement, encore plus fort qu'auparavant. Sa pieuse mission devenait de plus en plus nécessaire. Il s'approcha de chacun de ses hommes, pria avec lui, et quand il les eut ranimés jusqu'au dernier, il s'isola dans sa cabine à moitié démolie. Il fit son testament, et avec d'autres papiers d'importance, l'enferma dans une petite barrique qu'il pensait jeter à l'eau en cas de naufrage, ce qui ne pouvait tarder.

Bientôt, les premières victimes de la faim durent être jetées par-dessus bord. Quelques hommes, affolés par les privations, demandèrent au capitaine s'ils pourraient manger ceux qui allaient mourir.

— Je ne peux permettre une telle chose tant que je vivrai, dit-il avec horreur, mais si je meurs, je vous permets de manger mon corps.

D'autres voulurent défoncer le bateau, pour en finir plus vite avec cette lente agonie. Jorge de Albuquerque apprit leur plan ; avec une patience et une douceur infinies, il les en dissuada. À quelles extrémités ces hommes pouvaient-ils se laisser aller !... Ils avaient été de bons chrétiens et de solides gaillards ; maintenant, ils n'étaient plus que des spectres abjects, sans courage, sans honneur, sans pitié.

Un matin, vers la fin du mois de septembre – le 29, pour être exact – le capitaine aperçut un bateau à l'horizon. L'espérance décupla la force de ses gens, comme par miracle. Depuis plusieurs jours déjà, ils se tenaient accroupis dans un coin, serrés les uns contre les autres, pour protéger leurs pauvres corps du froid mordant qui les engourdissait peu à peu. Et soudain, les voilà éveillés et actifs, grim pant le plus haut possible sur les restes mutilés du gaillard d'arrière ; et là, pouvant à peine se tenir debout sur leurs jambes trop

faibles, ils agitent frénétiquement des lambeaux de voile, des chiffons, tout ce qui leur tombe sous la main. Leurs cris montent en un hurlement lamentable ; ils appellent et supplient, tendent leurs bras vers l'embarcation lointaine et lui parlent...

Puis, la nef vire de bord. Ils savent qu'on les a vus et crient encore pour retenir cette fugitive vision. Mais les autres ont leurs propres soucis et pas de temps à perdre pour secourir le pauvre navire en détresse. Peut-être même, qui sait ? pensaient-ils que ce n'était qu'un vaisseau fantôme, peuplé d'âmes en peine...

Tout retomba dans le silence. Les hommes s'affaissèrent, tremblant dans leurs loques.

— Aux pompes ! cria le capitaine, et lui-même donna l'exemple.

Quelques rares marins obéirent et commencèrent à travailler en marmottant des prières incohérentes.

Il y eut encore trois jours de souffrances indescriptibles. Les dernières noix de coco avaient été dévorées la veille, et il n'y avait absolument plus rien à manger à bord. C'était la fin.

Lorsque la brume matinale se dissipa, la terre surgit. Ils n'en croyaient pas leurs yeux affaiblis ! Ce n'était cependant pas là une vision : les contours familiers des montagnes de Sintra se découpaient clairement sur le ciel. Ils étaient bien dans leur patrie !

Cependant, la côte était inabordable à cette hauteur, tout le promontoire étant rocheux et sauvage, et si un courant saisissait la nef, toujours sans gouvernail, ils seraient voués au désastre certain.

Les hommes perdirent complètement la tête et voulurent se jeter à l'eau pour atteindre la côte à la nage. D'autres se préparaient à construire des radeaux. Mais Albuquerque Coelho, faisant appel à leur dernier courage, les en dissuada.

Plus affolant encore que de voir la côte si proche, sans pouvoir y débarquer, c'était d'apercevoir de nombreux voiliers, dont aucun ne s'approchait pour porter secours.

Le 3 octobre, la marée les poussa vers la côte, à une courte distance seulement des roches du cap Roca. À chaque instant, une vague pouvait les précipiter contre les falaises. Une caravelle passa près d'eux, et le capitaine, se faisant connaître, demanda du secours. Il promit une large récompense et les supplia même, au nom de Jésus, d'avoir pitié. Mais ceux de la caravelle n'avaient pas le temps... et poursuivirent leur voyage.

Bientôt, les naufragés aperçurent un autre petit voilier qui naviguait dans leur direction. Lorsqu'il fut assez près, ceux du *Santo Antonio* se jetèrent à genoux, pleurant et implorant.

Aussitôt, on vint à leur aide. Le maître du voilier, un certain Atouguia, et ses compagnons pouvaient à peine croire que cette carcasse trouée et démantelée se tint encore à flot.

Ils distribuèrent toutes leurs provisions aux hommes de l'équipage qui n'avaient pas mangé à leur faim depuis plus d'un mois. Puis la nef fut remorquée le long de la côte, jusqu'à la baie de Cascais. De nombreux bateaux vinrent recueillir les marins, pour les conduire à terre.

La famille de Jorge de Albuquerque avait été prévenue de son arrivée, et son cousin, Don Jeronimo de Moura, accompagné de nombreux amis du capitaine, se mit aussitôt en route pour venir le chercher.

En arrivant au port. Don Jeronimo aborda un groupe de marins qui, par leur aspect effrayant, appartenaient, sans aucun doute, à l'équipage de son cousin.

— Où pourrai-je parler à Jorge de Albuquerque ? Est-il déjà parti, ou se trouve-t-il encore à bord ?

— Sachez, monsieur, que Jorge de Albuquerque n'est ni parti, ni sur son bateau, lui répondit l'un d'eux en s'avançant.

— Vous moquez-vous de moi ? s'écria Don Jeronimo. Ce n'est vraiment pas le moment !

— Don Jeronimo, reconnaîtriez-vous Jorge de Albuquerque s'il se trouvait devant vous ?

— Mais certainement !

— Je ne le crois pas, puisque je suis Albuquerque, mon cher cousin. Il vous sera plus facile de comprendre, maintenant, les horreurs par lesquelles nous avons passé, puisqu'il n'y a pas encore un an que nous nous sommes vus pour la dernière fois, et vous ne me reconnaissiez point !

Frère Jean Sans-Soucis



E roi jeta un regard désolé à la glace.

— Tu n'arriveras jamais à boutonner ce maudit pourpoint, dit-il à son valet.

— Si Votre Majesté veut bien retenir son souffle pendant une minute...

— Je ne fais que ça depuis une demi-heure ! s'écria le souverain en colère. Nous sommes déjà en retard pour le Conseil ; et tu sais bien qu'il y a deux choses dont j'ai horreur : l'une, c'est de faire attendre, l'autre est de mettre ces pourpoints qui m'écrasent le ventre !

— Mais c'est Votre Majesté qui insiste pour que ses pourpoints soient bien serrés, répliqua le valet. Si Votre Majesté les portait plus larges, elle n'aurait plus à en souffrir. Que Votre Majesté fasse donc comme Frère Jean Sans-Soucis !

— Frère Jean Sans-Soucis ? Qui est Frère Jean Sans-Soucis ? demanda vivement le roi.

— C'est un ermite, Votre Majesté, qui vit heureux parce que rien au monde ne l'afflige !

— Sornettes ! lança le roi, impatienté. Dépêche-toi et épargne-moi tes balivernes !

Le lendemain, le roi s'en fut à la chasse. Il remarqua soudain que sa monture boitait.

— Voilà qui va me gêner ma belle partie de chasse ! s'écria-t-il.

— Prenez mon cheval, qui est un bon coureur, lui dit un des courtisans en mettant pied à terre. Faites comme Frère Jean Sans-Soucis : ne vous affligez pas pour si peu !

— Frère Jean Sans-Soucis, hein ? grommela le roi. Il m'a l'air d'être bien connu, ce personnage...

En rentrant, il trouva le palais sens dessus dessous. Un roi, son voisin, était arrivé à l'improviste et demandait à lui parler.

— Que vais-je lui dire ? demanda le roi à la reine. Je n'ai pas le temps de consulter mes ministres !

— Pourquoi t'affliges-tu d'avance ? lui dit la reine en souriant. Tu pourras convoquer tes ministres plus tard, quand tu sauras ce qu'il te veut. Fais donc comme Frère Jean Sans-Soucis !

— Ah ! ça, c'est le bouquet ! s'écria le roi en frappant du pied. Allez-vous donc tous me rebattre les oreilles de ce Frère Jean Sans-Soucis ? Je commence à penser qu'il est plus populaire que moi, dans ce royaume !

Quand il entra dans la salle d'audience, le roi, son voisin, s'avança, les bras ouverts. Il y eut force accolades et protestations d'amitié, puis on en vint aux affaires.

— Je viens demander la main de ta fille pour mon fils, dit le roi voisin.

— Je... je ne sais que répondre, bredouilla l'autre, embarrassé. Il faudrait que je lui demande... elle est très, hum ! volontaire, si je peux dire, et prend souvent des décisions très inattendues !

— Ne te fais pas de mauvais sang ! Pense comme Frère Jean Sans-Soucis, et tu verras que tout finira par s'arranger !

Le roi devint rouge comme un coq et se mordit la lèvre pour ne pas dire quelque chose de vilain.

Et lorsque l'entrevue fut terminée, au lieu de réunir son Conseil, il alla droit à ses appartements et fit appeler un homme de confiance.

— Tu iras, de ce pas, me trouver ce Frère Jean Sans-Soucis. Je suis sûr que tu le connais, ajouta le roi ironiquement, et tu sais sans doute même où il habite ! Tu lui diras de venir se présenter devant moi dans trois jours et de répondre aux trois questions suivantes : « Combien pèse la lune ? Combien d'eau y a-t-il dans la mer ? Qu'est-ce que je pense ? » S'il n'en est pas capable, je lui ferai couper la tête ! Nous allons bien voir s'il n'y a pas quelque chose au monde qui puisse l'affliger !

Le messager partit aussitôt à la recherche de l'ermite et le trouva assis au soleil, devant sa hutte. Quand le pauvre homme apprit ce que le roi lui voulait, il fut, en effet, consterné.

Il perdit l'appétit et n'arrivait plus à dormir, tant il retournait ces charades dans son esprit.

Le dernier jour arriva enfin et, tristement, le malheureux dut se mettre en route.

— Que Votre volonté soit faite, murmura-t-il en quittant sa cabane qu'il ne reverrait sûrement plus, et s'adressant autant à Dieu qu'au roi.

Lentement, il se dirigea vers le palais.

— Salut, Frère Jean ! lui cria le meunier de la fenêtre de son moulin. Mais, n'obtenant point de réponse, il devint inquiet.

— Êtes-vous malade ? demanda-t-il encore.

Frère Jean s'arrêta et lui répondit d'une voix éteinte :

— Non, mon frère, je ne suis point malade ; je suis mort !

— Est-ce vraiment vous qui parlez ainsi ? Je ne peux y croire, Frère Jean. Entrez donc une minute, et racontez-moi ce qui vous peine !

Le moine entra et s'assit sur un tabouret tout blanc de farine.

— Le roi m'a fait appeler, pour que je réponde à des charades. Et si je n'y arrive pas, il me fera couper la tête !

— Mais quelles sont donc ces charades ? demanda le meunier.

— Je dois savoir combien pèse la lune, combien d'eau il y a dans la mer, et ce que le roi pense ! Comment veut-il que je sache tout cela ?

À son grand étonnement, le meunier éclata de rire :

— Ne vous tracassez pas. Frère Jean. J'ai idée que je pourrai me tirer d'affaires avec le roi... Prêtez-moi votre habit et surveillez mon moulin ; je reviendrai bientôt !

— Mais il saura que vous n'êtes pas moi ! s'écria Frère Jean alarmé.

— Vous a-t-il jamais vu ?

— Non...

— Eh bien, laissez-moi vous dire, sauf votre respect, qu'un moine ressemble fort à un autre. Et si le roi ne vous a jamais aperçu, il ne saura point qu'au lieu de Frère Jean, il a un meunier déguisé devant lui.

— Vous raisonnez fort bien, mon frère. Que Dieu vous inspire !

Tous deux changèrent de vêtements et, peu après, Frère meunier s'inclinait devant le roi.

— Te voilà donc. Frère Jean Sans-Soucis ? Es-tu prêt à répondre à mes questions ?

— Oui, Majesté, dit le moine, tout souriant.

Le roi remarqua sa bonne mine et se dit, assez déçu, qu'il n'avait pas l'air très malheureux.

Il lui posa la première question :

— Dis-moi : combien pèse la lune ?

— Elle ne peut pas peser plus d'une livre, n'en déplaie à Votre Majesté, puisque l'on dit qu'elle a quatre quarts.

— Cela est vrai. Tu n'aurais pu mieux répondre, dit le roi. Maintenant, venons-en à la deuxième : combien d'eau y a-t-il dans la mer ?

— La réponse est très facile ; seulement, comme Votre Majesté ne désire savoir que la quantité d'eau de mer, elle devra d'abord faire boucher tous les fleuves, car sans cela je ne pourrai pas trouver la mesure exacte.

Le roi trouva que le moine avait très habilement répondu ; il en fut d'autant plus fâché, car il sentait Frère Jean lui glisser entre les doigts.

— Et maintenant, si tu ne devines pas ce que je pense, c'en est fait de toi !

— Eh bien. Votre Majesté pense qu'elle parle à Frère Jean Sans-Soucis quand en réalité elle parle au meunier !

Là-dessus, il montra au roi ses mains encore toutes saupoudrées de farine.

Le roi se sentit très mortifié d'avoir trouvé un meunier plus malin que lui. Mais comme il était juste, il se décida à le récompenser tout de même. Il se leva donc, descendit les marches de son trône et dit au vilain :

— Suis-moi ! Je vais te conduire auprès de mon trésorier, pour qu'il te donne cent écus d'or.

L'homme le suivit avec empressement, cela va sans dire !

Il y avait un grand remue-ménage dans le palais. Les noces de la princesse allaient bientôt être célébrées : valets et femmes de chambre se hâtaient de tout nettoyer pour la fête. Les uns frottaient les lustres, les autres les glaces et les carreaux ; d'autres encore astiquaient les parquets.

Le roi et le meunier s'engagèrent dans un long corridor ; et soudain, oh ! horreur ! Sa Majesté glissa sur le parquet trop poli et tomba de tout son long !

Une foule accourut aussitôt pour le relever.

— Vous êtes-vous blessé. Sire ? demandèrent-ils, affolés.

— Ça va, ça va ! dit le roi en se remettant debout. Ne vous affligez donc pas ainsi !...

Et, clignant de l'œil au meunier, il ajouta :

— ...faites donc comme Frère Jean Sans-Soucis !

La commère riche et la commère pauvre



L était une fois une commère riche qui vivait dans une belle maison, et à qui rien ne manquait. Elle avait une commère pauvre, une veuve avec plusieurs enfants, qui était dans la plus noire misère.

Chaque semaine, la commère pauvre venait chez sa commère riche pour aider les servantes à cuire le pain ; le soir, quand elle rentrait, sa commère lui donnait toujours deux miches, comme prix de son travail.

Lorsqu'elle arrivait, les samedis, de bonne heure, la commère riche lui ouvrait la porte.

— Comment allez-vous, commère ? lui demandait-elle.

— Très bien, grâce à Dieu, répondait la pauvre femme.

Or, un jour, la plus fortunée des deux se dit :

« C'est étrange ; cette femme me répond toujours qu'elle va très bien. Comment est-ce possible, avec tant d'enfants, seulement deux pains par semaine et sans rien gagner ailleurs ?... Et elle va toujours très bien, grâce à Dieu, comme elle dit... »

Après un certain temps, comme la bonne femme lui donnait toujours la même réponse, la commère riche se dit à elle-même :

« Cette semaine, tu n'auras plus de pain ! Nous allons voir si tu t'en porteras aussi bien la semaine prochaine ! »

Comme d'habitude, la pauvre veuve travailla toute la journée, et le soir s'en fut dire adieu à sa commère. Mais cette dernière ne lui donna pas son dû, et la pauvrette demanda qu'on lui permît, au moins,

d'emporter les restes de la pâte qui était encore au fond des terrines où la farine avait été pétrie. L'autre ne refusa point, mais s'en étonna.

— Pourquoi voulez-vous donc ces restes ? Ils étaient destinés aux cochons... mais enfin, prenez-les...

La femme se saisit des restes avec gratitude et rentra dans sa chaumière, où les enfants l'attendaient déjà, pleurant de faim. Mélangeant un tout petit peu de pâte avec de l'eau, elle en fit une soupe, et pendant une longue semaine, toute la famille n'eut rien d'autre à manger.

Le samedi suivant, elle se présenta de nouveau chez sa commère, et quand celle-ci lui demanda comment elle allait, la pauvrette lui répondit, ainsi qu'elle le faisait toujours :

— Très bien, grâce à Dieu !

« Et elle continue à bien se porter, se dit la commère, rageuse. Eh bien, cette fois-ci tu n'auras même pas les restes ! »

Elle ordonna aux servantes de laver les terrines aussitôt qu'elles auraient fini de pétrir, et d'en jeter l'eau aux porcs.

La pauvre travailla toute la journée, et le soir venu, comme elle se préparait à gratter le fond des terrines, elle remarqua qu'elles avaient déjà été nettoyées et dut rentrer les mains vides.

Quand elle vit tous ses petits qui l'attendaient anxieusement sur le pas de la porte, elle ne put retenir ses larmes.

« Mon Dieu ! que vais-je leur donner pendant toute une semaine ? Je n'ai rien, pas même quelques miettes, pour leur en faire une soupe... Il faudra donc que je tue le poulet, la dernière chose qui me reste et que je gardais pour Noël. Je vais aussi échanger mon fichu de soie contre une livre de pain et un peu de riz. Mais pour un si grand festin, je vais inviter le Seigneur, comme j'avais l'intention de le faire pour Sa fête ! »

Avant de rentrer avec le pain et le riz, elle entra dans l'église et s'agenouilla au pied de l'autel.

— Oh ! mon Divin Père ! J'ai tué un poulet, aujourd'hui, et nous aurons un si bon dîner que j'ai pensé Vous y inviter aussi. Venez, je Vous en supplie, Vous nous ferez tellement plaisir !

Le Bon Dieu lui répondit qu'il irait volontiers.

Une fois de retour, elle prépara le dîner, mit la table avec soin et attendit.

Un pauvre frappa à la porte et lui demanda à manger.

« Pauvre homme ! se dit-elle. Il a dû deviner qu'il y a quelque chose aujourd'hui, car les mendiants ne viennent jamais jusqu'ici. Mais il y en aura bien pour tous, si Dieu le veut ! »

Elle alla à la marmite, coupa une cuisse au poulet, prit un peu de riz et un morceau de pain et donna le tout au mendiant. Celui-ci l'en remercia, fort ému, et suivit son chemin.

À peine s'était-il éloigné, qu'un deuxième pauvre se présenta. La bonne femme lui donna l'autre cuisse de poulet, un peu de riz et une tranche de pain, et l'homme s'en alla, tout content.

Un troisième mendiant survint, lui aussi, et demanda l'aumône.

« Il y en aura bien pour tous, si Dieu le veut », se dit la femme. Et comme il n'y avait plus de cuisses, elle lui donna une aile avec du riz et du pain, et le pauvre s'en alla, réconforté et satisfait, lui aussi.

Mais son invité d'honneur ne venait toujours pas. Les petits commençaient à pleurnicher et voulaient du pain.

— Attendez encore un peu, mes enfants. Le Bon Dieu m'a promis de venir, et Il n'y manquera pas.

Cependant, elle attendit en vain, et comme la nuit tombait, elle décida d'aller à l'église pour voir pourquoi le Bon Dieu manquait au rendez-vous.

— Je Vous ai attendu longtemps, mon Divin Père, dit la femme, désolée, et mes enfants ont très faim.

— J'ai déjà été chez toi : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Va rejoindre tes enfants, et mange en paix avec eux. Jamais plus, rien ne te manquera.

Toute heureuse, elle remercia le Seigneur et retourna en courant, pour ne pas faire attendre les petits. Et quand elle arriva, son garde-manger était plein à craquer de farine, de miel, de viande, de riz, enfin de tout ce dont elle avait besoin.

Voilà que la commère riche, voyant l'abondance qui régnait chez sa pauvre commère, se dit, méchamment :

« Ma commère, qui n'avait pas même de quoi s'acheter un pain, a prospéré ces derniers temps ! Elle a dû trouver un trésor, ou peut-être même l'a-t-elle volé ? »

Elle l'invita fort civilement, pensant que la pauvre, qui était très naïve, finirait bien par tout lui raconter.

— Bonjour, commère, dit-elle en la voyant. Vous voilà bien prospère, vous qui étiez si pauvre ! Qu'avez-vous donc fait, depuis la dernière fois que nous nous sommes vues ?

— Que voulez-vous que j'aie fait ? Je ne sais pas très bien moi-même ce qui m'est arrivé ! Voyez-vous, le jour où je suis rentrée sans rien, j'ai dû tuer mon poulet. Et comme le dîner promettait d'être abondant, j'ai invité le Bon Dieu à manger avec nous. Depuis lors, rien ne me manque !

La riche bonne femme se dit : « Tu as tué un poulet, tu as invité le Seigneur, et Il t'en a si largement récompensée. Eh bien, moi, je vais tuer une dinde, des poules et des chapons, et nous allons voir ce qu'il fera pour moi ! »

À peine sa commère était-elle partie, que la cupide créature donna ses ordres à la cuisine et, pendant qu'un somptueux repas était

préparé, elle alla à l'église pour inviter le Seigneur, qui lui répondit qu'il viendrait.

Lorsque tout fut prêt, on frappa à la porte. La commère elle-même alla ouvrir, pensant que c'était le Seigneur. Mais ce n'était qu'un pauvre chemineau qui demanda, humblement, quelque chose à manger.

— Ah ! ils ont du flair, ces voyous, il n'y a pas à dire ! Tu sentais le dindon, hein ? mais tu n'en auras pas !

Bientôt, un autre pauvre vint demander l'aumône.

— Vous êtes-vous passé le mot ? Hors d'ici, ou je lance les chiens à vos troussees..., cria-t-elle.

Un troisième mendiant, qui arriva peu après, eut le même sort et s'en retourna clopin-clopant, et les mains vides.

— Le dîner refroidit, et le Seigneur ne vient pas. Aurait-Il oublié ?

Elle courut à l'église.

— Je Vous ai attendu longtemps, mon Divin Père, et Vous n'êtes point venu, dit-elle.

— Si, répondit Dieu avec douceur. J'y suis allé trois fois : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Va, retourne chez toi : tu y trouveras ce que tu mérites !

Elle ne comprit pas le sens de ces Divines Paroles et rentra, toute contente.

Mais en arrivant, elle trouva sa maison vide et déserte.

Depuis lors, elle connut toutes les tristesses et les privations d'une vie misérable, et seule l'aumône que lui faisait sa charitable commère l'empêcha de mourir de faim.

-
- 1 Nom propre très commun au Portugal.
 - 2 Ville universitaire.
 - 3 Insignes du Doctorat délivrés par l'Université de Coïmbra.
 - 4 Bateaux vikings dont la proue était ornée d'une tête de dragon.
 - 5 Maison à pièce unique des peuples du nord de l'Europe.
 - 6 Petites pièces d'artillerie.